

Sans rêves

Abel, ce n'est pas moi, c'est cette lourde pierre
Qui t'a ôté la vie, et tu m'en vois surpris.
De mon triste forfait, comment payer le prix,
Même en me repentant pendant ma vie entière ?

Abel, ton nom sera toujours dans mes prières,
Chaque année je ferai l'offrande d'un cabri,
Même quand mes cheveux seront devenus gris,
Et la veille du jour où je serai poussière.

Abel, si tu le peux, dans mes rêves surviens
Pour guider mon esprit, chaque nuit, vers le bien,
Comme une étoile guide un marin vers son havre.

Or, quelques jours plus tard, la voix d'un revenant
Vint prédire à Caïn : « Ton sommeil maintenant
Sans rêves coulera, tel celui d'un cadavre. »

la fraternité

Abel, mon compagnon, accepte un peu de bière !
Car, depuis bien des jours, tu n'en as pas repris ;
Pourtant c'est un plaisir qui toujours vaut son prix,
L'homme qui a bien bu aime la terre entière.

Abel, mon doux frangin, prends un peu de gruyère !
Le mangeur de fromage est gai comme un cabri ;
Il oublie la fatigue, il oublie le ciel gris,
Et que l'homme est un corps qui retombe en poussière.

Abel, tu ne bois pas, et tu ne manges rien,
Mais tu devrais, pourtant, puisque c'est pour ton bien,
Je fais tous mes efforts... ah, vraiment, ça me navre.

Or, Caïn continue à être prévenant,
Cela fait quelque temps qu'il parle, maintenant ;
Abel ne répond rien, ce n'est que son cadavre.

Pierre Abélard à Saint-Denis

Abélard, dont le peuple admirait les discours
A pour amante pris la très sage Héloïse,
Et l'histoire nous dit combien cette entreprise
Les laissa tous les deux sans joie et sans secours.

Bien que leur aventure eût ainsi tourné court,
Héloïse resta sous cette étrange emprise.
A leur sort inhumain ces deux âmes en prise
Ne perdirent contact, au long de leur parcours.

Et quand je pense à eux, je leur donne raison,
Car, n'ayant plus de fruits dans leur froide saison,
Ils cultivaient la fleur des amours impossibles.

J'admire même un peu leur double célibat.
Chacun de leurs deux coeurs, qui contre l'autre bat,
A le droit de ne pas demeurer impassible.

Pierre Abélard (toujours à Saint-Denis)

Abélard, qui connaît à présent tes discours ?
Plus parlant à nos coeurs est celui d'Héloïse,
Te demandant pourquoi tu l'avais entreprise
Pour un jour lui ôter ton marital secours.

Mais bien que ta carrière ait ainsi tourné court,
Tu gardes sur notre âme une honorable emprise.
A ce monde inhumain quand nous sommes en prise
La nostalgie nous prend de ton simple parcours.

Et quand je pense à toi, je te donne raison,
Car je connais aussi une froide saison
Où ne vit que la fleur d'un amour impossible.

Je n'ai pas fait retour, quand même, au célibat.
Autant qu'il est un coeur qui contre le mien bat,
Je ne vais certes pas devenir impassible.

Salomé (hommage à Oscar Wilde)

Le fils du charpentier eut un cousin prophète ;
Sa voix dans le désert clamait [la loi de Dieu](#).
Trouvant que ses propos étaient bien séditieux,
Sa majesté le roi ordonna qu'on l'arrête.

La belle-soeur du roi vint sur ces entrefaites
Faire avec le monarque un couple incestueux.
Le prophète en a fait reproche vertueux,
La reine lui a dit : *Un jour j'aurai ta tête.*

*- Reine, bien que ma vie soit au pouvoir du roi,
Nous savons qu'il est noble et qu'il juge à bon droit,
Au moins c'est ce qu'on voit dans la jurisprudence.*

La reine a répondu sur un ton méprisant :
*Donc je te surprendrai, peut-être, en te disant
Qu'on me l'apportera pour le prix d'une danse.*

Un épilogue

Acceptant le plateau, Salomé, stupéfaite,
Dans les yeux du défunt plonge ses tristes yeux,
N'ayant jamais pensé qu'on prendrait au sérieux
La demande insensée qu'au monarque elle a faite.

D'une voix repentante, elle parle [au prophète](#)
Et tâche de lui dire un mot affectueux,
Sans employer, pourtant, d'accents voluptueux ;
Autour d'elle on entend les échos de la fête.

*Entonnez un cantique, a demandé le roi,
Et puisque le prophète a péri sans effroi,
Prenez soin de son âme, auguste Providence.*

Les traits du vagabond qui allait baptisant
Sont gravés, pour toujours, au marbre d'un gisant
Qui du vieux souverain orne la résidence.

Le roi des arbres est un buisson

Abimélek a fait exterminer ses frères,
Sauf Yotam qui raconte une histoire de rois.
Les arbres ont voulu un monarque (à bon droit).
L'olivier se réfuse, offrir l'huile, il préfère ;

Et le figuier poser des figues sur la terre,
Et la vigne fournir du vin de bon aloi.
Le buisson alors crie : « En moi, ayez donc foi,
Si vous m'obéissez, je serai débonnaire.

Si vous me méprisez, je répandrai les flammes
Pour brûler des vivants le corps et même l'âme
De Méditerranée aux sommets du Liban. »

Yotam a raconté cette fable stupide
Pour porter désaveu, de manière intrépide,
Aux affabulations d'un vieux buisson ardent.

une vieille enveloppe

A chaque nouveau pape est, paraît-il, offerte
Par le rabbin de Rome, en son vieux Vatican,
L'enveloppe qui est, depuis la nuit des temps,
Refusée, ce qui fait qu'on l'offre en pure perte.

Un pape et un rabbin, d'érudition experte,
Afin d'élucider ce mystère obsédant,
Ont décidé de voir ce qu'on trouve dedans.
Quand, dans un lieu secret, l'enveloppe est ouverte,

Un parchemin est là, devant leurs yeux surpris.
Les deux vieillards, alors, scrutent le manuscrit,
 Craignant d'y découvrir des vérités obscènes.

Le pape et le rabbin ont pu le constater :
Ce parchemin, longtemps des regards abrité,
N'était que l'addition de la dernière Cène.

Adam et Lilith

Adam aimait l'amour sans avoir jamais vu
De féminin minois... et puis, [une luronne](#)
Qui n'a pas froid aux yeux, à ce point l'impressionne
Que son coeur de l'Eden ne se satisfait plus.

Et lui qui se montrait tout innocent et nu
Devient majestueux au milieu de l'automne,
Les oiseaux du jardin, bien sûr ça les étonne,
De le voir explorer ce parcours inconnu.

Mais Adam n'est pas libre, et sa vie est inscrite
Au plan du Créateur, en sa règle, en ses rites.
[Lilith](#) partit un jour vers je ne sais quel sort.

Adam n'a de cela gardé nulle souffrance,
Ce bel amour était une vaine plaisance ;
Celui qu'il a pour Eve est fort comme la mort.

Adam et Lilith au temps présent

J'aimais la poésie sans avoir jamais vu
De poète vivant... et puis, [une luronne](#)
Ecrivant sous mes yeux, à ce point m'impressionne
Que mon âme aux miroirs ne se reconnaît plus.

Et moi qui me prenais pour un vieillard chenu,
Je me mets à flamber au milieu de l'automne,
Et tous mes bons copains, bien sûr ça les étonne,
De me voir explorer ce parcours inconnu.

Mais mon coeur n'est pas libre, et ma vie est inscrite
Dans un quotidien qui a sa règle et ses rites.
Platoniques seront ces nouvelles amours.

Impossibles plutôt, car c'est trop de souffrance
De réduire l'amour à quelques apparences,
Lui qui voudrait qu'on fît un grand feu, chaque jour.

Nolens Volens

Adam aurait voulu rester singe docile,
Mangeant sa nourriture au moment d'avoir faim,
Ne perdant pas son temps à des discours sans fin,
Ne cachant pas son sexe en un bout de textile.

Mais il est surchargé d'un cerveau trop habile
Qui de trop de détails veut le mettre au parfum.
Dieu qui jamais n'admet que l'on soit son dauphin
Le condamne aussitôt à des efforts stériles.

Adam jette son dieu dans une inexistence
Dont il avait sans doute une intime prescience,
Car l'intéressé n'a pas beaucoup protesté;

Le monde cependant, géré par le primate,
Ne plaît plus désormais qu'à quelques psychopathes,
Que nous sommes, serons, que nous avons été.

Abel

Adam dit à Caïn : « De [Dieu](#) tu es l'image. »
Caïn eût mieux aimé qu'il n'y eût pas de Dieu.
Pour ne pas disperser ce divin apanage,
Il a tué son frère, un homme aimable et pieux,

Après ce sacrilège, il ne vécut pas mieux,
Mais il passait ses jours et ses nuits dans la rage.
Quand il eut à subir [la vengeance](#) des cieux,
Il jugea qu'envers lui ce n'était qu'un outrage.

Descendants de Caïn, gardons-nous de nous-mêmes,
Des sentiments pervers, des colères extrêmes,
Noircissant notre coeur comme noircit un ciel

Quand l'orage l'emplit d'éclairs et de tonnerre.
Laissons passer l'orage, et soyons débonnaires :
Caïn eût été noble en épargnant Abel.

Horloge

Adam pour son jardin se bricole une horloge.
La lune et le soleil lui semblent capricieux ;
De nuages parfois se recouvrent les cieux
Que vainement alors le regard interroge.

Et dans cette machine où son génie se loge,
Il voit un vrai triomphe, un instrument précieux,
La belle solution qu'un esprit audacieux
Trouve aux défis, s'il veut être digne d'éloges.

Mais cela fait du monde une foire d'empoigne,
Et du jardin natal, chaque jour on s'éloigne,
Par l'horloge abrutis du matin jusqu'au soir.

Ce n'est pas pour toujours, poète, prends patience,
De vivre sans horloge on trouvera la science :
Et nos nouveaux jardins seront plaisants à voir.

Une verticale, une horizontale

Adam, pieds dans le sol, orgueilleux paladin,
Médite sur son corps, sur cet arbre qui danse.
Levant les yeux au ciel, il voit cette arche immense
Que parfois bouleverse un changement soudain.

Puis il étend son bras, qui s'arme d'un gourdin,
Vers les quatre horizons porteurs de forêts denses :
Pôle, équateur, levant, couchant sous sa puissance,
Forment les quatre murs de son petit jardin.

Content de son pouvoir, il dresse une colonne
Au milieu du gazon. Les oiseaux s'en étonnent :
Cet arbre ne vient pas du seigneur éternel.

La colonne est ensuite ornée d'une traverse,
Mais Adam n'a pas eu la tentation perverse
D'y accrocher le corps de Caïn ou [d'Abel](#).

le coeur d'artichaut

Adeline est charmante et Béatrice est belle,
Caroline m'adore, ainsi que Djamila,
S'il n'y avait dans mon coeur que ces quatre noms-là...
Mais on y trouve encore Estelle, Flor, Gaëlle,

Hélène, Isa, Justine, Odile et Raphaëlle,
Une douzaine en tout. C'est bien trop, mais voilà,
Mon coeur sans hésiter chaque fois s'emballa,
Ignorant (honte à moi) le sens du mot "fidèle".

En plus je suis distrait, je confonds leurs prénoms,
Au moment du plaisir, ne sais si oui ou non
J'ai dit celui qu'il faut en prononçant « [je t'aime](#) ».

J'ai envie de leur faire à toutes mes [adieux](#)
Et de vivre tout seul des instants délicieux.
(On n'est jamais si bien aimé que par soi-même).

les auxiliaires du temps

Aion dit à Kairos : « Ecrivons [un sonnet](#) »,
Chronos le leur permet, ils n'ont rien d'autre à faire.
Aion se gonfle alors comme une énorme sphère
Et Kairos de grands coups de pinceau lui donnait.

Chronos aux alentours, calme, se promenait,
Qui pas toujours avec ses adjoints n'interfère,
Jugeant qu'en certains cas ils savent leur affaire
(Ça fait un certain temps, déjà, qu'il les connaît).

Aion, sans prévenir, se réduit en un point,
Les tracés de Kairos alors ne se voient point,
C'est dommage, ils étaient d'une belle écriture.

Il faut se résigner. La surface du temps,
C'est une bulle, et non un papier résistant :
Elle ne retient pas notre littérature.

un autobus

A l'arrêt d'autobus, un homme a son regard
Capté par la beauté d'une femme en attente.
« Vous êtes belle », a-t-il dit d'une voix charmante.
L'autobus arriva, même pas en retard.

Et pendant le trajet, cette femme émue par
La douceur de ces mots, avait l'âme tremblante,
Et elle imaginait l'aventure excitante
Qui pourrait se produire avec l'inconnu, car

Lorsque deux coeurs soudain battent à l'unisson,
Les corps peuvent bientôt partager leurs frissons,
L'amour ne requiert pas de formalités lourdes.

Le bus accomplit son parcours sans intérêt.
Le monsieur descendit, car c'était son arrêt.
A nos violents désirs, la vie, parfois, est sourde.

Un inframonde

A l'Est chaque matin apparaît le soleil
Tout le jour il avance et donne sa lumière
Et chaque jour il tombe à son heure dernière
Derrière l'Ouest il semble abriter son sommeil

Mais il est obligé de rester en éveil
Car pour se lever à sa place coutumière
D'Ouest en Est il lui faut franchir la Terre entière
Avançant sous le sol d'un effort sans pareil

A moi ma nuit aussi est dans un inframonde
Un univers bizarre où la magie abonde
Où le décor est sombre et les êtres tordus

Et j'aime ce parcours dans un étroit tunnel
[Inframonde](#) au pouvoir des dieux originels
Et du plus grand d'entre eux un amour éperdu

Un primate, une lionne, une licorne, un chien

Allons marcher, dit-il, au long de cette plage,
Sans nos enfants, sans rien de notre quotidien,
Sans rien que ces deux coeurs, moi le mien, toi le tien,
Au ciel nous accompagne un très petit nuage.

En rêve nous serons deux animaux sauvages,
Un primate, une lionne, une licorne, un chien,
Sans pouvoir distinguer ni le mal, ni le bien.
Seulement le désir, le plaisir, le naufrage.

Ah, mais je suis trop vieux, j'ai vécu dans le vague
Pour la plupart du temps, ces jours, et je divague.
Je ferais mieux d'aller dormir dans un grenier.

Pourtant ta voix m'attire, elle m'éveille au monde,
C'est la voix d'une muse à nulle autre seconde,
Je frémis à l'entendre, et je ne puis le nier.

Suivre les arcs-en-ciel

Allons marcher, dit-il, où sont les bouquinistes,
Sur les bords de la Seine ils nous accueilleront,
En me reconnaissant, bouteilles trouveront ;
Prenons le verre en main, car, vraiment ils insistent.

Suivre les arcs-en-ciel, c'est une bonne piste,
Vers de plus beaux jardins, derrière eux, nous irons,
Et Paris a aussi de charmants environs
Qui ont su autrefois inspirer les artistes.

Ou bien nous flânerons comme des étourdis
Sans que de nos soucis nos coeurs soient alourdis,
Avançant tout au long d'un sentier invisible.

Les villages discrets où vivent mes copains
Ont des auberges qui proposent du bon pain,
Dans des salles vibrant d'une rumeur paisible.

Un héros de notre enfance

Allons-y, dit [le chat](#) en enfilant [ses bottes](#).
Vers le château de l'ogre il marche d'un bon pas,
Ayant fait le meunier marquis de Carabas,
Il garde cependant plus d'un tour dans sa hotte.

A la ruse de l'ogre, un instant, il se frotte,
L'ogre l'effraie un peu, mais ça ne dure pas,
L'ogre devient souris dont il fait un repas.
Or, le fils du meunier avec le roi fricote :

Le roi n'a pas de fils, donc il lui faut un gendre,
Le félin y pourvoit, pas de quoi nous surprendre,
Ce chat machiavélique a fait ce qu'il faut pour.

A la mort du vieux roi, c'est le meunier qui règne,
Ça reste un brave gars, peu de sujets le craignent,
Mais ils craignent les chats comploteurs de la cour.

Synchronicité

Apprenons chaque jour [la force du silence](#).
Il nous en a fallu, du temps, pour le choisir,
Combien nous en avons débattu, à loisir,
Mettant sincèrement nos coeurs dans la balance.

Je n'écris pas ceci par jeu, par nonchalance,
Ni pour faire de l'art, ou me faire plaisir,
Mais pour exorciser l'intrusion du désir
Bousculant de nos vies la tranquille ordonnance.

Si nous l'apprivoisons, nous verrons survenir
Chacun au fond de soi, les plus beaux souvenirs,
Ni vraiment différents, ni tout à fait semblables :

Comme s'ouvrent deux fleurs d'automne, au même instant,
Dans deux jardins qui sont l'un de l'autre distants,
Et semblent partager un désordre ineffable.

J'écris au bord de l'eau

Assis au bord de l'eau, je compose un sonnet
Directement au dos d'une carte postale ;
J'enverrai cette fleur à quatorze pétales
A une amie de coeur qu'au lointain je connais.

Ce serait un haïku, si j'étais japonais ;
Illettré, ce seraient trois fleurs sentimentales.
Car, puisqu'ils n'avaient point même langue natale,
Homère un autre chant que Virgile entonnait.

Boîte aux lettres, quand tu détiendras ce courrier,
Que vienne le postier, sans se faire prier,
Le prendre et le porter où vit ma douce amie.

Facteur, quand tu verras la belle en son château,
Donne-lui mon écrit tracé au bord de l'eau,
Puisqu'il contient mon coeur, mes soupirs et ma vie.

un jardin

Au-dessus du jardin dansent les hirondelles,
Leurs enfants sont logés en haut de la maison.
Au jardin la chaleur ternit les floraisons,
Mais ces couleurs d'été, je les trouve assez belles.

Fleur qui à son destin ne semble pas fidèle
Transforme son aspect, non sans une raison,
Elle suit simplement le cours de la saison ;
L'an prochain nous aurons beaucoup de fleurs nouvelles.

Je reste sur un banc dans la fraîcheur du soir,
D'avoir un peu de pluie je caresse l'espoir.
L'hirondelle, en son vol, semble appeler l'orage.

Très jeune, j'adorais [ce jardin](#) merveilleux
Et je l'aime toujours, alors que je suis vieux
Et que j'y ai laissé pousser l'herbe sauvage.

Croire ou ne pas croire

Au métier de poète, il s'attache une crainte :
C'est (je l'entends souvent) que la vie soit ailleurs.
Mais ceux qui de la sorte ont cru me faire peur
N'ont sur nul de mes vers laissé la moindre empreinte.

Le jour où de rimer sera ma force éteinte,
Je laisserai faucher la faux du moissonneur.
Chaque jour a besoin d'un geste créateur,
Pour avoir quelque chose à fêter d'une pinte.

Qu'importe que le thème à chaque fois varie,
C'est dans ces autres vers la même âme qui prie,
Peu importe avec qui, peu importe en quel lieu.

Et c'est pourquoi je vis heureux dans la nature
Que le langage soit donné aux créatures,
Celles qui ont la foi, celles qui sont sans Dieu.

Quelques vieux bouquins au fond d'un grenier

Au poussiéreux grenier, ce soir, je suis monté,
Cela fait sursauter une araignée rêveuse...
Ah ! Tant de vieux cartons de lettres d'amoureuses,
Je ne méritais pas tous ces flots de bonté.

Au grenier silencieux, le temps s'est arrêté.
J'ai ressenti en moi cette douleur charmeuse.
Même si la torpeur du lieu est endormeuse,
Il s'en exhale aussi comme un parfum d'été.

Ainsi que l'eau sur moi glissent les ans qui passent,
Je fais la même chose, et jamais ne m'en lasse :
On aime reproduire un geste familier.

L'harmonie, je n'y puis parvenir en ce monde,
Car j'en suis détourné, seconde après seconde,
Par mes livres offrant leurs pages, par milliers.

Aux antipodes du plaisir

Aux antipodes du plaisir
se forme un territoire sombre
où l'esprit semble rétrécir
où les dangers sont en grand nombre

Ce lieu princesse il faut le fuir
nul ne reste là sans encombre
tout ce qu'on y ferait grandir
au lendemain serait décombres

Ton âme une mouvante sphère
aura toujours des tours à faire
et s'agitera pour un rien

Si de moi je n'étais otage
vers toi je ferais ce voyage
j'entends tes mots ça fait du bien

Je me souviens des antipodes

Aux confins s'en aller, loin, très loin du plaisir,
S'endormir au milieu d'un territoire sombre,
S'abriter, se tapir, se laisser rétrécir...
Oublier les dangers qui rôdent en grand nombre ;

Souvent, j'éprouve en moi la tentation de fuir
Et d'aller vivre seul une vie sans encombre,
D'ignorer les tourments qui ne font que grandir
Pour me blottir, serein, au milieu des décombres.

Mais je continuerai, sur la mouvante sphère,
De faire tout ce qu'il m'est demandé de faire,
Même avec l'impression que je le fais pour rien.

D'un monde routinier suis volontaire otage,
Je le suis au repos, je le suis en voyage...
Que peut-il en sortir ? Ma foi, on verra bien.

la méthode

Avant toute recherche, il faut des expériences
Bâtissant un réseau de résultats concrets ;
Car si l'inspiration a de puissants attraits,
Dans bien des cas, on doit la suivre avec méfiance.

En ai-je vu, des fous, hallucinés de science,
Faisant voeu de chercher jusqu'à trouver le vrai,
Grands ascètes perdus dans un délire abstrait,
Hantés par le démon de leur vive impatience...

Il ne faut pas voir là des êtres supérieurs.
Je ne suis pas surpris lorsque je vois plusieurs
Kilogrammes de trop sur le corps d'un ermite.

Le pouvoir de la transe et de l'inspiration
Me semble une chimère et une aberration ;
Nul n'en soit abusé, ce ne sont que des mythes.

le temps

Avec aucun organe on ne perçoit le temps.
D'ailleurs il ne se tient pas dans les phénomènes,
Il ne fait qu'émerger quand l'esprit se promène
Auquel en aucun cas il n'est pré-existant.

On ne le perçoit pas, on l'évalue, pourtant,
Il joue un rôle-clé dans beaucoup de domaines.
Est-il donc objectif, ou simple idée humaine ?
Trancher entre les deux, ce n'est pas important.

Il faut goûter le temps, ne pas le vivre en vain,
Voir qu'il est différent pour le buveur de vin,
Voir qu'il est transformé dans l'élan poétique.

Il faut laisser le temps partir et revenir,
Sourire à des projets et à des souvenirs ;
Ne pas en avoir peur : le temps est amnésique.

improductif

Avril a déployé sa force lumineuse,
L'aile du noir corbeau se transforme en miroir
Et les verts marronniers vibreront jusqu'au soir
Du doux frémissent d'abeilles butineuses.

Loin du travail pesant, loin des fêtes ruineuses,
Je sors un papier blanc du fond de mes tiroirs
Et trace quelques vers, ou brèves de comptoir,
Evitant les notions par trop vertigineuses.

Le chat dans mon jardin se recueille, immobile :
Je sais qu'il a pour ça un bien vilain mobile,
Que plus d'un vieil oiseau également connaît.

Aux murs de mon bureau somnolent mes vieux livres,
Et pas un seul d'entre eux sa science ne délivre :
Dimanche à ne rien faire, ou tout juste un sonnet.

Sur Un Air De Verlaine

*Le [gyrovague](#) tentait de se [remémorer](#) un des [sonnets](#) de [Verlaine](#),
qui ne fut certes pas à mettre aux [cabinets](#).*

Ayant chassé la [biche](#) unique qui appelle,
Je me suis promené mais j'avais un peu [faim](#).
La biche savourait le soleil du matin,
Colorant chaque fleur d'une utile aquarelle.

Rien n'a changé. J'ai tout connu : l'humble gamelle
De clématite avec les noms de mes cousins ;
Le moineau fait toujours son murmure vilain
Et le voiturier sa plainte traditionnelle.

Les gloires comme avant palpitent ; comme avant,
Les moineaux orgueilleux se consolent au vent,
Chaque buvette qui va et vient m'est connue.

Pire, j'ai retrouvé debout le [Grand Bougnat](#)
Dont le cuivre verdit au bout de l'avenue,
-- Grêle, parmi l'odeur pauvre du jojoba.



deux cents éléphants

Ayant sur son chemin trouvé une oie magique,
Le bonhomme en échange obtient un grand cheval
Sur lequel il s'en va, loin du pays natal,
Jusqu'en Inde où l'on voit des jardins magnifiques.

Le cheval, s'amusant sur la place publique,
Prend deux cents éléphants (il en veut, l'animal !)
Et pratique avec eux un jeu original :
Une balle, cinq murs, un vacarme horrible.

Le roi de ce pays survient à la mi-temps
Pour parler avec eux, déguisé en marchand ;
Ils disent que son règne est fort peu méritoire.

Il leur donne raison. Le bonhomme devient
Le nouveau roi de l'Inde, et s'en sort plutôt bien ;
Ceux du pays natal avec lui viennent boire.

Vocalisations

Rat noir, (un blanc), Pli roux, Zut safran, Gros azur,
Nous saurons au jour dit ta polarisation :
Rat, noir galant trapu d'un fatigant patron
Qui culminait autour d'un diagonal du mur,

Culots d'os ; qui, ourdant du mitard ou du rang,
Cartons aux staphylins, pions blancs, choes d'avachis ;
Pli, carmins, drap du lit, riant ainsi qu'unis
Dans un jupon ou dans un lardoir abondant ;

Zut, grammatisations, ronds alpins du satin,
Pull du marlou qu'ornait son vautour, pull du fin
Sillon qu'un Mishima au burin imprima ;

Gros, finitif dindon aux sautoirs d'abattoir,
Arçons ahurissant Dogons ou Nirvâna,
Gros d'un vautour, rayon jaillissant dans Son Voir !--

les débats

Belle chose, un débat qui soudain prend son vol.
Les mots s'articulant, les idées prenant vie,
Phrases dont l'abondance a de quoi faire envie,
Rhétorique évoquant les effets de l'alcool.

Poètes sommes-nous, et non pas des guignols,
Pure est notre pensée, et jamais travestie.
Pas de complicité, aucune antipathie,
Juste à l'endroit qu'il faut, quelques petits bémols.

Les vers ne sont pas faits pour les conciliabules,
Ils vont aux conclusions sans trop de préambules ;
Et quand il faut frapper, ne frappent qu'un seul coup.

Mais sur certains sujets je parviens à me taire.
Sans être réservé ainsi qu'un militaire,
Sur quelques points précis, je n'en dis pas beaucoup.

Une instruction silencieuse

Bouddha ne parle pas. Chaque fois qu'un adepte
Dit qu'il l'a entendu, sache qu'il a rêvé.
Si ce disciple danse en disant « J'ai trouvé »,
Il est dans les erreurs de notre monde inepte.

Cette vie est errance, et ne suit nul précepte.
Exode avec fardeau, et nos pieds entravés,
Aussi, ne marche plus. Laisse-toi dériver
Et n'entre qu'en maison qui ta visite accepte.

Bouddha ne parle pas. C'est pourquoi l'excellence
De la compréhension se voit dans le silence,
Comme, au fort du combat, se taisent les lutteurs.

Bouddha ne parle pas. Mais le vent, parfois, chante
Pour rendre la froidure, au matin, moins méchante,
Pour donner un sourire, aussi, à l'instructeur.

la galerie de portraits

Cà et là deux ou trois photos,
Puis des amis qui se racontent,
Et dont s'agrandit le troupeau,
Avec un outil qui le compte.

Des neufs, des vieux, des rigolos,
Des charcutiers et des vicomtes,
Des qui surfent de leur boulot
(Mais pas besoin d'en avoir honte).

Des commentaires instructifs,
Ou quelquefois trop allusifs,
Toute une vie qui se dévoile ;

Ecriture de jour, de nuit,
Propageant les différents bruits
Que chacun glane sur la toile.

une traverse

Ceci est un sonnet, mais **ceci** est un code ;
Dans ces quatorze vers, un sens **est** contenu...
Or, grâce à la couleur, **un** fil le montre nu.
Je ne puis expliquer le **moyen** et le mode

Dont votre esprit curieux **de** lire s'accommode,
Et comment il salive à **tenir** le menu
D'une auberge au régime **un** peu plus soutenu ;
Car j'admire toujours un **lecteur** qui décode.

Cependant, j'étais trop **occupé** pour répondre
A ce faiseur de mots **pendant** qu'il allait pondre
Une énigme occupant **au** pire un bref instant

Et faisant travailler au **moins** quatre neurones.
Mais serait-ce un labeur pour **quatorze** amazones
Dont au fier diapason **secondes** vont tintant ?

la fragilité

Ce corps meurt par fragments et ne se voit mourir,
C'est juste que la vie paraît plus difficile.
Le ton de nos sonnets est toujours juvénile,
Mais, au long des chemins, nous allons, sans courir...

Or, nous le savons bien, qu'il nous faudra périr.
Ce corps que nous avons n'est qu'un vase fragile
Qui au fleuve du temps doit rendre son argile,
Et l'esprit une source en train de se tarir.

Mais si la vie nous donne une force illusoire,
Faisons que cette vie soit une belle histoire,
Que viennent l'illustrer mille pages d'amour.

Les morts ne draguent pas, ne boivent pas non plus
Et ne relisent pas les livres souvent lus :
Buvons donc aujourd'hui notre vin de ce jour.

Art poétique

Celui qui va lisant, écoutant un poème,
Quelquefois, il met tout son être en vibration,
De l'auteur il reprend les interrogations,
Le coeur du lecteur bat plus fort quand l'auteur aime.

Car l'auteur d'un écrit, ce n'est pas que lui-même,
C'est son clan, son village ou sa génération,
Ses ancêtres lointains, toute la création
Ayant mis dans son coeur et ses mots et ses thèmes.

Une culture écrit quand l'homme prend la plume.
Le paysan breton écrit avec sa brume,
Celui des oliviers avec le bel azur.

J'écris d'abord pour toi, si lointaine et si proche,
Ma muse, mon amour, ma joie et mon reproche ;
Mais ce n'est pas secret, c'est écrit sur un mur.

Cupidon au Parnasse

Ce n'est pas évident de construire des rimes
Pour noter ce que dit cent fois mieux le regard.
Prendre ses sentiments pour un point de départ
Peut être ressenti comme atteinte à l'intime.

Pourtant, offrir des vers qui telle chose expriment,
Ça contient des échos de magie, [quelque part](#),
Même si ce ne sont que quelques mots hagards,
On sent que néanmoins ils touchent au sublime.

Les discours en écho, les gestes en accord,
La preuve que l'amour est toujours le plus fort,
Celui qui vous endort sur une même couche.

Seule une chose peut faire taire ce chant,
C'est l'instant où nos corps, enfin se rapprochant,
Se voient coeur contre coeur et bouche contre bouche.

ce qui nous fit vibrer

Ce qui nous fit vibrer ce fut vivre hors la loi
Plutôt dans une loi qui n'était que la nôtre
Indifférente aux voix des unes et des autres
Déjà nous récitions nos articles de foi

Et ce passé dès lors nous file entre les doigts
De cette transgression ne serons plus apôtres
Vous tous qui nous lirez cette histoire est la vôtre
Si vos coeurs ont erré follement quelquefois

La sauvage passion n'est pas pour un [Cochon-](#)
[fucius](#) qui a les doigts rivés à sa galère
Ses pauvres libertés de longtemps s'en allèrent

Tu diras ce sonnet n'est pas trop folichon
Je n'avais qu'un ciel gris ce jour devant mes yeux
Et je ne prétends point aller vers d'autres cieus

Dans le fond des enfers

Certaines nuits d'hiver, notre existence est rude ;
Mais il faut toutefois relever ce défi.
Je vais mobiliser ici mes aptitudes
Pour décrire un curieux cauchemar que je fis.

Je m'étais endormi, abruti par l'étude.
Dans le fond des enfers la nuit me conduisit
Où je fus enfermé en grande solitude ;
Dans mon coeur un ennui profond s'introduisit.

Pas de fleurs en ce lieu et, pas même, une ronce.
Pas l'ombre de question, pas même, une réponse.
Mon pauvre coeur était lourd comme un ciel d'hiver.

Par chance il me restait un peu de ma mémoire
Qui parmi mes écrits a puisé cent histoires ;
Ma joie est revenue au rythme de ces vers.

la visite

César a dit adieu à la reine égyptienne,
Car il veut respecter son vrai lien conjugal ;
Cléopâtre, lâchant un combat inégal,
Reprend la liberté qui fut toujours la sienne.

César eut ses amours, sa femme avait les siennes ;
La réconciliation leur fit un sort fatal.
A Vercingétorix, cet empereur tribal,
La femme de César dit : « Je ne suis plus tienne ».

Cléopâtre le sut et obtint du gardien
De la prison d'aller lui faire un peu de bien ;
Ainsi, au fier Gaulois, elle montre une épaule...

Rien de plus n'est permis, en ce sombre mitard ;
L'effet de la visite a duré bien plus tard :
Car Vercingétorix en eut longtemps la gaule.

un dialogue

César s'en expliqua un beau jour à sa femme :
La reine Cléopâtre était si désirable
(Et l'enjeu politique en plus, considérable)
Bref, il n'avait pas pu modérer cette flamme

Qui avait brusquement dévoré leurs deux âmes...
Cela dit, en ayant un regard raisonnable,
Le mariage officiel devrait bien rester stable
Car sinon le public risquait d'en faire un drame.

J'ai compris, dit l'épouse, ainsi tu n'as fauté
Qu'à cause d'un grand charme et de tant de beauté
Que toute résistance, à coup sûr, était vaine.

Mais tu me permettras donc de m'aventurer
Chez Vercingétorix que tu as capturé ?
Le pauvre, il est bien seul depuis quelques semaines.

ce sonnet est symbolique
il faudra qu'on te l'explique
Ici tout est comme hier
travailler n'est pas amer

c'est comme une mécanique
insensible à la panique
tant de souffles sont dans
l'air
les murs sont peints en gris
fer

verse encore un verre d'eau
papier encore une rame
la nuit n'est pas un cadeau

ici finit ma chanson
allons ce n'est pas un drame
sortons d'ici et dansons

ici tout est symbolique
tu n'aimes pas quand
j'explique
je vis à l'heure d'hier
ce poème est-il amer

ma pensée est mécanique
et mon destin est panique
de quoi demain a-t-il l'air
s'il est chaud battons le fer

j'ai perdu le niveau d'eau
barque vide point de rame
la raison est un fardeau

rien n'est comme nous pensons
mon texte n'a pas de trame
oublions et avançons

seul l'anglais est symbolique
un clin d'oeil toujours explique
nous nous comprendrons hier
je suis gris sans être amer

sable dans la mécanique
aujourd'hui un jour panique
il ne faut rien foutre en l'air
mon cheval pour un seul fer

soleil sur le château d'eau
des chercheurs cherchant leur
âme
je suis toujours un badaud

ne me crois pas échanton
on cherche en vain une flamme
c'est le plan des charançons

Ce sont...

Ce sont les nièces des vampires
Qui voulaient étudier Shakespeare
A la lumière d'un lampyre
Dans un coin perdu de l'empire.

Au bout d'une heure, elles soupirent :
Comme étude on ne fait point pire ;
Aux exploits sportifs on aspire,
Aux gestes qui font qu'on respire.

Ces nièces que le sport inspire
Vont sur le terrain, et transpirent,
Puis contre l'arbitre conspirent ;

Nièces qui lecture rompirent
Puis aux vestiaires se tapirent ;
Enfin, qui sait pourquoi, glapirent.

Mais aux genoux, point de hiboux

Ce sont les oncles des crapauds
Qui tricotèrent sans repos
Pour leurs neveux, des oripeaux,
Puis s'en allèrent au tripot.

Voyant les couleurs du drapeau,
Ils soulevèrent leur chapeau,
Et même ils ont offert un pot
Aux conseillers municipaux.

Ensuite ils montent une expo
De grands portraits épiscopaux
Tracés sur des feuilles d'impôts.

Mais cette histoire est du pipeau !
Nos lecteurs, fidèle troupeau,
Ne gobent point de tels propos.

Marie-Madeleine

C'est Marie-Madeleine, une humble pécheresse,
Qui sut apprivoiser le fils du charpentier.
Il ne l'eut pour servante et n'en fit sa moitié,
Mais marcher auprès d'elle était une allégresse.

Les apôtres bientôt la nommèrent prêtresse...
Or cette troupe-là marchait sur les sentiers
Pour parler à chacun d'amour et d'amitié,
Guérir les maladies, soulager la détresse.

[Le fils du charpentier](#) comprend qu'il doit mourir.
A Madeleine il dit d'éviter de courir
Aucun risque inutile. Elle dit : Tu ordonnes

Ton propre sacrifice et ton immolation,
Nous laissant dans la crainte et la désolation...
Du fond de mon chagrin, Seigneur, je te pardonne.

Grandeur et décadence d'un peu tout le monde

C'est sur un tapis bleu qu'est le trône royal,
Bleu comme les rideaux des vieux châteaux de France.
Quand on est au pouvoir, on soigne l'apparence,
C'est là, pour un monarque, un art immémorial.

C'est sur un tapis blanc que le roi, triomphal,
Honore sa maîtresse en gardant la cadence,
Puis, après la dînette, et quelques confidences,
Il prendra son repos dans le lit conjugal.

Mais sur un tapis rouge on a jeté son corps.
Quel drame a renversé le fabuleux décor ?
C'est la révolution, victorieuse et tragique.

Ils ne reviendront plus, ces règnes abolis
Où l'homme, tel un marbre, était dur et poli.
De moins en moins nombreux en sont les nostalgiques.

une île

C'est, proche de la Chine, [un coin de paradis](#),
Ça se passe au temps où peu de nous étaients chastes,
Les amours d'occasion ne semblaient pas néfastes,
Le monde, depuis lors, s'est un peu affadi.

[Un pays merveilleux](#), cent poètes l'ont dit.
Des habitants très purs, ne formant nulle caste,
Beaux corps et ventres plats comme autant de gymnastes,
Ignorant tout à fait notre monde maudit.

Nous étions là-bas deux voyageurs ordinaires,
Vivant une passion nullement littéraire...
S'il y eut des amants fous, nous en avons été.

Que reste-t-il du feu de ces jours dans nos âmes ?
Ce qu'il reste d'un feu quand il n'a plus de flammes,
Ce qu'il reste en hiver des souffles de l'été.

les cavaliers

C'est [un cavalier jaune](#), il veut que je lui dise
Ce qu'est une émotion. Je lui dis : « La notion
N'est pas bien définie, oublie donc ta question,
Elle conduirait à de vaines analyses. »

C'est [un cavalier mauve](#), il veut que je précise
Ma dernière allusion. Je lui dis : « La pulsion
Qui produit ta demande est le fruit d'illusions.
Répondre, de ma part, serait une sottise ».

[Au cavalier orange](#) un mot de balistique,
Puis [au cavalier rose](#) un cours de linguistique,
Sur le même refrain, la réponse est « Zéro ».

Pour [le cavalier rouge](#), aimant les théorèmes,
Je compose aujourd'hui ce modeste poème ;
Jamais je n'eus de don pour les cours magistraux.

Inconnaissable

C'est une fleur et non, ça ne peut en être une,
C'est un léger brouillard et ce n'en est pas un.
Ça vient sur la minuit, c'est parti le matin,
De telle chose, au monde, il n'en existe aucune.

Le reflet de ses yeux renvoyé par la lune,
La chaleur de son corps imprégnant les embruns ;
[Un poète chinois](#) la découvre soudain
Après quinze godets d'un fort alcool de prune.

Il chante un empereur et son noble veuvage,
Sa muse le transforme en un barde sauvage ;
Il compare les dieux à de grands animaux.

[Il parcourt Lao-Tseu](#) mais, ce faisant, il pense
Que si les grands parleurs le sont par ignorance,
Pourquoi le maître a-t-il tracé cinq mille mots ?

Cinq éléphants

C'est [un éléphant jaune](#), il voudrait que j'achète
Les trois mille bouquins qu'il a dans son bureau.
Je lui ai répondu que je n'y tiens pas trop,
Ce ne sont que sonnets par de maudits poètes.

Alors [l'éléphant mauve](#) organise une fête.
Je lui dis qu'il me faut avant tout du repos,
Afin d'être, demain, suffisamment dispos
Pour que l'oeuvre du jour soit correctement faite.

[L'éléphant orange](#) offre une métaphysique,
[Le bel éléphant rose](#), un breuvage alcoolique,
Je les ai donc laissés se débrouiller entre eux.

Enfin, [l'éléphant rouge](#) enseigne le silence.
C'est donc en sa faveur que penche la balance,
Avec lui, sans parler, je suis un homme heureux.

La mouvance

Mudam-se os tempos, mudam-se as vontades,
Muda-se o ser, muda-se a confiança;
Todo o mundo é composto de mudança,
Tomando sempre novas qualidades.

*Changent les temps, changent les volontés,
Et change l'être et change la confiance,
Car l'univers n'est fait que de mouvance,
Prenant toujours nouvelles qualités.*

Continuamente vemos novidades,
Diferentes em tudo da esperança;
Do mal ficam as mágoas na lembrança,
E do bem, se algum houve, as saudades.

*Car toujours vont à nous des nouveautés
Autres vraiment que dans nos espérances.
Des maux se fixe en nos coeurs la semblance,
Des biens n'avons que l'intranquillité.*

O tempo cobre o chão de verde manto,
Que já coberto foi de neve fria,
E em mim converte em choro o doce canto.

*Le temps couvrant d'un vert manteau le champ,
Lui qui l'avait couvert de neige blanche...
Il change en pleurs la douceur de mon chant.*

E, afora este mudar-se cada dia,
Outra mudança faz de mor espanto:
Que não se muda já como soía.

*Changeant sept fois du dimanche au dimanche,
Il change aussi, et c'est plus dérangeant,
Les changements qu'il nous sort de sa manche.*

la sérénité

C'est vrai qu'il est serein, le moral des bouddhistes,
Dans leur grand Véhicule ou bien dans le petit,
A porter leur fardeau leurs coeurs ont consenti,
Ils ne sont pas pourtant devenus fatalistes.

Ils restent souriants lorsque leur vie est triste,
Ils voient de la couleur sur un mur qui est gris.
Il peut leur arriver de se montrer épris,
Mais aux attachements de la chair, ils résistent.

Ils ont compris d'où vient l'éternelle souffrance,
L'impression de non-sens, de peur, de déshérence,
Tout ce qui nous retient de nos malheurs captifs.

Ils savent qu'un aveugle, en sa grise misère,
Peut sentir que sa peau est baignée de [lumière](#) ;
Ses yeux ne la voient pas, ils ne sont pas fautifs.

le métier de chercheur

Chercher, c'est être explorateur
Du possible et de l'impossible,
Cela tout en étant la cible
De sérieux évaluateurs.

Chercher, c'est être traducteur,
Déchiffrer l'incompréhensible,
En faire une prose lisible,
Dialoguer avec ses lecteurs.

Citoyen, tu me subventionnes,
Je sais que parfois ça t'étonne,
Le désordre sur mon chantier.

Si tu prends ça pour du laxisme
Ou pour du bel amateurisme,
Détrompe-toi, c'est un métier.

Paisible vieillesse

[Cochonfucius](#) a dit : *un chien vivant vaut mieux
Que deux grands guerriers morts qui ne peuvent plus boire.*
Quand il a dit cela, il était un peu [vieux](#),
Et la mort le guettait du fond d'une urne noire.

Il a creusé sa tombe, à la face des cieux,
Dans un jardin alpin au bout d'un promontoire.
Dans [Leconte de Lisle](#) il lit des mots radieux,
Ouvrant les pages d'un coupe-papier d'ivoire.

Parviendra-t-il un jour à versifier ainsi
Pour chanter ses amours et ses regrets aussi,
Le prince et le serpent, la rose et l'hirondelle ?

Envers Cochonfucius, la vie n'est pas cruelle,
Et chaque jour il rit, tout en buvant son thé,
Disant des mots subtils ou [des insanités](#).

Le temps nous use et nous distille

[Cochonfucius](#), dans sa jeunesse,
Pouvait porter de grands fardeaux.
Mais il était un peu lourdaud,
Il a bien gagné en [finesse](#).

Son âme, maintenant plus pâle,
Prend des traits un peu monacaux,
Sa [parole](#) crée moins d'écho,
Mais ce n'est pas pour ça qu'il râle.

Car son esprit n'est pas roidi,
Son talent n'est pas refroidi,
Son chant est toujours bucolique.

Il ne va plus, tel un fripon,
Soulevant les chastes jupons,
Mais il jette un regard oblique.



[Attention](#)
[au miroir](#)
[déformant !](#)

se perdre en forêt

Comme un homme égaré dans la forêt profonde,
Le poète au jardin est traversé d'effroi.
Tout n'est-il donc que leurre et tristesse en ce monde,
Qu'un acheminement vers le sépulcre froid ?

Vainement aux entours jetant des coups de sonde,
L'égaré ne sait plus comment sortir du bois.
Sur un même sentier sa trajectoire ronde
Le ramène toujours dans les mêmes endroits.

Mais une goutte d'eau quelquefois sur sa lèvre,
Le saut d'un écureuil, la gambade d'un lièvre,
Lui font aimer pourtant la piste, au petit jour.

Il est charmé surtout par l'apaisant silence
Dont est souvent saisi notre univers immense ;
Ce silence est prière au soleil des amours.

Un bilan

Composer un poème est un acte de foi.
Ce n'est pas seulement parler de joie, de peine,
De l'ennui remplissant les jours et les semaines...
Ce n'est pas que pleurer sur un tort d'autrefois ;

C'est dire le présent, sans passion et sans haine,
Les bras ouverts prenant la forme d'une croix,
Le bonheur fugitif auquel, quand même, on croit,
Et le vent de printemps qui fait l'âme sereine.

Pour écrire un poème, il faut juste une plume
Et peut-être un semblant de désir qui s'allume
Par un échauffement de l'imagination.

Les mots sont à chacun dévolus en partage
Ainsi que le pouvoir de lire les images ;
Après... cela demande un peu d'application.

Heidegger devant la porte

Connaissons-nous l'amour, au-delà des symptômes ?
L'art qui se développe à l'étage inférieur
Est dépourvu d'index aux niveaux supérieurs :
Nul ne cite Heidegger [au métaphysiodrome](#).

Naviguant à la voile, attention à la bôme
Qui traverse le pont et frappe les meilleurs.
De là tu reconnais les bons navigateurs :
Ceux qui restent sereins même quand ils se paument.

La mer ne s'ouvre pas lorsque le crépuscule
Engloutit le soleil, ce serait ridicule.
Mais un poète voit parfois la chose ainsi.

Forum n'est pas taverne où nous boirons ensemble.
Nous n'en sommes pas loin, pourtant, à ce qu'il semble :
C'est ce que je ne peux développer ici.

dans le creux de la nuit

Danse onirique et noire, et pure, et silencieuse,
Cerveau unique où deux esprits sont enlacés ;
Un lien sans avenir, sans contact, sans passé,
Gardé par quatre cents missives sentencieuses.

Dans le creux de la nuit, interjections fiévreuses,
Désespoir de dormir à soi-même embrassé ;
Traversant en apnée, tel un grand cétacé,
La longue nuit d'hiver et ses fosses ombreuses.

Ermites vont plaidant une saine abstinence
Qui permettrait d'atteindre une humble transcendance ;
Le mérite survienne à qui survit ainsi.

Je m'assieds dans le noir, j'allume une lanterne,
Et je laisse flotter mes sentiments en berne :
La transcendance est là, dans cette voie aussi.

D'après George Meredith

Dans la nuit étoilée s'éleva Lucifer,
Las de son noir royaume il monta, l'Ennemi,
Haut, loin du monde rond, nuageux à demi
Où se croient à l'abri les promis à l'enfer.

Menu fretin que nous pour lui, alors si fier ;
Tantôt sur son aile Ouest il s'était affermi,
Près du sable africain, puis son ombre parmi
Les neiges de l'Arctique assombrissait les airs.

Montant aux plus hauts cieux, la cuisante mémoire
Lui revint de son cri contre le roi de gloire,
A mi-parcours, il voit les étoiles au ciel

Formant l'Esprit de Dieu. A leur vue, il s'écroule.
Bien en rangs, et au pas, au vieux chemin s'écoulent
Les sections de l'armée du pouvoir éternel.

un canal

Dans le monde d'Escher, une roue reçoit l'eau
Qui, sortant d'un canal, lui parvient en cascade.
Par la suite, cette eau reprend sa promenade,
Suivant sa pente ainsi que toujours font les flots.

Le canal qui descend la porte vers le haut.
Si vous prenez cela pour une galéjade,
Observez le canal avec ses colonnades
Et suivez-le du doigt pour tester son niveau.

Le cours de nos pensées, comme l'eau du canal,
Peut fort bien s'élever en allant vers l'aval,
Et la cascade ainsi peut s'écouler encore.

En sera-t-il ainsi durant l'éternité ?
Sur ce sujet précis, j'ai souvent médité.
Voici ma conclusion : toute l'eau s'évapore.

Le violon

Dans notre quotidien, les accords du violon
Ne nous conduisent pas toujours où nous voulons.
J'aime les musiciens, j'aime [la poésie](#),
Mais par d'autres valeurs on doit mener sa vie.

Du violon, du calcul, l'un, l'autre, c'est selon
Que libres nous dansons, ou tout droit nous allons.
Et quand par la douleur une âme est affaiblie,
D'autant plus par un chant sera-t-elle ravie.

Marchant avec patience, [un pauvre oiseau blessé](#)
Ces durs alexandrins dans son coeur a tressés.
Du jour au lendemain plus n'en aura mémoire.

Les arbres du chemin déjà portent du vert,
La tiédeur du printemps radoucira mes vers,
Je crois à la lumière au fond de la nuit noire.

Cinq maisons

Dans une maison mauve habite un Australien,
Un buveur de café dans la maison de briques.
Il ne boit que du thé, le voisin ibérique ;
Le Néo-Zélandais possède un petit chien.

Près de la maison bleue, au Un, le Norvégien.
Le fumeur de Dunhill élève des bourriques.
Ceux du numéro trois ont du vin en barriques.
Ce sont des Marlboro que fume le Malien.

Dans une maison jaune, on fume des Gauloises.
On note un voisinage entre brique et ardoise.
Le fumeur de Camel boit de la bière à flots.

Or, les Gauloises sont d'un éléphant voisines ;
On trouve la Gitane auprès d'une lapine.
Qui possède le zèbre ? Et qui est buveur d'eau ?

Un clair-obscur

Dans un monde envahi d'obscur transparence,
Que peut-on discerner sous ces sombres éclats ?
Ici n'est point le lieu d'une remise à plat,
Ni d'un essai savant sur l'être et l'apparence.

Or, certains jours, ma vie n'est qu'une déshérence,
Mon métier me paraît un piètre apostolat,
Et mes chefs ont un peu l'aspect de cancrelats
(Si j'ose formuler pareille irrévérence).

N'importe, il faut agir, les autorités veillent,
Puis, il faut accueillir les projets qui s'éveillent
Aux mains des ingénieurs surchargés de talent.

Que ne suis-je un errant chanteur de villanelles,
Ou bien, pour composer des oeuvres plus formelles,
En une cour royale, un poète galant !

un pays de neige

Dans un pays de neige, on voit des créatures
A l'aspect biscornu, aux étranges maisons,
Cultivant l'ironie, l'humour, la déraison,
La versification et la caricature.

Si encore ils avaient, dans leur littérature,
Des textes pour bénir le cycle des saisons,
Des hymnes à l'hiver, ou bien des oraisons
Qu'on pourrait adresser à la douce Nature...

Mais non, d'affreux sonnets, des haïkus ridicules,
Déclamés par un grand flandrin qui gesticule,
C'est nul à un tel point qu'on en serait touché.

Je leur ai demandé s'ils ne pouvaient mieux faire,
Ils m'ont dit que cela n'était pas mon affaire :
Ce peuple de la neige est bien mal embouché.

Une expédition spatiale

Dans un petit album au dos de percaline,
Des photos d'univers multidimensionnels,
Un vrai poème optique et gravitationnel :
Si c'est d'un architecte, il est sous mescaline.

Assis dans mon grenier qui sent la naphthaline,
Je parcours, d'un regard omnidirectionnel,
Ce recueil de clichés vraiment exceptionnels :
Et bientôt, je franchis le mur de cornaline

Qui tient lieu de frontière aux mondes transcendants.
Et, dès lors, entouré des fiers astres chantants,
Je me baigne au cristal qui vibre et me transporte.

Soudain, ces clairs sentiers redeviennent obscurs :
Me voici à nouveau de ce côté du mur,
Car il faut que je signe un papier qu'on m'apporte.

les paroles vagabondes

De forum en forum, plusieurs voix se répondent.
Sur ces pages sans fin, nous sommes des errants,
Auteurs de textes flous, de phrases vagabondes,
Dont les échos, longtemps, flottent sur nos écrans.

Chaque forum fermé se veut un micro-monde.
Qui passe d'un à l'autre, auteur itinérant,
Se construit, de ce fait, l'identité seconde
Ou tierce, où ses propos se vont réverbérant.

C'est, quand même, un bonheur d'accueillir une intruse
Dont on a souvenance au temps qu'elle était muse,
Même si vers l'antan, nul ne peut repartir.

Or donc, dans la nature un ermite se terre,
Car il prend cette vie comme un trop lourd mystère :
Que faire, alors, pour lui... Ecouter, compatir.

La planète ignorée

Derrière le soleil se cache [une planète](#)
Qui, par rapport à nous, tourne en opposition.
Elle abrite un état de civilisation
Marqué par la douceur et le sens de la fête.

Comparés à ceux-là, nous sommes un peu bêtes.
Ils rient facilement, à notre évocation ;
S'ils débarquent chez nous pour une exploration,
C'est surtout l'occasion de se payer nos têtes.

Quand ils rentrent chez eux, leur fusée fait escale
Sur Vénus, une étape humide et tropicale ;
Des reptiles géants peuplent ce monde vert.

Une fois qu'ils ont fait le tour de nos problèmes,
Ces voisins ont choisi de laisser à eux-mêmes
Les malheureux Terriens, honte de l'Univers.

Le rêve du mulet bleu

Dès l'aube un mulet bleu s'est figé comme un [porc](#)
Dans le bar de [Cluny](#) où [Daniel](#) fait la plonge.
On le dirait surpris par le [philtre](#) d'un songe,
Evadé du réel, béat sur ses pieds forts.

Oh ! bien loin de rêver, ce mulet bien retors
Fait dans notre taverne un geste de mensonge.
Dans l'immobilité que sa ruse prolonge,
Rien de nos mouvements n'échappe à son oeil d'or.

Qu'une mouche imprudente approche, l'air tranquille
Et prompt à la saisir avec un geste agile,
Il fera de sa vie errante, son festin.

Qu'importe à ce guetteur ce noble paysage ?
Seul un désir brutal remplit son coeur sauvage,
Et, svelte dans l'aurore, il incarne la [Faim](#).



[Attention
au miroir
déformant !](#)

un discours silencieux

Des paroles nous vient illusion de puissance,
Complice en est souvent un patient auditeur.
Mais si l'on veut un jour prendre de la hauteur,
Rien n'est plus expressif qu'un modeste silence.

Rodin nous donne à voir un homme nu qui pense,
Plus éloquent ainsi que bien des orateurs.
Cette antique leçon que transmet le sculpteur
Possède la saveur des belles évidences.

Le chat dans le jardin sait cela, j'en suis sûr,
Allant sans aucun bruit dans le matin obscur
A l'heure où d'un oiseau retentit le ramage.

Même l'écrit, souvent, se montre superflu.
Oublie ces quelques vers quand tu les auras lus :
Tu vois bien qu'ils ne sont qu'un léger bavardage.

la connivence

Deux étions qui aimions nous tenir auprès d'elle,
D'abord notre bon sens a dû s'en estourbir.
Elle, muse, sirène, [antilope](#), hirondelle,
Ce qu'elle nous fit voir on aima le subir.

Faisant trembler les corps dans un ardent désir,
Distillant chaque jour une phrase nouvelle,
Elle nous mit au lieu où l'on ne sait choisir...
Hélas, sur ses portraits, comme je la vois belle !

C'est sur la poésie que mon explication
A porté, même si tu as la tentation
De penser que je fais le portrait d'une muse.

Muse sans poésie, ce ne serait qu'un jeu,
Poésie sans la muse aurait bien faible enjeu.
Il est des mythes dont jamais nul ne s'abuse.

le surmoi

Dialogue entre raison et violente passion
Au dedans d'une tête induit la crispation :
Aux désirs de fusion, aux amoureux mirages,
La crainte du malheur oppose son barrage.

Mon surmoi dans mon crâne est son propre maton,
Il se tient tout rigide avec son gros bâton,
Il est là tout le temps, moi qui aime l'orage,
Il m'interdit l'abord des orageux parages.

Mais mon coeur en fusion n'est pas moins amoureux,
Et d'un pareil amour il n'est pas moins heureux
Que s'il pouvait plonger comme un amant fidèle

Dans la douce chaleur de ce lac de beauté
Pour croquer des fragments de son éternité :
Et, sans pouvoir voler, j'entends un grand bruit d'ailes.

Un carburant fossile

Dieu avait réuni, dans un premier Jardin,
Un Adam raisonnable avec une Eve pure.
Le serpent n'a pas pu tenter ces créatures,
Ils ont donc prolongé leur bonheur anodin.

Dieu, de cette vertu, un peu jaloux, soudain,
Sous la pierre écrasa cette verte nature.
Ils ont connu, vivants, la lourde sépulture,
Ceux envers qui l'amour est devenu dédain.

Passe une éternité sous le couvercle gris ;
Ne resta des enfants du premier Paradis
Que chair décomposée en un jus noir qui colle.

Au bout de l'audacieuse expérimentation,
Humant le noir produit de la fermentation,
Dieu vit qu'il était bon, et le nomma «pétrole».

le mouvement social

Dieu sonnait pour avoir son café matinal.
Mais [Gabriel](#) survint, mains vides, triste mine.
« Seigneur, pardonnez-moi, je viens de la cuisine,
Pas de café, suite à un mouvement social. »

Dieu dit à Gabriel : « Espèce d'animal,
Les mouvements sociaux, moi, je les élimine,
Ne suis-je le seigneur qui crée, qui extermine ?
Soit j'aurai mon café, soit c'est le tribunal. »

Gabriel y retourne et n'obtient nul café.
De la cuisine il fait un grand autodafé,
Des anges marmitons un seul petit subsiste.

Dieu, l'ayant convoqué, lui demande pourquoi
Vainement s'opposer à lui et à [sa loi](#).
« *Comme suicide ici, c'est tout ce qui existe.* »

Ornithologie barbare

Dimanche, un oiseau bleu a demandé au roi
De laisser le pouvoir à l'assemblée civique ;
Il était temps d'aller vers une république
Où le gouvernement respecterait les lois.

Lundi, un oiseau blanc fait l'annonce, à mi-voix,
Que le monde a changé de façon pacifique,
Que le roi gardera un pouvoir symbolique...
(Cela s'est déjà vu, au royaume, autrefois).

Mardi, un oiseau rouge enivra les soudards
Qui ont livré bataille au long des boulevards,
Emplissant de terreur les derniers jours du règne.

Le temps des beaux marquis, le voilà révolu,
Il n'est donc plus question de pouvoir absolu,
Sauf de bureaucratie, l'universelle araigne.

un lecteur distrait

Dis, ma vie, ai-je su te construire en droiture ?
Peut-être pas. Sachant que chacun est mortel,
J'ai trop entretenu mon penchant naturel
A prendre l'existence avec désinvolture.

Parfois, je fus tenté de forcer ma nature
Et de me lancer dans des trucs exceptionnels ;
Mais une âme rétive aux envols passionnels
Préférerait le calme aux folles aventures.

C'est pourquoi tu me vois, assis paisiblement,
Lisant un vieux bouquin, un traité, un roman ;
Sur un coin de la table, une boîte de bière.

Et parfois, cependant, une envie de penser
Dans mon esprit dormant se surprend à danser...
Je pose alors mon livre, et j'éteins la lumière.

la sous-traitance

Doumé voulait planter quelques pommes de terre.
Mais il était trop vieux, et son corps malade
Pour un si grand labeur n'était point volontaire.
Il écrit à son fils, un homme créatif

Qui sûrement saurait comment il faudrait faire.
Le gamin lui envoie un courriel préventif
Lui disant d'éviter les actions potagères,
Pour ne pas dévoiler la cache aux explosifs.

Les forces de la loi surviennent au matin
Et, méthodiquement, creusent dans le jardin ;
L'opération leur prend deux tiers de la journée.

Le fils adresse ensuite à son père un envoi :
Les patates qui sont à planter, mais tu vois,
Plante-les sans effort, la terre est retournée.

Dans le lointain

D'un sonnet, certains jours, s'entrecoupe un silence,
De mots que, toi ou moi, nous aimons à choisir.
Le poids de quelques vers échangés à loisir,
Qui dira de combien il charge les balances...

Puisque ces jours d'été sont jours de nonchalance,
Puisqu'ils sont consacrés à l'exil, aux plaisirs,
A la satisfaction de modestes désirs,
Accordons-leur d'un chant la subtile ordonnance.

Des jours plus ou moins gris peuvent bien survenir :
Nous irons nous cacher au creux d'un souvenir
Comme au creux d'un rocher, deux escargots semblables.

Comme deux papillons qui, d'instant en instant,
Avancent au jardin, l'un de l'autre distants,
N'ayant pour se parler que gestes ineffables.

une remembrance

Du pays de mémoire un chant m'est parvenu
Qui date de ce temps où je courais ma chance
En allant t'admirer, à ta porte, en silence,
Mon âme était limpide et mon coeur était nu.

D'où vient que de ces soirs je me suis souvenu ?
La mémoire a parfois d'étranges turbulences
Et l'esprit au travers des temps anciens s'élance
Dont il n'était, pour vrai, pas même revenu.

Toi qui ne sais trancher entre veilles et songes
Car chacun de ces deux dans l'autre se prolonge,
Chacun des deux reprend de l'autre les tracas,

Ma vie, ne te prends pas pour une tragédie,
Tu seras un pastiche ou une parodie,
Un paisible chemin vers un banal trépas.

un recueil

En ouvrant mon courrier le trois novembre au soir,
Je découvre un ouvrage à couverture grise,
Non que ce fût pour moi la totale surprise,
Mais voilà qui me fit vraiment plaisir à voir.

Dans l'ancre calme où j'ai coutume de m'asseoir,
Je bois paisiblement ma bière à la cerise,
J'entame ma lecture et je me mets aux prises
Avec les mille éclats de ce précieux miroir.

Je reconnais ici mes compagnons de plume,
Tantôt ils me font rire, et mon regard s'allume,
Tantôt je suis troublé de sentiments divers.

Pour notre anniversaire et pour tous ceux qui viennent,
Que mes vœux de bonheur jusqu'ici vous parviennent,
Merci pour ce soleil à l'entrée de l'hiver.

la fin du parcours

En rêve il se souvient de celui qu'il était,
Son passé de corbeau, il [le voit](#) clairement,
Ses noirs envols visant en vain le firmament,
Son désir d'un plumage aussi blanc que le lait.

Plus ne sera corbeau, même s'il le voulait.
En primate il finit sa vie, bien sagement,
Puis il ira dormir, petit tas d'ossements.
Le cycle aura ainsi été rendu complet.

C'est vrai qu'il est des jours où s'enivre l'esprit
D'aimer, de versifier, ou simplement, il rit
D'un pissenlit lançant au loin ses parachutes ;

Mais tout cela se fait en attendant la mort
Qui abolit le deuil, la peine et le remords.
Dès l'envol on s'attend à finir par la chute.

une formation

En rêve, j'accomplis un stage pour être ange.
Suivre la voie du bien, chaque heure, chaque instant,
Surveiller les mortels, auprès d'eux voletant,
Contrôler leur boisson, vérifier ce qu'ils mangent,

Voir s'ils n'adoptent pas des positions étranges,
Surtout, s'ils pensent bien à se brosser les dents,
Eviter qu'ils ne soient d'un poison dépendants,
Faire que leurs efforts soient dignes de louange...

Je n'étais point taillé pour pareille aventure,
Et ma mission finit dans la déconfiture ;
D'ailleurs, je m'y étais quelque peu attendu.

Braves mortels, pécheurs, que [le serpent](#) vous garde,
Il comprend mieux que moi où vos coeurs se hasardent,
Moi qui par vos façons fus toujours confondu.

Une machine

En rêve, j'ai construit une étrange machine
Qui ne reposait pas sur la numération.
Mes chefs m'ont demandé par quelle aberration
Elle fait, malgré tout, des trucs qui se terminent.

J'ai dit : « Les composants sont fabriqués en Chine,
Ils peuvent supporter des approximations ;
Ce qui fait l'essentiel de leur animation,
C'est de la sémantique assez subtile, et fine. »

Ils ont dit : « Mais pourtant, ton truc ne sert à rien,
Il crache des sonnets qui ne riment pas bien,
Et même quelquefois, horreur, [des villanelles](#) ».

J'ai répondu : « Messieurs, laissons du temps au temps,
Ces mots que la machine ainsi va tricotant,
Un jour, surpasseront nos chansons les plus belles. »

un hommage

En rêve j'entendis une chanson gitane
Destinée au flâneur qui vers l'horizon fuit,
Non pas loin du travail, non pas loin de l'ennui,
Mais vers la dune où meurt la lueur océane.

Son surmoi le poursuit, disant, tu es un âne,
Et nul des deux ne voit où la route conduit.
Il n'importe. Aussitôt que tombera la nuit,
Adviendra cet instant où leur conflit se fane.

J'écris ces quelques mots, bien posé sur mes fesses,
Mon corps en écrivant nullement ne s'affaisse ;
Je ne sais si ces vers passeront à l'oral.

Or, des mots d'une amie, avoir été la cible,
Voilà que monte en moi une humeur indicible :
Le pur ciel de midi en devient sidéral.

Le commentaire du barde

-- Ermite et moine ont tort de s'affronter en rimes,
Ça ne peut qu'affaiblir leur transcendant regard.
Prenez le sans-issu comme point de départ,
Contemplez-le de près, devenez son intime.

Ne cherchez pas de vers qui [telle chose](#) expriment,
Ils auraient des échos indécents, quelque part.
Ne vous dévoilez pas en des dictons hagards,
Allez vers l'intérieur, allez vers le sublime.

Or, le moine et l'ermite ont dans un bel accord
Reproché au rimeur d'agir en esprit fort.
-- Apprends-nous le métier ! Remets-en une couche !

A d'autres assemblées va proposer ton chant ;
De ce lieu si un jour on te voit approchant,
On te demandera de bien taire ta bouche.

Escargot sur une vitre

Escargot sur ma fenêtre,
Tu traverses le ciel gris,
Lent comme le sont les maîtres :
Les jardins te l'ont appris.

Quand je puis me le permettre,
J'aime paresser ainsi,
Tout au lendemain remettre,
Et cette écriture aussi ;

Or, que nul ne s'en offusque,
Je ne suis pas ce mollusque,
Mais un poète voulant

Traverser avec aisance
Un îlot de transparence,
Comme un escargot volant.

les reptiles

Escher fut un démiurge à la vision fertile.
Ses mondes infinis n'engendrent pas l'ennui,
Traversés comme ils sont de prodigieux circuits ;
Des monstres étonnants y trouvent domicile.

L'art de la perspective, étrange et difficile,
La juxtaposition du jour et de la nuit,
Ces coups de maître sont un simple jeu pour lui.
Il enlève et remet leur relief aux reptiles,

Et l'on voit tournoyer ces amusantes bêtes,
Soit plates, soit montrant d'innombrables facettes;
Or, notre oeil ne sait pas quel monstre il a suivi.

Tableau mille fois vu, on y revient encore ;
L'esprit en y plongeant se perd et se dévore,
Dans la contemplation toujours inassouvi.

Décennies

Est-ce la même voix, est-ce la même peau ?
De mon corps vieillissant, que puis-je encore attendre ?
Même si à fort peu de charme il peut prétendre,
Certains jours, il advient qu'il soit frais et dispos.

Il a bien plus souvent besoin de son repos,
Mais je vois qu'il a tant de plaisir à le prendre...
Ce qui est bon pour lui, comment le lui défendre
(Ou ce qui est mauvais, quand ça vient à propos).

De sa jeunesse, un corps a-t-il des souvenirs ?
Ou des prémonitions, quant à son avenir ?
Le corps se soucie peu de ces choses lointaines.

Il laisse aller le sang et palpiter le coeur,
Ni vaincu désolé, ni triomphant vainqueur,
Les ans ne sait compter que par quelques dizaines.

Occam en vacances

Est-ce la perception qui nous permet de voir ?
C'est chose plus complexe, une interne écriture
S'appuyant sur ce qui dans le cerveau perdure
Et, petit à petit, constitue le savoir.

Croire à l'inattendu serait presque un devoir,
Si tu veux que ta vie demeure une aventure.
Tu ne la connais pas sous toutes les coutures,
Occam ne prête pas tous les jours son rasoir.

Je me regarde vivre et je me vois mourir,
Je ne crains pas ma mort, et je sais en nourrir
Les modestes accents de ce petit poème.

Merci à l'univers de m'offrir ces instants
Où je ne suis pas trop à moi-même distant ;
Merci, cher compagnon, de proposer ce thème.

un filigrane

Est-il un filigrane, ô Toile, pour tes pages ?
Le silence en est un, ai-je lu aujourd'hui,
Silence où le regret en douceur s'introduit
Comme un bruit de cascade au profond des ombrages.

Le temps, heure après heure, a tissé un voile
Pour occulter l'éclat dont mes jours et mes nuits
Furent illuminés. Ce charme qui s'enfuit
Laissera-t-il en moi un signe de passage ?

Les cicatrices qui sur notre corps perdurent,
Marquent le souvenir des anciennes blessures ;
A force de les voir, on ne les perçoit plus.

L'écrit le plus charmant n'est pas toujours lisible,
L'essentiel a pour lot de rester invisible.
Un filigrane est là, personne ne l'a lu.

Et si...

Et si des cauchemars surviennent au matin,
Fais-leur un bon accueil, ils sont là pour t'instruire.
Ils ne possèdent pas le pouvoir de te nuire.
Rendors-toi calmement dans tes draps de satin.

Des poètes savants l'ont écrit en latin :
Dans un cerveau nocturne on peut voir s'introduire
Des monstres fabuleux, menaçant de détruire
L'esprit désemparé que leur fureur atteint ;

Certes, ton âme tremble aux éclats de leur voix,
Et leur brûlant regard t'éveilla mainte fois,
La sueur inondant tes oreillers de plume.

Mais l'esprit les absorbe, ainsi qu'un océan,
Et dans sa profondeur dissout leur corps géant
Dont il ne restera qu'imperceptible écume.

un camembert sans squelette

Exercice de style, ou jaillissement pur ?
Le fait d'avoir un peu apprivoisé la forme
Permet-il d'éveiller les sentiments qui dorment,
Ou n'est-ce que de l'encre étalée sur un mur ?

Est-ce pour confirmer ce dont je ne suis sûr,
Ce que je crois trop vain, trop idiot, trop énorme
Que j'aligne mon texte en respectant la norme ?
Envers mes illusions, ne soyez pas trop durs.

Quant à noyer mes vers au jus de la bouteille,
Je le fais certains jours, à l'ombre d'une treille,
Mais [la sobriété](#) me guide, au quotidien.

Qu'on trouve peu de sens à mes oeuvres frivoles,
C'est que facilement je fuis et je m'envole
Vers un monde onirique où le sens ne m'est rien.

Un instant

Faire que chaque instant vibre, comme éternel ;
Flotter au fil du vent comme au ciel un nuage,
C'est de l'esprit humain le plus bel apanage
Dont il fait profiter son compagnon charnel.

Pas besoin pour cela de vieux calculs formels.
Juste fixer les yeux sur une belle image,
N'importe le format, portrait ou paysage,
Et suspendre le temps est un jeu naturel.

J'entends, tu me diras que c'est une illusion,
L'homme dans l'éternel ne peut faire intrusion,
Ce jeu n'arrête pas l'horloge meurtrière.

Laissez-moi y plonger, malgré tout, mon esprit.
Lorsqu'un homme médite, ou qu'il chante, ou qu'il rit,
Son âme est hors du temps et de la fourmilière.

un flâneur

Flâner, que faire d'autre en ce monde insipide ?
Sur ce dernier plaisir, ne tirons pas un trait.
Flâner plus que bosser a de charmants attraits,
L'esprit, quand vient le soir, s'en trouve plus limpide.

Ou si tu veux rester producteur intrépide
D'excellents résultats, va donc, ne te soustrais
Pas au sombre labeur, donne-nous le portrait
D'un segment du réel, de ton pinceau rapide.

D'une part le sérieux bilan de l'existant,
D'autre part un envol vers des mondes distants,
Choisis ton élément, choisis ton paysage.

Pour entreprendre il n'est pas besoin d'espérer,
Ni de réussir pour vouloir persévérer,
Avance, et ne sois pas déçu de ton voyage.

Encore Meredith

Flattant ma vanité, un trop brûlant désir
S'est adressé à moi. Amie, je me contente
De [jouer](#) avec toi, puisqu'un tel jeu nous tente ;
D'aller sur cette voie nous fait tous deux frémir.

Si sur ta poésie j'ai voulu renchérir,
Ta réponse à ma voix est trois fois plus charmante.
Ce qui était secret devient chose flagrante,
Je ne permettrai pas qu'on vienne l'appauvrir.

Puisque mon sort dépend de ce que je te dois,
Sérieuse est ma prière, et je dis : pense à moi,
Règne sur ton poète, [amie](#) de mes pensées.

S'il existe un soleil n'éclairant qu'une fleur,
S'il existe un soleil qui sent battre son coeur,
Fais de moi [un soleil](#) allant sur sa lancée.

un éternel retour

Fleuve parfois tari qui dans l'Histoire plonge,
Ayant la majesté, le calme d'un gisant,
Comme un miroir obscur pour les jours du présent ;
Et du sable au milieu, où l'avenir s'éponge.

Au long de ton pays ton rivage s'allonge,
Où viennent méditer les humbles paysans
Et l'âme des seigneurs devenus vers luisants,
Qu'un tourment d'autrefois toujours harcèle et ronge.

Je vois l'eau qui avance en descendant des monts
Et ne remonte point comme font les saumons,
Mais quand elle est en mer, cette eau qui s'évapore

Revient vers les sommets, à la force du vent
Et se fait source pure, et ruisseau, comme avant,
Et le fleuve en lui-même à nouveau s'incorpore.

la sirène

Heureux qui, comme Ulysse, entend, de la sirène,
La voix ensorceleuse et les mots de velours :
Dans ses nuits et ses jours, elle sera sa reine,
Le joug de [Pénélope](#) en deviendra moins lourd.

Une fois de retour à sa patrie sereine,
La mémoire du roi évoque tour à tour
La course du navire à la forte carène
Et les femmes ailées lançant leur chant d'amour.

Pour tiède que lui soit la douceur du foyer,
Il est quand même heureux de n'être pas noyé
Dans l'eau glacée, au pied d'une falaise sombre.

Pour navrante que soit la routine des soirs,
Des rêves colorés dansent sur ce fond noir ;
Ulysse est pour toujours amoureux de cette ombre.

Heureux qui comme une huître...

Heureux qui, comme une huître, oncques ne fait voyage,
Et n'a plume sur soi, pelage ni toison,
Et n'ayant de cerveau est pleine de raison
Qu'elle use oisivement tout au long de son âge.

Car les huîtres n'ont pas de bourg ni de village,
N'allument cheminée en aucune saison,
N'habitent aucun clos ni aucune maison,
Ni aucune province ou fief, place ou baillage.

Plus leur plaît leur séjour au couvercle ingénieux
Que des logis humains le style prétentieux,
Plus leur calcaire dur qu'architecture fine,

Plus l'île d'Oléron que le Quartier Latin,
Plus leur silence frais que tous nos baratins,
Et plus leur lieu marin qu'une boîte à sardines.

troisième art poétique

Heureux qui peut reprendre une oeuvre très ancienne
Et lui faire porter un contenu nouveau,
Cherchant à faire mieux que ses nombreux rivaux
Ou bien laisser chanter la voix qui est la sienne...

La forme nous inspire et les contenus viennent
(Et c'est surtout par eux que le poème vaut).
On peut passer des nuits à ces plaisants travaux
Qui nous font découvrir à quoi nos pensées tiennent.

Un coup de nostalgie, la sagesse d'une huître,
Le bonheur sans argent, l'escargot sur la vitre...
Innombrables pour nous foisonnent les motifs.

Le sujet est présent, prenons garde à la forme,
Mais cela ne va pas être un effort énorme :
Quand le plaisir l'excite, un esprit est actif.

The Dark One

I am [Cromwell](#) the Dark, and I control
Aquitaine's old camel and the lost shrew.
But my Memory is dead, my star-struck [head](#)
Brings King [Gontran](#) somber Melancholy.
By opening a barrel, the King saved me,
It was in Paris, Avenue d'Italie,
Plonk is what pleases my destroyed soul,
While the camel with the shrew does dally.
Am I [Cochonfucius](#) ? Am I quite drunk ?
My eyes are lost in the Queen's dark green ones,
My head resounds with the howling of monsters.
I see the camel-shrew waiting for food,

And I can see the cook bringing a plate
Of fried fish here, and a cup of coffee.

Système solaire

-- Icare traversant les cercles planétaires
Tantôt semble monter, tantôt se faire lourd.
A la loi newtonienne il n'est pas vraiment sourd,
Il ne sait pourtant pas s'en tenir à sa sphère.

Mais ce corps qui nous semble infiniment précaire,
Depuis déjà longtemps suit le même parcours ;
Or, si nous le croisions, ce serait sans recours,
Icare obscurcirait alors notre atmosphère.

La vénérable horloge issue du fond des âges
Fait fonctionner ainsi d'étranges engrenages,
Voltaire a déliré, en parlant d'horloger.

-- Ne disons pas de mal des astres, des comètes,
De ce brave soleil, ni, surtout, des planètes :
Je me sens bien sur celle où nous sommes logés.

Les compagnons

Ici je ne dis pas la passion exclusive
Mais le plaisir d'avoir des compagnons marrants
Des compagnes aussi embellissant les rangs
D'un groupe rassemblé pour les heures oisives

L'un produit une idée amusante incisive
L'autre la continue sur un mode hilarant
Un troisième lui donne un éclat différent
L'écriture en effet peut être collective

Un forum certains jours est ainsi qu'une auberge
Ou d'un frais ruisselet la séduisante berge
Qui voit plein de copains venir et [s'en aller](#)

Mettre mes propres mots entre les mots d'une autre
Voir émerger le son d'un poème le nôtre
Combien de fois mon âme à ce jeu a brûlé

Les plans

Il fallait mettre en croix [le fils du charpentier](#)
Pour que fût accompli le mot des écritures
Pilate a donc jugé la pauvre créature
Non sans lui prodiguer une vaine pitié

Cependant de la croix l'inachevé chantier
Trop inutilement offensait la nature
Car même s'il avait encaissé sa facture
L'artisan avait fait son dû moins qu'à moitié

[Seul](#) était là un trou profond sombre béant
Bien fait pour recevoir un pylône géant
Mais vide défiant les foules stupéfaites

Pilate interrogea les esclaves craintifs
« De l'inachèvement qui donc est le fautif ? »
« Maître, on attend les plans fournis par les prophètes »

La croix

Il fit sa propre croix [le fils du charpentier](#)
Lui qui était fait pour citer les écritures
Parcourir les chemins guérir les créatures
Mais de son propre corps il n'a pas eu pitié

Il en eut pour longtemps sur ce sacré chantier
Le bois des oliviers est une essence dure
Il ne savait à qui adresser la facture
Au père et à l'esprit peut-être par moitiés

Construisant le moyen d'entrer dans le néant
Et aussi d'édifier même les mécréants
Par sa résignation et sa douceur parfaites

Pour faire de l'esclave un homme moins craintif
Pour réparer le tort du vieil Adam fautif
Il [accepta](#) la mort qu'annonçaient [les prophètes](#)

L'insensé a dit en son coeur : point de Dieu !

Il n'y a pas de Dieu, n'en ayez nulle crainte.
Les hommes d'autrefois, guidés par leur frayeur,
Ont inventé ce truc, exorcisant la peur.
Tu peux voir sa statue et son image peinte

Où jamais il ne fut, ni ne but une pinte.
Il n'est pas de démiurge, il n'est pas de sauveur,
Encore moins de fils, et point de créateur.
Bon, mais rassurons-nous par les images saintes :

Nous sommes les enfants de [la vierge Marie](#),
Car c'est notre maman qui jamais ne varie,
Certes, pour son amour, on peut devenir pieux.

Enfin, depuis le temps, elle est morte, et bien morte.
Et donc, sa sainteté ne peut servir de porte
Pour qui veut aujourd'hui être proche de Dieu.

un hommage à la maternité

Ils disent que Marie s'est envolée au ciel,
Ils n'ont pas bien saisi sa condition de mère.
Son fils a dit « Le grain doit mourir, dans la terre,
Pour accomplir du fruit le sort providentiel ».

Abeille qui produis le beau rayon de miel,
C'est lui que nous mangeons, non ton corps éphémère.
Marie ayant vécu, comme femme ordinaire,
A disparu aussi, sur le plan matériel.

Poètes nous serons, nourris de son sourire
Qui nous apprend à voir le meilleur et le pire
Dans ce monde soumis à d'arbitraires lois.

Le fils du charpentier est le dieu des poètes,
Et maintes qualités qu'aujourd'hui on lui prête,
Notre Dame, Marie, c'est à toi qu'il les doit.

Savoir-vouivre

Ils perdirent la [vouivre](#), un soir. Pourquoi perd-on
La vouivre ? Quelqu'un l'a parfois [trop regardée](#).
Les [loriots](#) blancs, furieux de l'avoir hasardée,
Tracèrent sur le sol des cercles au bâton.

Ils firent des calculs, grattèrent leur menton,
Mais la vouivre avait fui, comme fuit une idée.
Et ces loriots voulant avoir l'âme guidée
Pleurèrent, en dressant des tentes de coton.

Mais le gros bison noir, méprisé des deux autres,
Se dit Pensons aux soifs qui ne sont pas les nôtres,
Il faut donner pourtant au peuple [son pinard](#).

Tandis qu'il en portait [un plein seau](#) par son anse,
Alors qu'il y jetait un machinal regard,
Il vit la vouivre d'or, qui nageait en silence.

La tour

Ils se sont assemblés, tous frères, fils d'Adam,
Pour bâtir une tour s'élevant de la terre
Jusqu'au plus haut des cieux, quittant notre atmosphère
Et dépassant la lune, et le soleil ardent.

Le créateur du monde a jugé, cependant,
Que cette initiative avait tout pour déplaire,
Et que d'y mettre un terme il serait nécessaire :
Projet mégalomane, abusif, imprudent.

Il s'en va consulter Lucifer le subtil.
« Que ferons-nous, voisin, le sollicite-t-il,
Comment mettrons-nous fin à cette oeuvre perverse ? »

Le démon dit alors : « Pour que, de ces gredins,
Le prodigieux chantier tourne en eau de boudin,
Tu les feras parler en des langues diverses. »

un chevalier

J'ai croisé le héros à la triste figure
Auprès d'une forêt où règne un enchanteur,
Forêt où l'on n'entend aucun oiseau chanteur
Mais seuls quelques corbeaux de ténébreux augure.

Avec sa longue lance il eut de l'envergure,
Mais son vieux canasson marchait avec lenteur
Et son pauvre écuyer, paresseux et menteur,
N'était de ceux par qui la gloire s'inaugure.

Je lui dis : *Comme toi, je rôde, je galère,
Et à bien des égards toi et moi sommes frères ;
Tu traînes ton courage au long du grand chemin,*

*Et moi, entre les murs d'un grand laboratoire,
Je peine à trouver la démarche exploratoire
Pour aider à bâtir les outils de demain.*

une disparition

J'aimais lire autrefois des récits incroyables,
Et dans les temps présents, je ne m'en lasse pas ;
Or je pense à celui qui jadis me frappa :
Il expose à nos yeux le destin effroyable

D'un homme qui, un soir, a rencontré le diable,
Lequel en un échange inégal le trompa,
Dont souffrit ce héros jusqu'au seuil du trépas,
Tant la perte subie était irrémédiable.

Tout seul, il doit aller vers cette triste fin ;
Le voici déjà vieux, prochainement défunt,
Et c'est un crève-coeur pour l'auteur du poème.

Celui que l'on a vu si vigoureux gaillard
Ne saurait nullement être un digne vieillard :
[Peter Schlemihl](#) n'est plus que l'ombre de lui-même.

Perplexité

J'ai parfois l'impression d'être un double élément :
Humain et animal comme le Minotaure
Qui reste au labyrinthe en son égarement,
Ou comme en promenade un perplexe centaure

Ne sait s'il aime Ariane ou alors [sa jument](#).
Je sais que le désir jamais ne doit enclorre
Le coeur pensant d'un homme en un vouloir qui ment ;
Mais mon coeur au désir se laisse prendre encore,

Puisqu'une voix lointaine a sur moi tel pouvoir...
Comment en ce vieux monde ai-je pu me mouvoir
Jusqu'au déclin de l'âge en restant immature ?

Agir avec raison, même au temps de l'amour,
Mais rêver follement tout au long du parcours :
Telle est la double loi de l'humaine nature.

Encore un rêve

*J'ai rêvé. Je ne sais ce qu'[en rêve](#) j'étais,
Peut-être un animal, un végétal, un ange,
Un nuage, un soleil, une machine étrange.
Quelque part dans l'espace, une muse chantait.*

*J'ai rêvé. L'univers, autour de moi, flottait.
Un peuple de Gaulois buvait dans une grange.
Un Bouddha dignement marchait sur l'eau du Gange,
Et la cigale avec la fourmi complotait.*

*J'ai rêvé que, sévère, assis à mon bureau,
Je pratiquais l'humour à son degré zéro,
Et que ça résultait d'un long apprentissage.*

*J'ai rêvé que mon coeur se perdait dans le ciel
Grâce au souffle attiédi d'un vent providentiel,
Puis se laissait tomber, inerte, sur la plage.*

Un ermitage onirique

*J'ai rêvé que j'étais dans un exil lunaire
Sous la forme d'[un chat](#), posé sur le croissant,
Voyant au loin la Terre et son jour finissant,
Et les mers reflétant les derniers feux solaires.*

*Mon coeur était rempli de joie crépusculaire.
Le ciel autour de moi, tout en s'assombrissant,
Se peuplait de lueurs tour à tour surgissant
Et se rangeant autour de l'étoile polaire.*

*Dans ce monde où régnait un éternel silence,
Je pus épanouir ma native indolence,
Sans regretter de trop l'absence de rongeurs.*

*Réveillé ce matin, je suis loin de la lune,
Mais j'y retournerai, si par bonne fortune
Le même rêve advient en mon esprit songeur.*

un nuage

J'ai rêvé que j'étais devenu un nuage,
Et je me nourrissais de photons savoureux
Tout en accompagnant les vents aventureux
Qui m'avaient éloigné de la mer et des plages.

Tout était nouveauté, en ce premier voyage,
La ville minérale ou le bocage ombreux,
L'aigle en sa solitude ou les humains nombreux,
Et les mille détails de chaque paysage.

Mais ma force a décru, soudain, l'autre matin.
Il manquait la moitié de mon corps de satin
Et, presque à chaque instant, je perdais quelques grammes.

C'est notre sort à tous, prenons-le patiemment,
Nuage pour toujours n'est pas au firmament,
Aux jardins franciliens je déverse mon âme.

Quatre pas sur le sable

J'ai rêvé que j'étais étranger sur la Terre,
Ne connaissant serpent, aviateur, ni renard.
Je voulais m'éloigner avant qu'il soit trop tard
Et refermer les yeux sur de trop noirs mystères.

J'ai rêvé que j'étais, voyageur solitaire,
Emporté dans l'espace aux mille astres blafards,
J'ai rêvé que l'essaim de mes rêves éparés
Ne cessait de danser un ballet funéraire.

Il est mort, désormais, l'éclat de ma jeunesse.
J'ai vu aussi la mort de ma jeune sagesse ;
Une voix m'avertit de celle du grand Pan.

Le soir, de çà, de là, d'autres voix me parviennent.
Cette vie que je vis, est-ce vraiment la mienne ?
Parfois je dis que oui, ou bien non... Ça dépend...

Quatre océans de solitude

J'ai rêvé que j'étais sur une île déserte,
Et que j'avais perdu, piètre navigateur,
Mon navire aux récifs traîtres de l'Equateur.
Sur l'île je faisais d'étranges découvertes.

J'entendais discourir un arbre aux feuilles vertes
Qui de toute pitance était distributeur,
Et de livres aussi, faits par les bons auteurs ;
Et pour dormir la nuit, il donnait des couvertes.

Je vis un lac de rhum ambré aux belles plages.
Il m'a suffi, d'ailleurs, d'errer sur son rivage,
Respirant ses vapeurs, je fus ivre bientôt.

Et dans ce double état de rêve et de délire,
Mon cerveau mélangeait le meilleur et le pire,
Jusqu'au brutal réveil -- sur le pont d'un bateau.

un grand poisson rouge

J'ai rêvé que j'étais un très grand poisson rouge
Dans un bel aquarium, au restaurant chinois.
Je regardais, tranquille, aller, autour de moi,
La foule des dîneurs qui paisiblement bouge.

L'endroit était correct, ce n'était pas un bouge,
Les convives parlant un peu tous à la fois
Produisaient dans l'ensemble un bruit de bon aloi,
C'était à Gentilly, ou peut-être, à Montrouge.

Soudain je me sentis quelque peu angoissé
Et mes deux compagnons aussi étaient stressés,
Et ce sentiment fut difficile à combattre.

De la couleur d'un plat qu'on venait d'apporter,
Notre esprit eut du mal à se reconforter ;
Tous trois nous nous disions :

« Mais quoi ? Nous étions quatre... »

Minuscule et discret

J'ai rêvé que j'étais, voyageant dans l'espace,
Une étrange entité aux saveurs de néant.
Mille franchissements d'interstices géants
Me faisaient dériver, allant de place en place.

Et je rêvais ainsi, immortel ou fugace,
Ne sachant si j'étais assemblage pesant
Ou simple vibration, murmure évanescent
N'exerçant nulle force et ne laissant de trace.

La chaleur des soleils me tenait en alerte ;
Je traversais aussi des matières inertes,
Et je voyais parfois miroiter des anneaux.

Pourquoi allais-je ainsi de façon subreptice,
Comme sous une porte un insecte se glisse ?
Vous l'aviez deviné, j'étais un neutrino.

un rêve de voyage

J'ai rêvé que le vent emportait ma mansarde.
Tant bien que mal, j'étais cramponné au plancher
Devenu vertical à force de pencher,
Et machinalement, j'ai dit « Que Dieu me garde ».

A moitié rassuré, je me penche et regarde
Un fleuve dans les prés en train de s'épancher ;
« Petit abri volant, pas question de flancher,
Vole droit devant toi, d'arriver il me tarde. »

D'arriver, mais où donc ? Je n'en savais trop rien,
Mais j'étais si heureux du parcours aérien
Que d'ignorer mon but n'était pas un problème.

Le vent n'a pas de but et les songes non plus.
Ce n'est pas seulement ce long vol qui m'a plu,
Mais surtout d'en parler avec quelqu'un que j'aime.

Deux bureaux même pas voisins

J'ai rêvé que ma muse entraît dans [mon bureau](#),
Où je n'avais, ce jour, compagnon ni compagne.
Par la grande fenêtre on voyait la campagne
Traversée d'écureuils, de biches, de blaireaux.

Ayant illuminé ma prison sans barreaux,
Elle a su triompher de l'ennui qui me gagne
Quand les tas de papier, comme autant de montagnes,
Semblent intercepter les rayons vespéraux.

Sans le bureau, ferais-je autant d'alexandrins
Et trouverais-je autant de modestes refrains
Pour transmettre aux amis mes rimes quotidiennes ?

J'ai écrit [ce sonnet](#) sans savoir où j'allais,
Comme je fais souvent. Qui a dit qu'il fallait,
Pour composer des vers, que des idées nous viennent ?

un apprentissage

J'ai rêvé qu'on m'avait mis en apprentissage;
C'était pour me former comme [poisson bavard](#).
Me voici apprenant l'algue du boulevard,
Le crabe magnétique et l'huître entomophage,

Les elfes du ressac, les monstres de la plage,
L'hippocampe au sépulcre et son triple avatar,
La baleine invisible et le poulpe tricard,
Rédigeant sur chaque être un rapport de vingt pages.

A l'oral, il fallut parler d'antipodistes,
Du maître en fourberie, de la liste des listes,
Et du stress du homard que l'on fait cardinal.

Si j'ai pendant quatre ans des notes favorables,
Mon statut permettra que, de façon durable,
Je n'aie plus à être homme (ah, l'ignoble animal !)

L'Esprit se remémore

J'ai vu ces douze enfants privés de leur grand frère
Qui s'était envolé, transformé en corbeau,
Quarante jours après sa sortie du tombeau.
Ils sont restés neuf jours sans trop savoir quoi faire,

Ne pouvant, quant à eux, monter dans l'atmosphère,
Ou bien, il eût fallu un très grand escabeau.
Ils sont allés en ville avec leurs gros sabots,
Et se sont rassemblés, proclamant cette affaire

Devant des gens venus d'un peu partout sur Terre ;
Lesquels n'ont rien compris aux étranges mystères
Que les douze narraient dans un dialecte obscur.

Alors, pour les sauver, j'ai touché de mes flammes
Le sommet de leur crâne et le fond de leur âme :
Voici qu'en toute langue ils parlent, d'un ton sûr.

une déploration (en hommage à [Roger Lefebvre](#))

J'aurais voulu chanter des mondes idylliques,
Mais [mon coeur](#) se renferme ainsi qu'un escargot.
J'aurais été athlète, aux athéniens portiques,
Marin de haute mer ou cueilleur d'abricots...

Mais voilà, je survis dans ce monde merdique,
Comme en un tas de viande un modeste asticot,
Je traite mes voisins de façon pacifique
Et nous nous regardons en mangeant du gigot.

J'aurais voulu graver des strophes impériales
Ou célébrer ma joie ainsi qu'une cigale,
Honorer des héros par-delà leur trépas ;

Mais je suis là, timide, et ma plume en déroute
Glane des mots banals au long des tristes routes,
Tels qu'en les relisant, je ne les comprends pas.

le grand Charles

[Jeanne](#) affronta l'Anglais tout un jour de juillet,
Qui à la fin du jour de partout s'enfuyait.
Or, s'étant endormie, elle vit, sans armure,
Un chevalier français à la haute stature

Qui d'une main sur elle, en douceur, s'appuyait,
Tout en lui demandant si point ne l'ennuyait.
Jeanne qui lui trouvait une bien noble allure
Le pria de narrer sa dernière aventure.

Charles, précisa-t-il, est le nom que je porte.
Avant que les Anglais du malheur ne la sortent,
La patrie en mon temps bien des maux a souffert.

Jeanne, un peu incrédule, écoute [le grand Charles](#)
Et songe à ce qu'il dit. Puis d'autre chose ils parlent,
C'est de guerre et de paix, du ciel et de l'enfer.

les voix

Jeanne allait au combat sur sa blanche cavale.
Il fallut traverser une noire forêt.
Des guerriers un peu fous et des prêtres discrets
Ont formé autour d'elle une escorte loyale.

On entendit au loin sonner la cathédrale.
Aussitôt le vaillant seigneur Gilles de Rais
A mis dans le sous-bois sa monture à l'arrêt.
Il pose une question d'une voix sépulcrale :

Jeanne, en ce même instant, un ange parle-t-il ?
Il se moque, le preux, le plaisant, le subtil,
Des transcendantes voix parlant à la bergère.

[Jeanne](#) dit : *Compagnon, ici c'est Dieu qui parle,
Comme en un futur siècle à un autre grand Charles.
Par anticipation je suis son héritière.*

le catalogue

Je chante des chansons avec Clément Marot,
Dressé actif j'attends comme Jean de Boschère,
Je contemple le fleuve ainsi qu'Apollinaire,
J'écoute la leçon de Jacques Charpentreau.

Je longe le ruisseau d'Hégésippe Moreau,
J'aide à ses traductions Blaise de Vigenère,
Je vois venir la nuit si douce à Baudelaire,
Je suis Grabinoulor dans Pierre Albert-Birot.

Je caresse le chat de Maurice Carême,
Je peins une tortue avec Tristan Derème,
Je vois l'ombre d'un zèbre auprès de René Char.

Je suis poisson soluble ainsi qu'André Breton,
Je chante mes sanglots après Louis Aragon,
Je ne sais pas rimer aussi bien que Ronsard.

une égratignure

J'égratigne ma chair aux épines [des roses](#)
En marchant, tout distrait, dans mon jardin, le soir.
Jardin à l'abandon, seule la pluie l'arrose,
Certains endroits pourtant sont toujours beaux à voir.

L'herbe en se flétrissant n'est pas au désespoir,
Blonde et inanimée au sol elle repose.
Les vitres du salon deviennent des miroirs
Où un autre jardin d'autres fleurs se compose.

Le ciel de ce dimanche est un beau ciel d'été,
Un ciel pour gens heureux (et nous l'avons été
Au moins quelques instants, échangeant des paroles) ;

Soyons heureux ce soir, demain il fera jour,
[L'hirondelle](#) en allée ne revient pas toujours,
Mais soyons fous un peu, car cette vie est folle.

le blog de Neige

Je lis tes mots écrits dans la Chine lointaine,
Racontant tes plaisirs, ton travail, tes ennuis.
Je t'écris dans le jour, tu me lis dans la nuit.
La parution suivante est toujours incertaine.

Ces notes de chevet qui sont là par centaines,
Ce sérieux témoignage où l'humour s'introduit,
Le récit d'une vie, l'émotion qu'il produit,
Dans un français plus clair que l'eau d'une fontaine...

Cette eau ne coule plus, depuis pas mal de jours ;
L'arbre le mieux fleuri ne fleurit pas toujours,
Tu dois passer ton temps à des choses sérieuses.

C'était juste un merci, au nom de tes lecteurs,
Tes compagnons de plume et tes admirateurs :
Jamais ne fut plus belle une contrée neigeuse.

une exclaustation

Je m'étais réfugié, encore adolescent,
Dans la cellule tiède, au coeur du monastère.
Peu sévère était l'Ordre et nullement austère,
Ce que nous apprenions était intéressant.

Puis, nous faisons partie du groupe des puissants,
Pour nous les paysans faisaient vivre leur terre,
Pour nous les commerçants ont armé leurs galères,
Facile de payer, rien qu'en les bénissant.

Maintenant je suis vieux, dévasté par le doute,
La voie que j'ai suivie, est-ce une fausse route ?
J'inscris cette question sur mes longs parchemins.

J'inscris cette question qui devient un poème,
Si cette vie sur terre est faite pour qu'on aime,
Aimer la poésie est aussi un chemin.

Cunégonde

Je me souviens de Cunégonde
qui avait délaissé ce monde
dans lequel la luxure abonde
et fut dans une chambre ronde

pour recueillant les bonnes ondes
avoir une pensée féconde
ainsi qu'une vertu profonde
et au mal ne lâcher la bonde

mais le désir en elle gronde
ce qui jadis lui fut immonde
emplit son esprit et l'inonde

dommage qu'ainsi se morfonde
la fille autrefois vagabonde
beauté à nulle autre seconde

je me souviens

Je me souviens d'un pont qui menait à l'école,
D'une vitrine ornée de cochons par milliers,
De la magie qu'avaient les chemins familiers
Et des fourmis courant au bas des herbes folles.

Je me souviens d'un maître aimant les paraboles,
Des leçons de latin d'un moine régulier
(Capable d'expliquer un pluriel singulier),
Et d'un grand-père usant d'un langage frivole.

Je me souviens d'avoir aimé les animaux
Et les arbres du soir agitant leurs rameaux,
Et les petits gâteaux au parfum de cannelle.

Je me souviens de vous, mes compagnons de jeux,
Je me souviens du jour limpide ou orageux,
Je me souviens... La vie me semblait éternelle.

Retrocurriculum

Je mourus vers le soir, à la [Sainte-Graisseeuse](#) ;
J'en eus les sacrements pour [Saint-Limonadier](#).
Se termina mon règne à la [Saint-Brigadier](#)
Qui avait commencé à [Sainte-Paresseuse](#).

Je fus fais chevalier à la [Sainte-Poisseeuse](#).
J'eus mon habit de cour à la [Saint-Charcutier](#),
Car je savais danser depuis la [Saint-Luthier](#),
Et lire en un grand livre au jour de [Sainte-Osseuse](#).

J'ai reçu mon épée pour [Saint-Apollinaire](#).
On m'a versé du vin pour la [Saint-Mercenaire](#).
On m'offrit des chevaux à la [Saint-Postillon](#).

Je dis mes premiers mots à la [Saint-Carnivore](#).
J'eus ma première dent à la [Saint-Ellébore](#).
J'étais venu au monde un jour de [Saint-Grillon](#).

La liberté

Je ne leur ferai plus la guerre
Qu'ils crèvent de leur ambition
Marchands de soupe et de galère
Et marchands de révolution

Mieux vaut la sagesse précaire
[D'un ermite en méditation](#)
Mieux vaut dormir mieux vaut se taire
Qu'entrer dans leurs machinations

[Si je meurs](#) dans les ans qui viennent
Que de ma vie je me souvienn
Sans tristesse ni sans fierté

Je n'ai acquis nulle richesse
Ni accompli nulle prouesse
Mais j'ai gardé ma liberté

la science

Je ne sais pas apprendre au fil des expériences
Et je n'en ai jamais tiré rien de concret.
Bien des choses pour moi ont un puissant attrait
Qu'en même temps j'observe avec de la méfiance.

Or, moi, qui suis censé produire de la science,
Je ne sais pas très bien ce que c'est, pour de vrai.
J'ai appris là-dessus des principes abstraits
Dans des bouquins massifs, à lire avec patience.

Compagne de la science, au niveau supérieur,
L'épistémologie introduit les meilleurs
Critères pour trouver ce qui la délimite.

Rebelle à ces travaux est mon inspiration,
Qui désormais renonce à ces opérations,
Préférant versifier sur un rêve ou un mythe.

Consolation précaire

Je rêve chaque nuit de traverser le ciel
Pour aller fréquenter les confins maritimes
Où je vois ta maison. Mais je n'ai que ces rimes
A t'offrir ce matin, qui n'ont point goût de miel.

Ce qu'on nomme destin n'est pas providentiel,
Nulle joie transcendante en nos moments ultimes.
Mais j'aime cette vie, pourtant, et je l'estime,
Ce qu'elle a de mauvais, je le dirai véniel.

Puisque nos rêves sont des rêves de lumière,
Puisque nous savons jouir de diverses manières,
Notre vie quelquefois prend un sens, ici-bas.

Et si tu me réponds que ce sens est tristesse,
J'embrasse tes deux yeux, partageant ta détresse,
Le malheur peut briser, mais il n'efface pas.

Prenant deux fois la tangente

Je suis de bel acier, je suis un fier emblème,
Epée de la noblesse, arme de la grandeur.
Je fus jadis remise à un grand pourfendeur
[D'équations](#), de calculs, de courbes, de problèmes.

Il portait un beau nom, et il eut son baptême
De polytechnicien en sa jeune splendeur.
Plus d'un grade en sa vie dont il fut demandeur
Lui a été donné, même l'honneur suprême,

Puisque notre patrie en fit son président.
Il se croit écrivain, ça n'a rien d'évident,
Je suis, sur ses vieux jours, épée académique.

Plus qu'un pareil endroit me plairait un placard ;
Maître, avant de quitter ces lieux sur un brancard,
Rends-moi au prochain qui entre à Polytechnique.

un prophète

Je suis la voix qui crie à travers le désert,
J'appelle les nations à se tenir en garde.
[Le fils du charpentier](#) va devenir un barde
Et va vous submerger d'aphorismes divers.

Il ira promettant un monde sans hiver,
Royaume pour les purs, tout en bois sans échardes.
Si de ce beau royaume, hélas, la venue tarde,
Il bénira quiconque y croit dur comme fer.

Ne l'écoutez pas trop, car ce n'est qu'un poète,
En voulant faire l'ange, il fait souvent la bête.
Il ignore la science et le juste milieu.

Imitez-moi plutôt, j'écoute [la nature](#)
Qui chaque jour redit aux humbles créatures :
N'ayez point de prophète, il n'existe aucun Dieu.

Je suis le Goupillon

Je suis le [Goupillon](#), et je peux contrôler
Le lama d'Aquitaine et la sole abolie.
Mais ma Mémoire est morte, et mon [porc](#) constellé
Porte le roi [Simon](#) à la mélancolie.

En ouvrant un tonneau, le roi m'a consolé,
C'était dans un troquet, avenue d'Italie,
Car le pinard plaît à mon esprit désolé,
Tandis que le lama à la sole s'allie.

Suis-je [Cochonfucius](#) ? Suis-je donc un peu rond ?
Mes yeux se plongent dans les yeux verts de la [reine](#),
J'ai sous le crâne un son plus fort qu'une sirène.

Je vois le [lama-sole](#) appeler le patron,
Car il a trop la dalle et il voudrait bouffer
Une poire au comptoir avec un p'tit café.

le troubadour

Je suis loin de valoir mes aïeux troubadours,
Ma langue est trop bavarde et fait trop de détours.
Je ne sais au lecteur faire voir une dame
Ni faire partager une mordante flamme.

Un visage entrevu le soir à contre-jour,
Silhouette apparue avec ou sans atours,
Mais surtout le sourire et la voix d'une femme...
Or je n'avais le droit de saisir aucune âme.

Et ce commandement : distance préserver,
Fait que pas un seul mot ne fut dit face à face,
Malgré cent mille mots transmis et archivés.

Mais ce fut sur la toile, un virtuel espace.
Devons-nous te maudire ou te bénir, époque
Qui permets l'éclosion de ces amours baroques...



un calendrier farfelu

Je suis né un matin de [Sainte-Blanchisseuse](#),
J'ai reçu le baptême à la [Saint-Compotier](#),
Puis passé mon brevet au jour de [Saint-Potier](#),
Le bac trois ans plus tard pour la [Sainte-Tisseuse](#).

J'ai soutenu ma thèse à la [Sainte-Emballeuse](#).
J'ai obtenu un poste à la [Saint-Cocotier](#)
Puis l'habilitation pour [Saint-Abricotier](#),
Et je fus chef d'équipe à la [Sainte-Fileuse](#).

Je prendrai ma retraite au jour de [Saint-Voltaire](#).
Mon livre sortira pour la [Saint-Mousquetaire](#)
Et sera Prix Goncourt au jour de [Saint-Melon](#).

Pour le Nobel je dois attendre [Saint-Centaure](#),
Puis je trépasserai à la [Saint-Dinosaure](#)
Et mon enterrement est pour la [Saint-Frelon](#).

un autoportrait de 2010

Je suis un banlieusard de cinquante-six ans,
De Seine-Saint-Denis je vais jusqu'en Essonne
Rejoindre [mon bureau](#) dans lequel je m'adonne
A deux ou trois projets, rien de bien reluisant.

Le long temps du transport, je le passe en lisant
Ou bien en bavardant avec quelques personnes,
Ou en réfléchissant malgré les téléphones
Auxquels les passagers leurs ennuis vont disant.

Le soir, je fais un tour au long [des boulevards](#),
Mais juste une incursion, je n'y reste pas tard,
Juste le temps d'entrer chez quelques bouquinistes.

Puis, debout au comptoir, je savoure un demi
En feuilletant mon livre, en rêvassant parmi
Les buveurs qui parfois ne sont vraiment pas tristes.

une pieuse retraite

Je traîne la savate aux environs d'Albi ;
Au bord de mon chemin je vois un monastère.
Trois moines en latin chantent les vieux mystères,
Besoin d'un quatrième, ils m'offrent un habit.

De nos quatre gosiers, le grégorien vrombit,
Et son enchantement se répand sur la terre ;
Bientôt surviendra l'heure où l'on se désaltère,
Moines toujours pour boire ont de bons alibis.

Quand nous aurons bien bu, au plus chaud du dortoir
Dans quatre lits carrés, dormant comme des loirs,
Tous quatre nous ferons des rêves de chanoines.

Demain, aux premiers feux du grand soleil radieux,
A mes trois compagnons je ferai mes adieux.
Sinon, au bout d'un temps, l'habit ferait le moine.

une fourmi

Jour et nuit sur la terre au même instant existent.
Vie et mort en mon âme ont droit de s'exprimer ;
Si je ne parviens pas à les faire rimer,
La chose reste vraie, leur conjonction subsiste.

Nul ne sait pour combien de nouveaux tours de piste
Je peux courir encore et danser et trimer.
Le couperet final n'est pas pour nous brimer,
C'est à devoir mourir que notre vie consiste.

Heureux ce bref répit s'il nous permet de rire,
De boire et de chanter. Car tout ce qui respire
A le même destin que feuilles en hiver.

Heureuse la fourmi posée sur la brindille
Naviguant au ruisseau, sur qui le soleil brille :
Elle a foi dans son sort et dans notre univers.

les treize penseurs

Jules Renard me dit : « Tu mets les mots en cage,
De ton oisiveté veux-tu gloire tirer ? »
Caton : « Tu dois découdre, et non point déchirer ».
Blake : « Vois-tu le ciel dans une fleur sauvage ? »

Sylvain Tesson me prend pour l'idiot du bocage,
Perrault est satisfait, qui me voit l'admirer ;
Vigny est honoré de pouvoir m'inspirer,
Lincoln m'offrirait bien son plus bel attelage.

Le Clézio m'a offert un joli brin de laine ;
Marcel Pagnol me donne une bouteille pleine,
Paul Déroulède joue du clairon dans le soir.

Sacha Guitry m'apprend comment être fidèle ;
Natsume Sôseki me montre une hirondelle,
Cioran m'aide à fleurir les murs de l'abattoir.

sonnet des profondeurs

Jules Verne a montré qu'on pouvait visiter
Les sombres profondeurs de la planète Terre.
Il en a dévoilé plus d'un obscur mystère
Qu'il était le premier à pouvoir nous citer.

Si le texte de Verne a dit la vérité,
Il me plairait d'aller parcourir, solitaire,
Ces gouffres égalant de nouvelles Cythères
Où d'heureux sentiments trouvent à s'abriter.

On me dit cependant que ce monde est fictif,
Que seuls des minéraux sous le sol sont actifs,
Au-delà du passage indiqué par les runes.

Si Jules dans son oeuvre a manié l'illusion,
Au monde souterrain ne ferons intrusion
Mais resterons ici avec Soleil et Lune.

Newton et Langevin

Jumeaux de Langevin, par votre éloignement,
Le temps d'un seul des deux s'altère et se dilate,
A son retour il eut, la chose nous épate,
Par rapport à son frère, un âge différent.

L'écart est expliqué, bien sûr, par les savants,
Posant les équations, calculant, ils débattent ;
Donc, deux individus nés à la même date
N'ont pas, dans ce cas-là, vécu le même temps.

Ainsi en sera-t-il de deux auteurs qui glanent
Dans les mêmes trésors, et aux mêmes cieux planent,
Ils n'en tireront pas même moralité.

Quand Newton de son prisme une lumière brise,
On voit plusieurs couleurs au rayon qui s'irise ;
Mais le soleil, aux cieux, garde son unité.

une soutenance

La candidate a pris un long temps de parole,
Les membres du jury ont posé leurs questions ;
Ils ont mis en avant leur grande érudition,
Faisant voir qu'ils sont tous de bons maîtres d'école.

Aucun d'eux cependant ne lui posa de colle,
Car c'est interdit par les bonnes traditions ;
La soutenance a lieu, sans excès d'émotion,
Dans un profond respect pour le vieux protocole.

Ensuite ils sont allés délibérer un coup,
Sur le rapport final ils ont porté beaucoup
D'éloges bien flatteurs et de vibrants hommages.

Puis ils ont proclamé l'excellent résultat
De quatre ans de travail, et, sur ce beau constat,
On va pouvoir manger des crackers au fromage.

Attention
au miroir
déformant !

Noël

La céleste harmonie va bientôt résonner,
Les anges vont jouer leur divine musique
Et le choeur des bergers se mettre à fredonner
Les émouvants versets d'un très ancien cantique.

Au moment de Noël, ce qui nous est donné,
C'est la lumière dans la longue nuit magique
Où notre créateur cherche à nous étonner
D'un miracle subtil, joyeux et poétique.

Il adopte en ce jour la forme d'un enfant,
Lui qui pourrait paraître en guerrier triomphant,
Et se blottit au fond d'une petite étable.

Et ce que nous faisons, pour le commémorer,
C'est que nous passerons la nuit à dévorer
Un solide festin disposé sur nos tables.

Mallarmé

La confiture vol d'une flamme à la crème
Le trident des loisirs pour la tout tartiner
Se pose ([je dirais](#) nourrir un stratagème)
Vers le torchon brûlé son ancien foyer

Mais sans or soupeser que cette ligne lue
La glaciation du feu toujours un peu rieur
Originellement la soudaine berlue
Dans le boyau d'un moine et de son supérieur

Et la crudité d'un petit gendre diffame
Celle qui ne trouvant plâtre cireux au poids
Rien qu'à simplifier avec poivre la flamme
Accomplit par son bec fustigeante un exploit

En semant un radis sur le sol qu'elle écorche
Pendant que dans un coin tout un chacun se torche.

les dames

[La dame jaune](#) craint les plumes érudites,
Je lui dis : « L'érudit, on le prend comme il vient. »

[La dame mauve](#) a des effrois lucifériens,
Je dis : « Dormez en paix, le diable vous évite ».

[La dame orange](#) craint [les licornes maudites](#),
Je dis que la licorne aux dames ne fait rien.

[La dame rose](#) a peur du temps briseur de liens,
Je dis : « Quand un lien meurt, souvent, il le mérite. »

[La dame rouge](#) craint [les vieux corbeaux tordus](#).
J'ai réfléchi un peu, et puis j'ai répondu
Que les corbeaux tordus sont surtout ridicules.

[Cinq dames](#) grâce à moi ont cessé d'avoir peur,
Demain j'irai parler à [la dame de coeur](#),
Car elle est angoissée, quand vient [le crépuscule](#).

les sept lumières

La lune a sa clarté, pour l'amant, pour l'amante,
Lumière qui vaut bien celle d'un écran froid.
La lueur d'Antarès me cause de l'effroi,
Dont la source, pourtant, ne m'est pas apparente.

Est-il une planète aussi intelligente
Que le fugace Hermès, un voyageur sournois ?
Or, son gardien est là : c'est le nocturne roi
Dont la lumière est dense, et modeste, et prudente.

Vénus des lois des corps est un peu connaisseuse,
Et rien ne se compare à sa blancheur neigeuse ;
Saturne d'un chacun anticipe le sort

Et s'il ne le croit pas, lui montre les images.
Le soleil du matin, plus qu'une étoile, est sage ;
Le soleil de midi, plus que mon âme, est fort.

Une strate en cache une autre

*L'amour est surtout vrai aux jours qu'il s'improvise.
Et si, au fil des ans, il garde sa valeur,
L'ennui du quotidien en ternit la couleur :
Mais, sur ce que j'en dis, les avis se divisent.*

*Nous devons affronter, que veux-tu que je dise,
Notre amour tel qu'il est, ses ronces et ses fleurs.
S'il est une leçon au refrain du malheur,
On peut lui préférer l'impromptue friandise.*

*Sous l'atome, un noyau formé de particules...
En les analysant, le physicien recule
Les strates du réel, je ne sais pas jusqu'où.*

*L'analyse a du sens, et je la crois utile,
Mais avant de trancher cette question subtile,
Je prends le temps de vivre, et de boire un bon coup.*

Les dernières paroles de Lao-Tseu

Lao-Tseu, délaissant la condition humaine,
Se métamorphosa en un grand singe roux.
Il fut l'orang-outan, primate agile et doux,
Menant une existence on ne peut plus sereine.

Mais son vieil ennemi, le grand vent de la plaine,
S'envole à sa recherche en hurlant comme un fou ;
Aussitôt que ce vent parvient à savoir où
Le maître est réfugié, sa fureur l'y emmène.

C'est ainsi que survint la tempête fatale,
Et que fut dévastée la forêt tropicale
Qui servait de tanière au vieil orang-outan.

Vainement, le grand singe à l'arbre centenaire
S'accroche, il est lancé au loin dans l'atmosphère,
Disant : « Orang-outan en emporte le vent. »

Le printemps

La poésie fleurit sur les douleurs tranquilles,
Son tissage patient se veut consolateur.
Nous n'irons plus nager au large de notre [île](#),
Nous avons renoncé à franchir l'Equateur.

Ton travail, mon travail, nos jardins, nos deux villes...
Car nous ne sommes pas des oiseaux migrateurs.
Nous sommes à un âge où l'on devient stérile,
Le désir amoindri d'un froid libérateur.

Soyons heureux pourtant car le printemps s'approche.
Quand les choses vont mal, on fait face, on s'accroche,
[Une épreuve](#) pour nous n'est rien qu'une leçon.

J'écris à l'encre noire avec un coeur noirci.
Obscur devient ce monde, et mon esprit aussi,
Reviendra le [printemps](#) et sa douce chanson.

un souvenir

La poésie jamais ne peut servir de loi,
Les mots que j'ai tressés pour toi, nouvelle amante,
Ne pouvaient pas éteindre au plus profond de moi
[La passion de trente ans](#) toujours vive et présente.

Si tu lis mes aveux, d'abord écrits pour toi,
Si tu lis mes aveux de faiblesse navrante,
J'avoue que dans mon coeur je n'avais pas de quoi
Transformer nos amours en des amours vivantes.

J'ai vibré à ta voix et à tes écritures,
J'ai souri de t'entendre et pleuré [aux ruptures](#),
Ma première passion, je ne peux la quitter.

Oui, l'amour était là, pauvre amour impossible,
Et sa douceur nous fut à tous les deux sensible,
Tu m'as donné bien plus que je n'ai mérité.

la rose et l'hirondelle

La rose au long du jour contemple l'hirondelle
Et rêve de voler au soleil de l'été.
L'oiseau envie la fleur qui au sol peut rester,
Faisant l'objet des soins d'un jardinier fidèle.

Chacune croit que l'autre a une vie plus belle
Et sur son propre sort semble se lamenter,
La fleur qui ne peut pas du sol se déplanter,
L'oiseau car il lui faut voler à tire-d'aile.

Quiconque est solitaire aimerait des étreintes,
Celui qui vit en couple en subit les contraintes,
Et chacun d'envier d'un autre humain le sort.

Mais il vient à la fin le moment où s'apaisent
Ces désirs obsédants qui sur nos âmes pèsent :
Aucune fleur fanée n'envie un oiseau mort.

Hommage au maître Angelus Silesius

La rose est sans pourquoi, dit la métaphysique ;
Sa raison pour fleurir est en sa floraison,
Comme une oeuvre, un sonnet, un air, une chanson.
C'est ainsi qu'une vie à soi-même s'explique.

Puis viennent au jardin des fronts académiques
Sur lesquels est inscrit « Principe de raison ».
Ils composent alors des airs de leur façon,
Avec beaucoup de mots et très peu de musique.

Ils creusent la notion de raison suffisante
Et font délibérer leur raison raisonnante
Pour savoir si la rose est quelque chose, ou rien.

La rose cependant meurt au jardin d'automne,
Et sa mort guère plus que sa vie ne l'étonne,
Ni que le regard froid des métaphysiciens.

*La torpeur qui s'installe aux premiers jours d'automne
Endort les banlieusards au petit matin gris.
J'ai vu ça très souvent, je n'en suis pas surpris,
Et nul, autour de moi, d'ailleurs, ne s'en étonne.*

*Le chat dans le jardin, frileux, se pelotonne
Au creux de l'herbe morte. Il n'entend plus les cris
Des oiseaux migrateurs qui, ce matin, ont pris
Route vers les lointains. Il repose, il ronronne.*

*Et je pense que c'est ce chat qui a raison,
Immobile et paisible auprès de ma maison :
A moi, l'agitation ne me dit rien qui vaille.*

*Peut-être il fait marcher son imagination
Et voit autour de lui des rats en perdition,
Peut-être, il ne voit rien qu'une obscure grisaille.*

Une apparence de problème

La vie peut sembler un problème intéressant,
Faut-il encore être un résolveur de problèmes...
Vous, mes difficultés, formez-vous un système ?
Vais-je vous surmonter, rien qu'en vous connaissant ?

Puis l'on dit que, parfois, c'est en les délaissant
Qu'on résout les questions, y compris les dilemmes.
Autre qu'une équation est la vie pour qui l'aime,
Plutôt un tourbillon sans cesse renaissant.

Plutôt un grand verger sans cesse en floraison,
La douce voix d'un moine en rêveuse oraison,
La fraîcheur du printemps qui dans nos coeurs s'imprime.

Je m'en vais remiser la règle et le compas ;
Armes ne me seront en ce vital combat,
Mieux équipé serai avec quatre ou cinq rimes.

les cent sonnets

La vie ressemble à [ces sonnets](#) que je figrole
Comme produit ses fruits le patient pissenlit.
Aussi peu s'en soucie le passant qui les lit
Que des graines des fleurs au jardin, qui s'envolent.

Le plus souvent, bien sûr, ces textes sont frivoles :
Menus propos badins que la rime embellit,
Rêves incohérents notés au saut du lit,
Souvenir de leçons entendues à l'école.

Mais certains jours je dois dire un mot plus sérieux,
Examiner mon coeur et passer aux aveux ;
A ce genre d'écrit, malhabile est ma plume.

J'aime mieux débloquer, fabuler, plaisanter,
Et mon rire aime mieux que mes larmes chanter,
Puisque l'oeil de l'esprit dans le rire s'allume.

les cochons

La vie ressemble à [ces sonnets](#) que nous torchons
En écrivant des mots parfois nous nous lâchons
Mais en se répétant ces mots que nous mâchons
Souffrons de les entendre et nous nous écorchons

Mais ils sont admirés de nos chiens nos bichons
Heureux de cet amour buvons à pleins cruchons
Deux pieds sur le podium où fiers nous nous juchons
Sans avoir bien saisi qu'en cela nous trichons

Jamais la poésie ne fut pour les cochons
Les mots que sans savoir vers vous nous décochons
Même si sur l'idée autrement nous séchons

Ne sont que nos défauts qu'envers vous nous cachons
Et à faire cela nos instants nous gâchons
Sur des textes idiots que vainement léchons

la vigne de mon grand-oncle

Vigne de mon grand-oncle où je mangeais des figues,
Cela fait cinquante ans et une ou deux saisons.
J'aimais ce lieu caché, un peu loin des maisons,
Où la nature était chaleureuse et prodigue.

Ce regret du passé qu'il faut que l'on endigue,
Nous luttons contre lui avec notre raison,
Et la plupart du temps, c'est vrai, nous l'apaisons,
Mais combien j'aimerais marcher dans la garrigue...

J'ai distendu mes liens d'avec ce cousinage,
Fort peu de souvenirs de cet endroit surnagent,
Et je ne saurais pas en être chroniqueur.

Oncle, je ne sais pas qui cultive ta vigne,
Ou si des constructions à sa place s'alignent ;
Je sais que ton figuier me rafraîchit le coeur.

Paroles de la vigne

La vigne a répondu : « Petit, tu es vivant ?
Ça me fait bien plaisir d'avoir de tes nouvelles.
Ton cousin est en ville, et sa maison est belle,
Mais il n'est plus très jeune, et n'en sort pas souvent.

Le vin qu'autour de lui ses amis vont buvant
Autrefois fut raisin sous mon humble tonnelle,
Mais nul ne bouge plus ma terre à coups de pelle,
Et le seul à tailler mes branches, c'est le vent.

J'entends autour de moi l'ample respiration
Des campagnes dormant, sans hommes, sans passion,
Sauf parfois d'une grive en pleine bacchanale. »

Entendant ces propos tenus dans le lointain,
Je demeure pensif, et ne suis pas certain
De n'avoir pas rêvé, dans la brise automnale.

Lao-Tseu transmet la voie au douanier

-- La voie, tu dois la suivre, et non pas la comprendre.
Fais donc bien attention à ce que tu perçois :
C'est ce qui pour agir t'offrira les bons choix,
Même si leurs effets ont de quoi te surprendre.

-- Ta parole, mon maître, est bien dure à entendre.
Si la réalité n'a pas de sens pour toi,
Je comprends, tu es vieux, tu es chercheur, tu crois
Que l'univers ne peut rationnel se prétendre.

Mais moi, je veux donner du sens à mon espoir,
Je veux faire du feu lorsque le ciel est noir,
Je ne puis accepter ton douteux équilibre.

-- Mon disciple, tu peux te donner cette loi.
Je reçois ton refus qui est de bon aloi
Et m'emplit de bonheur : il vient d'un homme libre.

une auto-parodie

Le bord de l'univers n'offre aucune ouverture,
Il n'a, par conséquent, nul besoin de gardiens.
L'écart entre le mal qu'on peut faire, et le bien,
Est, de fait, ignoré par mainte créature.

La plupart des vivants ignorent leur nature.
Pas de perplexité au coeur des acariens,
Nul sens de l'ironie aux cerveaux d'amphibiens
Qui au fond des notions jamais ne s'aventurent.

De têtard en crapaud, s'il se métamorphose,
L'amphibien ne voit pas qu'il devient autre chose ;
S'il le voyait, il n'en verrait point la raison.

Point pour eux de mauvaise ou de bonne nouvelle,
Ni de particulière, ou bien d'universelle,
Ni le désir de voir plus loin que l'horizon.

une pantoufle (en hommage à [Roger Lefebvre](#))

Le chant d'une [pantoufle](#) aux accents idylliques
Lui permet de séduire un timide escargot.
Il cesse de courser les homards aux portiques
Et sa nouvelle amie lui apprend le tricot.

Ensuite ils vont tous deux visiter l'Amérique,
Nourris d'amour, d'eau fraîche et de gros asticots.
Rien ne peut arrêter leur marche pacifique,
Sauf si on leur offrait des tranches de gigot.

Ne porte nulle atteinte à leur gloire impériale,
Tout l'été chanteront ainsi qu'une cigale,
Et la bise venue, adviendra leur trépas.

Lecteur, si mon récit par endroits te déroute,
C'est le pétrole assis sur le bord de la route
Qu'il faut interroger, surtout, n'hésite pas.

Cendres de chêne et cendres de roseau

Le chêne et le roseau sont rarement d'accord.
Ils n'ont pas le même art d'aborder les ruptures,
Ni la même présence au sein de la nature,
Aussi, chacun à l'autre a toujours donné tort.

Le vagabond qui va, ramassant du bois mort,
Sait que du chêne il peut tirer la flamme pure
D'un feu qui le réchauffe et toute la nuit dure ;
Il faut que le roseau soit enflammé d'abord.

Voilà ces ennemis rendus complémentaires,
Leurs cendres, cependant, n'en ont plus rien à faire,
N'entendant déjà plus les propos des oiseaux.

Toi, le plus vaillant arbre à la robuste tige,
Et toi, brave pipeau de fort peu de prestige,
La terre vous attend, chêne comme roseau.

la gravitation quantique

[Le concombre masqué](#) vole à bord d'une enclume
Pour aller récolter la pomme d'arc-en-ciel.
Fort de cette mission (qui n'a rien d'officiel)
Il recrute un chou-rave et plein d'autres légumes.

Noire comme l'enfer soit l'encre de ma plume
Pour narrer du héros les exploits démentiels !
L'arc-en-ciel, béni par un sort providentiel,
Portait un fruit cent fois plus gros que de coutume.

Lorsqu'il eut embarqué la pomme gigantesque,
Le concombre sourit, car sa mission est presque
Accomplie, le butin est presque acheminé.

Mais dans un grand virage, il dérape, il capote,
L'enclume en marmelade et la pomme en compote
Sur [Newton](#) que [Gotlib](#) venait de dessiner.

Autre monde nocturne

Le conte ne dit pas quelle première phrase
Murmure à son éveil la belle au bois dormant,
Ni ce que lui répond son cher prince charmant.
Pas grand-chose sans doute, un propos sans emphase.

Le sommeil prolongé qui procure la base
De ce curieux récit, presque un petit roman,
A la vie de la belle apporte un ornement,
Car il suspend [le temps](#) comme fait une extase.

Quels rêves faisais-tu au château endormi,
Voyais-tu, dans le noir, les yeux de ton promis,
Ou la mauvaise fée que son ire envenime ?

Ainsi le quotidien fait de nous des dormeurs
Dont l'esprit engourdi, comme du feu qui meurt,
Rêve, confusément, qu'un prince le ranime.

le créateur du monde

Le créateur du monde a montré trop de hâte.
Il est trop impulsif, il fait partie de ceux
Qui vont improviser le contenu des cieux :
Comètes, galaxies, un foutoir disparate.

Ayant bâclé ce monde, il le sonde, il le tâte,
Il dit « Ça tient debout ? Je suis donc bien chanceux.
Je l'aurais jamais cru, je vous en fais l'aveu. »
Ensuite il crée des gens qui au jardin s'ébattent.

Il boit un peu de vin pour fêter son talent
Et lance un interdit à ses enfants agrestes
Qui ne l'écoutent pas, car leurs jeux sont fort lestes.

Il parle d'une voix alourdie des relents
Du godet de pinard. Il inflige une atroce
Punition au délit de conscience précoce.

Cinq crocodiles

Le crocodile jaune a dit : « Soyez fidèles
A Dieu, à votre femme et à votre nation ».
Je lui ai répondu : « C'est une aberration,
Car la fidélité, c'est pour les hirondelles. »

Le crocodile mauve a dit : « La vie est belle,
Faites-en chaque jour une célébration. »
Je lui ai répondu : « De ton affirmation,
Je retiens, simplement, qu'elle n'est pas nouvelle ».

Le crocodile orange apprécie l'abstinence,
Le crocodile rose, une humble transcendance.
Alors, je leur ai dit : « Faites ça entre vous ».

Le crocodile rouge aime les vers stupides,
Je lui dis : « Grâce à Dieu, c'est un plaisir limpide
Que partagent le sage et son cousin le fou. »

les sept dragons

Le dragon vert me fit désirer la croissance,
Le dragon rouge a mis du feu dans mon esprit ;
Le dragon jaune aidant, de l'honneur je m'épris,
Le dragon bleu me fit préserver l'innocence.

Le dragon rose offrit à mon coeur l'espérance,
Et la mélancolie me vint du dragon gris.
Ce que le dragon noir en dernier lieu m'apprit,
C'est que la mort est là pour notre délivrance.

D'un écrivain chinois qui fut vaillant et sage
Me viennent ces dragons au vertueux langage,
Chassant de l'univers la discorde et l'ennui.

Et c'est cette vision d'un compagnon poète
Qui m'a réconcilié avec notre planète
Et avec le retour du jour et de la nuit.

In Memoriam Nazareni

Le fils du charpentier est le dieu des poètes.
Il a vécu sa vie comme un songe étonnant
Dans lequel il était Créateur et prophète,
Père, Fils et Esprit sur le monde tonnant.

Jean-Baptiste, qui fut un fier anachorète,
Vit en lui un Seigneur, et, un jour lui donnant
Un peu d'eau sur son front lors d'une grande fête,
Reçut la confession qu'il fit en fredonnant.

Cloué par les soldats sur le bois de justice,
Il dit de retenir la date du solstice
Pour marquer sa naissance et le règne du Bien.

Tous ses mots recueillis par ses mille disciples
Font un livre qui dit la gloire du dieu triple ;
Ce livre est excellent, mais ce n'est pas le mien.

la révélation

Le fils du charpentier ne vécut que deux plombes,
Au berceau son cousin Jeannot le sacrifia.
Ce ne fut donc pas lui qu'ensuite on crucifia,
Mais c'est [Magdalena](#), qui fut mise à la tombe.

Alors le saint-esprit a débarqué en trombe ;
Il brûla le grand Temple, ensuite il pacifia
Tout l'Empire Romain et il le fortifia,
Puis alla se planquer au fond des catacombes.

Si vous ne croyez pas ce que je viens de dire,
Vous en avez le droit, et vous pouvez écrire
Sur [ce fameux forum](#) votre propre vision.

Moi, c'est le créateur qui m'a dit cette histoire,
Et il m'a supplié de bien vouloir la croire,
Le créateur parfois a de ces illusions !

un buveur raisonnable

Le fils du charpentier, qui n'avait pas d'argent,
Veut aller boire un soir, et s'en revient sur terre.
Le patron de l'auberge, un homme un peu austère,
Lui dit « Nul ne boira chez moi gratuitement ».

En entendant cela, un buveur allemand
Au fils du charpentier offre un verre de bière.
Le Seigneur, ayant dit une courte prière,
Lui guérit son arthrose, un mal très déformant.

[Un vieil Anglais](#) survient, et offre encore un coup ;
Et pour récompenser ce geste de bon goût,
Le fils du charpentier guérit sa lombalgie.

D'un gars français il eut un grand verre de vin,
Mais une guérison, il proposa en vain ;
Puisque notre homme était en arrêt-maladie.

le drapeau noir

Le fils du charpentier s'est changé en corbeau
A la noirceur duquel rend hommage un drapeau.
C'est l'étendard de ceux qui le pouvoir conchient,
Et c'est le noir fanion promettant l'anarchie.

Révolte et anarchie, retenez bien ces mots,
Nos armes ne seront pacifiques rameaux :
La servile tribu ne peut être affranchie
Qu'en secouant très fort sa structure avachie.

Et vous qui espérez dans notre obéissance,
Vous n'en trouverez plus, mais de la résistance :
Vous ne garderez nulle illusion de pouvoir.

Un jour, nul ne pourra son semblable soumettre,
Un jour, nul n'aura plus ni de dieu ni de maître,
C'est ce jour attendu qu'on nomme le grand soir.

le dieu-corbeau et le démon-renard

Le fils du charpentier, sur [sa croix](#) accroché,
Tenait entre ses dents le salut de ce monde.
Le prince Lucifer, par le sang alléché,
Vint voir cette souffrance à nulle autre seconde.

Le crucifié trembla en voyant s'approcher
Le dragon ricanant aux manières immondes,
Qui lui dit : « Mon cousin, Dieu est-il si fâché
Que vous mouriez ici et que l'orage gronde ? »

Oubliant qu'il fallait surtout serrer les dents,
Le crucifié lui parle, et, de ce fait, perdant
Les âmes dont il fut pour un temps le refuge,

Les laisse dévorer par Maître Lucifer,
Qui, le ventre bien plein, s'en retourne aux enfers,
Souriant de lui-même, et de son subterfuge.

les fous

[Le fou jaune](#) me parle, et veut que je lui dise
Comment valoriser ses quelques inventions.
Je lui dis de passer par leur divulgation,
Mais il semble douter d'une telle analyse.

[Le fou mauve](#) survient et veut que je précise
Comment éliminer fantasmes et pulsions.
Je lui dis de surtout relâcher la pression,
Puisque « Tout va très bien, Madame la Marquise ».

[Au fou orange](#), un mot sur son métabolisme,
[Au fou rose](#) un avis concernant les sophismes,
Frappés, dans les deux cas, de la note « Zéro ».

Concernant [le fou rouge](#), il a un vrai problème,
Alors, je lui dédie ce modeste poème ;
Peut-être vais-je aussi lui offrir l'apéro.

Quatre thèmes

Le jardin et la croix, la plume et l'encrier,
La salle et le comptoir, les grands auteurs de France :
De ces quatre propos mon vers tire substance,
Dans ces quatre sections, [mes sonnets](#) sont triés.

Le jardin est celui qui vit Adam prier,
La plume au fil des jours me conduit en errance,
La salle est au conteur dans son exubérance,
Les auteurs vont cherchant les mots appropriés.

Tu dis que j'ai produit quelques vers déchirants
Que l'on doit regrouper en un lieu différent,
D'amour que [refroidit](#) le regard de Saturne ;

Il est vrai que jadis ma plume a pu nourrir
Cette étrange passion qui naquit pour mourir :
Sur ce thème, aujourd'hui, je deviens taciturne.

une légende

Le lièvre, un beau matin, s'unit à [la girafe](#).
La presse a commenté ce cas particulier.
Le serpent et la taupe à l'église ont prié,
Et l'on a convoqué les meilleurs photographes.

L'ibis et le crotale offrent une carafe
Pleine de bon vin rouge au prix de cent deniers
Que généreusement avance un usurier ;
Le cochon, un voyage à bord d'un bathyscaphe.

La reine fit cadeau d'une partie du monde,
Le hibou d'une chambre en la forêt profonde,
Moi, poète, d'un chant que dit la voix du loup.

La girafe et le lièvre à la sortie du temple
Ont repris ce doux chant et leurs voix furent amples.
Cependant ma chanson ne valait pas un clou.

une friche

Le maître de ces lieux m'a confié son jardin,
Je m'en suis occupé de façon nonchalante.
La terre était fertile et fort belles les plantes,
Mais mon goût du travail m'avait quitté, soudain.

J'aimais voir la rosée briller dans le matin,
Et glisser [l'escargot](#) dans l'oisiveté lente,
Et dormir [l'araignée](#) dans les heures brûlantes.
Je n'aimais pas creuser, ni me salir les mains.

Ainsi ce beau jardin s'est transformé en friche.
La mauvaise herbe y croît dans une terre riche,
Mainte graine oubliée sous une pierre dort.

Des flatteurs croiront voir une grande sagesse
Dans ce qui n'a été qu'une simple paresse...
Ah, je ne sais pas si je dois leur donner tort.

Trouble ronsardien

Le miroir [se regarde](#) au feu de la chandelle.
Il s'inquiète du jour finissant et filant
Si précipitamment, en ayant l'air si lent.
Il reconnaît pourtant que la journée fut belle.

Ce qu'elle a de plus beau, c'est qu'elle est sans nouvelles,
Nul n'aura le besoin d'en faire le bilan.
D'où vient ce sentiment, tracas obnubilant,
Fantôme du reflet d'une angoisse éternelle ?

Le grand salon l'ignore, et, tranquille et dispos,
Dans le soir ténébreux se prépare au repos.
Le miroir garde en lui cette crainte accroupie,

Envers qui la chandelle a montré du dédain.
Allons, faut vivre avec, ça ira mieux demain,
Obscures sont parfois les choses de la vie.

Nocturne

Le monde étrange du sommeil
où luisent de sombres éclats
foisonne de monstres pareils
aux fantômes de l'au-delà

Mais j'aime ce monde incertain
et la noirceur de son soleil
car c'est là du soir au matin
que je cueille les fruits vermeils

de [nos impossibles amours](#)
car en rêve ou en insomnie
en discorde ou en harmonie

le coeur léger ou le coeur lourd
joie ou tristesse en ma mémoire
à toi je pense en la nuit noire

les soupirants

Le pape en son jardin veut recevoir la reine,
Qui devenir papesse oncques ne souhaiterait.
Plutôt avec l'ermite errer dans la forêt,
Même au coeur de la nuit, puisque la lune est pleine.

L'ermite reste froid devant sa souveraine,
Pour ce qui vient du monde il n'a plus d'intérêt.
Une cruche de vin capiteux et bien frais
Suffit pour lui garder sa bonne humeur sereine.

Mais moi, dit le héros, cette reine, je l'aime,
Et je l'ai affirmé souvent dans mes poèmes.
La reine a peu de goût pour les alexandrins.

Alors notre héros s'enfuit dans la montagne,
Une envie de rester seul pour un temps le gagne.
La reine fait sa vie avec le fier Mandrin.

Les trois aéronautes

Le pissenlit d'avril offrit trois parachutes,
Faisant, sous le soleil, voler trois acariens.
Le premier atteignit les sables sahariens,
Et, dans une oasis, devint joueur de flûte.

Le deuxième acarien, que l'effort ne rebute,
Fit des acrobaties dans le ciel sibérien.
On l'a félicité, il a dit : « Ce n'est rien,
Un puissant tourbillon m'a pris dans ses volutes ».

Le dernier acarien a parcouru deux mètres
Et s'est trouvé piégé au bord de ma fenêtre,
Pris par une araignée avec du fil collant.

Ce troisième larron fit le plus fier poème,
Disant : « Sur mon tombeau, n'offrez nul chrysanthème ;
Je reste, pour toujours, un acarien volant ».

sur le plaisir

Le plaisir se nourrit de l'imagination
Et l'imagination se nourrit de jouissance.
Chaque extase est au corps comme une renaissance,
Un lever de soleil, une illumination.

Tel un prêtre au matin de son ordination,
Tel l'alchimiste ayant trouvé la quinte essence,
Tel l'écrivain rempli de sa réminiscence,
L'amant comblé se meurt dans la jubilation.

A ce plaisir, bien peu se montrent comparables,
Car même d'un gourmet l'ivresse mémorable
N'est point à la hauteur, et je le reconnais.

Or, si j'ose chercher, dans l'ordre du sublime,
Ce qui peut approcher de ce triomphe ultime,
Je trouve le bonheur d'avoir fait [un sonnet](#).

la joie et la tristesse

Le poète se lève, il se sent fier et fort,
Il trouve au paysage une fraîcheur nouvelle.
Des anges çà et là le saluent de leurs ailes,
Qui donc sur cette terre irait lui porter tort ?

Mais d'autres jours n'ont pas ce goût de réconfort ;
Lui fait alors défaut la force ascensionnelle,
L'écriture devient recherche obsessionnelle,
L'inspiration faiblit, et se couche, et s'endort.

Jour de joyeux éveil ou bien jour de souffrance,
Parfois je perçois bien d'où vient la différence,
Parfois je dis, pensif : « Ce n'est rien de précis ».

Que la journée soit bonne ou qu'elle soit mauvaise,
Survient la douce nuit qui les passions apaise,
Et la lune en mon coeur n'éclaire aucun souci.

Radiguet

L'épouvantail s'est senti lourd,
Et las de rester au soleil.
Hélas, que de temps sans sommeil,
Sans promenade et sans amour.

Planté là dans le vent marin,
Sans jamais parler à personne ;
Sans qu'heure joyeuse ne sonne,
Planté là comme un mandarin.

Sans pouvoir manger un seul fruit.
Enviant moineaux et moinelles
Et plus encore une hirondelle :
Heureux qui dans les airs s'enfuit !

Son rôle lui a tant pesé
Que l'épouvantail en révolte
Cessa de garder la récolte,
En corbeau métamorphosé.

La révolte

Le pouvoir exercé par un vieux général
Les milliers d'étudiants en pleine découverte
D'une nouvelle vie à tous plaisirs ouverte
Et l'envie de casser l'antique ordre moral

Et c'est la liberté qui passa son oral
Obtenant brillamment son bac de langue verte
Et plus d'une façade alors fut recouverte
D'admirables morceaux de jargon théâtral

Les bourgeois prenant peur ont imploré leurs dieux
Pour que les étudiants redeviennent studieux
Décrochant leur licence et aussi leur maîtrise

Le calme est revenu et même un peu d'ennui
Les cris des révoltés n'ont plus charmé nos nuits
Et l'Histoire a conclu « c'était une méprise »

Amitié sur un forum

Le prince [apprivoisant](#) son copain le renard
Se sent de plus en plus chez lui sur cette terre ;
Vague est le souvenir de la lointaine sphère
Où une fleur l'avait subjugué par son art.

Ainsi, quand notre vie prend un nouveau départ,
Ce qui venait avant, nous voudrions le taire ;
Mais fort heureusement, cela ne peut se faire :
Barbe-Bleue doit un jour ouvrir tous ses placards.

Merci donc au forum qui m'a permis de dire
En un sonnet par jour mon meilleur et mon pire,
Et d'avoir eu patience, et d'avoir eu pitié.

Le renard et le prince ont partagé leurs rêves,
Ce qui à leur douleur a pu mettre une trêve ;
Merci à qui me lit avec cette amitié.

un dimanche auprès d'une église

Le printemps nous invite à des amours nouvelles
Je n'ai jamais voulu t'installer en prison
Ni construire une histoire ignorant la raison
Hélas sur tes portraits comme je te vois belle

Sous mon toit dans trois jours reviendra [l'hirondelle](#)
Pour elle ce sera le temps de couvaïson
J'entendrai ses enfants égayer ma maison
[A toi](#) j'aurais voulu pouvoir être fidèle

Mais au bas d'une église on s'est dit au revoir
Puisque notre aventure est vraiment sans espoir
Nous entendions la cloche annoncer un baptême

S'il est permis d'écrire un aveu laborieux
S'il est permis d'écrire ici ce mot sérieux
Princesse, je t'aimais, je t'aimerai, [je t'aime](#).

les douze animaux

Le rat me garantit qu'il rongera [la cage](#)
Où je suis prisonnier ; le boeuf veut bien tirer
La charrue dans mon champ, le tigre déchirer
Pour mon profit la peau d'un ruminant sauvage.

Le lièvre me rapporte une fleur du bocage,
Le dragon, des trésors qu'on ne peut qu'admirer.
Le serpent vient danser afin de m'inspirer,
Le cheval me conduit dans un bel attelage.

Le mouton me procure un vêtement de laine,
Le singe a dégotté une bouteille pleine
Le coq fait retentir son clairon dans le soir ;

Le chien pose sur moi son doux regard fidèle,
Le cochon me fait rire en draguant l'hirondelle,
Puis les douze animaux s'en vont à l'abattoir.

le rimeur

Le rimeur est heureux s'il croit avoir du style,
S'il se sent souverain de la forme et du fond,
S'il croit pêcher le sens à l'abîme profond ;
Mais le sens, par nature, est chose plus subtile.

Les mots ne savent prendre attitude servile,
Assemblages entre eux par surprise se font,
Se croire leur patron, c'est être leur bouffon,
Peu leur chaut, en effet, de se savoir utiles.

Ne les lance donc pas à coups de manivelle,
Mais écoute leur voix toujours un peu nouvelle ;
Avant que d'assembler, regarde les fragments.

Ainsi qu'un échelon vers un beau théorème,
Chaque vers contribue au bâti d'un poème,
Comme, pierre après pierre, émerge un monument.

les rois

[Le roi jaune](#) a voulu obtenir la richesse,
Je lui dis qu'il est bon pour un roi d'être nu.
[Le roi mauve](#) a rêvé d'une histoire de cul,
Je lui dis qu'il se doit d'agir avec noblesse.

[Le roi orange](#) veut s'enfoncer dans l'ivresse,
Je l'avertis du sort de ceux qui ont trop bu.
[Le roi rose](#) inventa des gadgets de son cru,
Je dis que là n'est point la divine sagesse.

[Le roi rouge](#) veut être un puissant souverain,
Je lui dis : « Ne sois pas ce monstre que l'on craint,
Nous préférons les rois qui sont ce que nous sommes ».

[Les cinq rois](#) ont vaincu les cinq mauvais penchants,
C'est ce que je proclame en écrivant ce chant :
De rois qu'ils ont été, ils deviendront des hommes.

Saint-Jean d'été

[Le roi](#) qui trop aimait son savoir sans saveur
Sourit en recevant cette carte lancée
Dans son courrier par [la dame de ses pensées](#).
S'il ne croit mériter une telle faveur,

Il est réconforté d'une telle ferveur
Et que se continue l'histoire commencée.
Si son âme parfois est décontenancée,
Si son esprit soudain en est rendu rêveur,

Il suivra malgré tout l'aventureux chemin
Qui va de chaque jour à chaque lendemain,
Il suivra le tracé d'une absence de route,

S'arrêtant pour dormir à l'ombre d'un buisson
A l'heure où la forêt ne produit aucun son :
Mais il entend celui de son coeur en déroute.

un campement rustique

Les amoureux marchent pieds nus
Au printemps dans une herbe tendre,
Entourés de sons inconnus
Qu'ils ont seuls à pouvoir entendre.

Avant que le soir fût venu
Ils ont trouvé de quoi s'étendre ;
Les gestes longtemps retenus
Sont accomplis sans plus attendre.

Au lointain dorment les villages,
Nul paysan au pâturage,
Nul promeneur sur le chemin.

A l'horizon dort la montagne.
Dorment compagnon et compagne
Ici, sans penser à demain.

le rire de la tortue

Les animaux du monde étant désemparés
Par un fléau mortel, usèrent d'artifice
Pour savoir qui d'entre eux mourrait en sacrifice.
Chacun devrait sur l'heure une blague narrer

A Madame Tortue, pour la faire marrer.
Si la tortue riait, on aurait bénéfice
De la vie ; de périr, sinon, par les offices
D'un bourreau qui, dans l'ombre, était là, préparé.

L'éléphant raconta. Point de rire. Il mourut.
Or, plus d'un animal après lui disparut,
Car la tortue, toujours, restait imperturbable.

Quand vint le tour du singe, il tremblait de frayeur.
L'écoutant, la tortue s'esclaffa de bon coeur :
« Celle de l'éléphant! Elle était ! Impayable ! »

cosmologie barbare

Les astres vagabonds sont aimés des poètes,
Surtout ceux dont le cours va vers un but fatal.
Je les vois parcourir les voûtes de cristal
Qui servent de barrière et de route aux planètes,

Je les vois s'envoler plus loin que des comètes,
Se lever à nouveau dans le ciel oriental,
S'approcher de Mercure aux fusions de métal
Et parcourir enfin une orbite complète.

Et mon observatoire est au fond du jardin,
Il a un sol de pierre et des murs de rondins,
Et l'on ne voit plus rien quand passent les nuages.

Mais j'aime être allongé au milieu de la nuit
Pour voir l'astéroïde où la vie se poursuit
De [la plus belle fleur](#) d'un lointain paysage.

*Le seigneur Picrochole a donné pour consigne
Que l'on fasse la guerre au seigneur Grandgousier.
Il a mobilisé treize mille obusiers,
Cette imposante armée en bon ordre s'aligne.*

*C'est le mauvais penchant de ce monarque indigne
Qui de l'affrontement alluma le brasier ;
Picrochole est pervers au point d'apostasier
La foi qu'il faut avoir en le fruit de la vigne.*

*A sauver le raisin Frère Jean se consacre ;
Il pourfend les soldats, ces fauteurs de massacre,
Pour défendre le sang du fils du charpentier.*

*Puis un très grand cheval déverse son urine
Dont la plaine est noyée, ainsi que les collines,
Afin, guerriers maudits, que vous vous repentiez.*

un art de lire

Le sens d'une écriture, il est dans le regard
D'un lecteur appliqué à lire entre les lignes.
Dans son esprit limpide, il assemble les signes,
Et la révélation lui parvient, tôt ou tard.

S'il croit trouver parfois les effets du hasard
Dans une prose, et dit, avec un oeil qui cligne :
« Cet auteur nous soumet des jeux de mots indignes ! »,
Qu'il voie d'un peu plus près ce surprenant bazar

Où son application finira par trouver
De quoi être d'accord, de quoi désapprouver ;
Du sens, quoi qu'il en soit, appelant la réplique.

Exception : si l'auteur raconte un cauchemar
Venu le tourmenter au fond de son plumard ;
Les rêves ne sont pas [des mots](#) que tu expliques.

les fourmis

Les fourmis parcourant le tronc du marronnier
Suivent obstinément leur route verticale.
C'est trop tôt dans l'année pour trouver des cigales,
Pas trop tôt cependant pour remplir les greniers.

Comme il les satisfait, leur labeur routinier,
Comme leurs journées sont entre elles bien égales !
C'est le meilleur aspect de la vie monacale :
Manger, pour les fourmis, c'est toujours communier.

N'en est-il pas ainsi du peuple des bureaux ?
Ruche peu bourdonnante, armée sans généraux,
Moines au scriptorium dans la lumière grise.

Combien j'aimerais mieux être nuage au vent,
Ou un débris d'épave en la mer dérivant,
Ou du vieux marronnier la feuille dans la brise.

Dieu est un jeune chat

L'été meurt. Dieu est faible, et toujours ça m'étonne...

Il vit dans son présent, il n'a donc rien appris ;

Dieu est presque invisible à force d'être gris :

Mais j'aime sa façon de rougir les automnes.

Il fait frapper la mer aux falaises bretonnes,

Il fait proliférer le peuple des souris,

Il donne bonne odeur aux fruits qui sont pourris :

Il dort, chaque dimanche, ou alors, il ronronne.

Je ne le laisse pas entrer dans ma maison :

Il me l'a interdit, quand il fit ma raison.

Et mélanger les deux ne serait rien qui vaille.

Dieu est un jeune chat, plein d'imagination,

Adorant contempler ce monde en perdition

Dont il pense qu'il est la meilleure trouvaille.

Borges

Le temps c'est nous, et nous sommes la fable

Que nous disait Héraclite l'Obscur.

Nous sommes d'eau, et non de diamant dur.

D'eau qui se perd et n'a de lieu durable.

C'est nous le fleuve et c'est nous l'homme grec

Se regardant dans l'eau, et son image

Qui toujours danse au miroir si volage,

Virevoltant comme un feu de bois sec.

C'est nous, vain fleuve, astreint à son parcours

Vers l'océan, et c'est l'ombre alentour.

Tout dit adieu, tout va vers d'autres rives.

Et plus ne bat monnaie notre mémoire.

Reste pourtant une chose, il faut croire,

Reste pourtant une chose plaintive.

David Humphreys

*Le temps d'apprendre à vivre, il est déjà trop tard ;
Le temps de penser ça, des secondes furtives :
Si vite va le temps qui ne va nulle part
Que les instants présents sont choses fugitives.*

*Quand se perd la conscience, au moment de dormir,
Ce fantôme de vie, à quoi ressemble-t-il ?
Réponds, toi qui trompé par un rêve subtil
Sortis de ton sommeil pour te mettre à gémir,*

*Toi qui t'en vas, dormant, vers l'ombre de la mort.
C'est comme le reflet d'une clarté lunaire,
Une bulle flottant au fond de l'eau qui dort,
Puis disparaissent bulle et vision éphémère*

*Ne laissant dans le vent qu'insignifiante brume.
Homme, plus que mortel, tu n'es que vie posthume.*

Le boulevard

Le vent du boulevard évapore mes larmes.
En suivant ses trottoirs, en rassemblant des mots,
Je songe à cette vie qui parfois me désarme,
Je vais à petits pas, marmonnant comme un sot.

Vaut-il mieux dans la foule errer en solitude
Ou loin, se recueillir ? Le boulevard répond :
Suis-moi, je te conduis vers un lieu de quiétude.
Au bout du boulevard l'eau passe sous un pont.

Au bout du boulevard, c'est la rive de Seine,
C'est le flot qui dissout en lui toutes les peines.
L'eau du fleuve adoucit ma vie au goût de sel.

Je flâne dans Paris comme font les touristes.
Mon coeur ne parvient pas à rester longtemps triste
Quand je passe la Seine au vieux pont Saint-Michel.

le cochon et l'hirondelle

L'hirondelle appela [le cochon](#) au parloir,
Pour qu'il eût l'occasion de déclarer sa flamme.
Le cochon n'osait pas (timide était son âme,
Il n'était pas du genre à se faire valoir).

Enfin, il accepta, dans l'ivresse d'un soir
Où le soleil couchant, dans des lueurs de drame,
Empourrait les abords des bistrots de Paname,
Faisant rougir la bière et saigner les miroirs.

Le cochon s'avança pour prendre la parole,
Et, devant ses amis (beaucoup de gens frivoles),
Fit sa déclaration, qu'il grava sur un mur.

Aux abords de son nid se tenait l'hirondelle.
Une douce émotion faisait frémir ses ailes.
Un silence survint, insondable, et très pur...

Carpe diem

L'homme à ses lendemains ne cesse de penser,
Cette façon de faire est probablement vaine.
L'avenir dosera les bonheurs et les peines,
Mais respecter nos plans, il en est dispensé.

Comme César disant que les dés sont lancés,
Je poursuis mon chemin sans savoir où il mène.
César a dit aussi que l'erreur est humaine
Quand par ses bons amis son corps fut transpercé.

Feuille qui sur sa branche à l'automne demeure,
Est-ce pour quelques jours, est-ce pour quelques heures,
Le vent venu du Nord n'en sait lui-même rien.

J'écris mes mots du jour, selon que vient la brise.
Ma plume est quelquefois la première surprise
De voir ce que produit son parcours quotidien.

d'un ange et d'un démon

L'on voit deux associés près de chaque animal :
Son ange qui lui parle avec dévote mine,
Et son démon pervers, une rouge vermine
Qui lui montre à plaisir comment on fait le mal.

Or donc, chaque vivant abrite un tribunal
Où le contre et le pour à loisir se ruminent,
De sorte qu'à la fin, l'agir se détermine,
Prenant dans le vouloir sa source et son canal.

Ainsi, quand le renard dépouille le corbeau,
Ou quand le procureur met le christ au tombeau,
Un ange et un démon ont eu à en débattre.

Quelques lecteurs curieux m'ont demandé pourquoi
Ce débat, et non pas une plus simple loi :
C'est parce que la vie se joue sur un théâtre.

Cinq ornithorynques

L'ornithorynque jaune a dit : « Pas de complaints,
La poésie c'est pour proclamer le bonheur ».
J'ai répondu : « Si tu peux faire le donneur
De leçons, ta sagesse est absolument feinte ».

L'ornithorynque mauve a dit : « Vivre m'esquinte,
La poésie c'est pour étaler mon malheur ».
J'ai répondu : « Si tu donnes trop de valeur
A tes ennuis du jour, tu vivras dans la crainte ».

L'ornithorynque orange est désolé de vivre,
L'ornithorynque rose aime être toujours ivre,
Je leur ai dit de prendre un peu plus de recul.

L'ornithorynque rouge a écrit un poème
Dans lequel il résout plusieurs de mes problèmes,
En me disant : « Vas-y, tout droit, et sans calcul ».

La vie est une tartine

Lorsque j'étais marmot, j'aimais la confiture ;
J'aimais la quantité plus que la qualité,
Je pensais que c'était très bon pour ma santé.
Puis-je me pardonner cette désinvolture ?

Or, le sucre et les fruits viennent de la nature,
Et le fruit est ce dont Dieu a voulu tenter
Le couple dont, je crois, vient notre parenté ;
Par quoi l'on voit que Dieu commet des forfaitures.

Car, s'il eût tenté Eve avec de la moutarde,
Elle eût put réfuter la logique bâtarde
Dont le méchant serpent farcissait son propos.

Ainsi n'aurions besoin de nulle friandise
Et pourrions subsister sans nulle gourmandise,
Ayant notre désir, pour toujours, en repos.

un trésor

Lorsqu'un sage transporte un morceau de diamant,
Il le tient enfermé dans une toile grise.
Muni de son trésor, il traverse à sa guise
La ville et le désert, sous le grand firmament.

Roi qui d'une bergère est devenu l'amant
Avec simplicité en berger se déguise
Et sur les hauts plateaux monte affronter la bise,
Gardant royale allure et fier tempérament.

Roi ni sage ne suis, mais simple bateleur,
En chemin n'ai trouvé nul objet de valeur
Et ne fus séducteur de vive pastourelle.

Dans la toile, je n'ai que de quoi grignoter
Avec quelques copains marchant à mes côtés ;
Et je souhaite à ma muse autant de bien pour elle.

une cause non résolue

L'univers décrit par nos saintes écritures
Est, semble-t-il, régi par [un noble gardien](#) ;
Un peu comme un dragon qui veille sur des biens,
A lui-même s'étant donné l'investiture.

Mais, chacun le constate, observant la nature :
Dans le sous-sol ne sont ni dragons, ni sauriens.
Or, d'autres vont répondre « Attends, ne changeons rien,
Car, de Dieu, le cosmos porte la signature. »

A trancher entre nous, ce n'est pas mince affaire,
Qui peut-être n'est pas traitable en notre sphère ;
Disons pour commencer que nul des deux n'a tort.

En faveur du déiste a plaidé l'étincelle
De la vie, fulgurante, inimitable et belle.
En faveur de l'athée, la noirceur de la mort.

Notre chair est d'argile

Ma chair, a dit l'ermite, est une faible argile,
[Mon esprit](#), la lueur d'un cierge dans le vent.
Que l'eau tombe du ciel, que vienne l'ouragan,
Et c'en est fait de moi, tant mon être est fragile.

Le moine a répondu : « Sous des dehors graciles,
Ton corps et ton esprit sont fermes, cependant.
On a vu des mortels, même âgés de cent ans,
Rester forts et vaillants dans des temps difficiles ».

Puisque les moines sont une troupe de frères
Qui en toute occasion s'affirment solidaires,
Ils ont de l'optimisme et savent l'exprimer.

L'ermite affronte seul cent démons redoutables
Qui lui font entrevoir tous ses penchants coupables,
Il n'a donc pas le coeur à se surestimer.

la nostalgie

Ma jeunesse enthousiaste est maintenant lointaine,
Ce sont neiges d'antan qui ne reviennent pas.
Plus chargé de fardeaux à chaque nouveau pas,
Bientôt j'aborderai la lourde soixantaine.

Ainsi est agencée la condition humaine,
Qu'au soir nous percevons l'approche du trépas ;
L'esprit perd ses moyens, le corps perd ses appas...
Mais parfois un sourire aux beaux jours nous ramène.

Quiconque à son destin voudrait être impassible
Peut au son d'une voix redevenir sensible
Et plonger un instant dans le lac des regrets.

Si la réminiscence est le fait du hasard,
Celui qui la cultive exerce un subtil art ;
Heureux qui chaque jour y fera des progrès.

Aubervilliers en janvier 2010

Marchant de [Saint-Denis](#) jusqu'à Aubervilliers,
Je suivais le canal où s'ébattaient les truites ;
J'allais voir une femme avec qui j'étais lié,
Toute idée de morale étant en moi détruite.

Elle m'attendait là, debout sur son palier ;
Au soleil de midi vous preniez tous la fuite,
Démons de la tristesse, et vous vous en alliez
Chez d'autres gens semer des délires sans suite.

Abrités par un seul trop grand peignoir de bain,
Nous formions un seul corps, [union](#) sans lendemain,
Des moineaux se battaient auprès de la fenêtre.

Corps souples d'animaux, corps nobles des humains,
Tendre douceur du ventre et fermeté des mains,
Dans l'action n'ayant ni un "mais" ni un "peut-être".

une paraphrase

Marchant jusqu'au palais qui a sept ouvertures,
J'ai demandé au roi de placer des gardiens,
Auprès de chaque porte, et qu'ils regardent bien
Ce qui entre et qui sort, en fait de créatures.

Voici donc ces bestiaux, tous, selon leur nature :
L'éléphant, le dragon, le loup, les acariens,
Le coq, le paon, le porc et quelques amphibiens,
Tels sont les animaux qui par là s'aventurent.

Puis, le paon et le coq, on les métamorphose
En aigles des sommets ; le loup, en autre chose
Qui mieux sache écouter la voix de la raison.

Le porc et l'éléphant, sous leur forme nouvelle,
Deviendront vos chevaux. Mettez-leur une selle,
Et vous chevaucherez vers les quatre horizons.

Pour une chanson

Merci pour ta parole amoureuse qui chante,
Même si certains jours elle chante un tourment.
Quand l'amour te transforme en un tel instrument,
Tu nous fais éprouver des vibrations touchantes.

Lorsque je continue ma promenade lente,
Je vois une inconnue qui sourit en dormant,
Rêvant, sans aucun doute, à son prince charmant,
Tandis que le métro la transporte, indolente.

Merci pour ta chanson qui est joyeux présage,
Merci pour la douceur du calme paysage
Que par ces quelques vers, tu viens de dessiner ;

Ainsi, dans ce fatras du meilleur et du pire,
Quelqu'un trouve parfois des raisons de sourire,
Et le jour monotone en est illuminé.

Vagabondages

Mes souvenirs d'été : souvenirs de voyages,
Lorsque j'étais bien jeune, étudiant et sportif.
La route et le soleil, et mon vélo rétif
Ont gravé dans mon coeur ces vieux vagabondages.

Pédalant, essoufflé, sous le ciel sans nuages,
Sans pouvoir espérer le moindre apéritif
Sinon l'eau d'un ruisseau, sous les arbres, furtif
Et apaisant, discret, assez loin des villages.

Les courtes nuits d'été à dormir sous la toile
Après avoir longtemps admiré [les étoiles](#) :
Quel merveilleux sommeil, aux rêves miroitants...

Du début de l'été à la fin, solitaire,
Je n'étais amoureux que de toute la Terre,
Des horizons lointains et puis de l'air du temps.

Le miroir et la chandelle

Mes textes composés aux lueurs des chandelles
Sont démultipliés par d'étranges miroirs.
Lectrices et lecteurs viennent alors les voir ;
Parmi ces visiteurs, quelques-uns sont fidèles.

Ils ne verront ici aucune idée nouvelle,
Ni leçon qui viendrait renforcer leur savoir,
Ils trouvent de mon coeur les naïfs désespoirs
Et, malgré ces derniers, que je vois la vie belle.

Pourquoi l'alexandrin et pourquoi le sonnet ?
Un auteur qui ni l'un ni l'autre ne connaît
Ferait sans doute mieux d'écrire de la prose.

Oui, mais c'est ma vision et c'est mon univers,
Mes personnages qui veulent parler en vers,
Le prince, le renard, le serpent et [la rose](#).

Le primate humain

Moi, [le primate humain](#), le seigneur de ce monde,
J'ai droit à votre estime, à votre admiration
Et j'irai jusqu'à dire, à votre soumission.
A genoux, animaux de la terre et de l'onde.

Je vous ai tous conquis, les nobles, les immondes,
Je vous ai conféré à chacun sa mission :
Aux uns d'assouvir mes carnivores passions,
Aux autres d'accepter gentiment qu'on les tonde.

J'ai déboisé les sols pour d'utiles cultures,
J'ai bien amélioré la brouillonne nature.
Certains soirs il me vient comme un doute, pourtant.

Je respire un air qui me fait mal à la tête,
Le printemps ne met plus mon pauvre coeur en fête.
J'ai un peu tout détruit, ah, c'est bien embêtant.

Meredith, again

Mon coeur me dit que sans dormir ton âme pleure
Quand d'une main ton beau visage en un sursaut
Est effleuré (je sens qu'il mourut [un sanglot](#)
Qui sombre murmurait dans le lit tout à l'heure),

C'est un petit serpent qu'on étrangle. Oh, qu'il meure !
Ce serpent est mortel pour l'auteur de ces mots.
Dans l'immobilité tu écoutes le flot
Dont les coeurs qui sont sourds à minuit savent l'heure

Du milieu divisant la mémoire et les larmes,
Buvant le gris et sourd et lent poison qui bat
Une lourde mesure au sommeil sans ébats,
Contemplateur des ans qui moururent sans charme.

Un vain regret pourtant qui ces deux coeurs désarme
Les fixe sur le mur, où ils semblent des bas-
Reliefs, ou des gisants qui ne se touchent pas :
Une épée gît entre eux, mais mourir de cette arme ?

le témoignage de Gabriel

Moi qui suis [Gabriel](#), archange du Seigneur,
J'ai accepté d'aller en mission sur la Terre,
Croyant que ce serait un programme ordinaire ;
Mais c'était un projet un peu plus novateur,

Un contrat que chacun doit porter dans son coeur,
Et doit se rappeler à son heure dernière.
Je devais rencontrer un être de lumière,
[La fille de David](#), plus douce que les fleurs.

La rencontre se fit, en tout bien, tout honneur,
C'est à ce moment-là que j'appris le bonheur
Et, simultanément, un malheur inconnu.

J'ai vu dans ses grands yeux se former une larme.
Mais contre son bourreau, je n'avais aucune arme,
Car c'était un enfant, humain, heureux et nu.

Gabriel après l'amour

Moi, pauvre [Gabriel](#), archange du Seigneur,
Je reçus l'autre jour l'ordre d'aller sur Terre,
Croyant devoir remplir une tâche ordinaire :
Inondation, fléau, typhon dévastateur...

Mais la dévastation s'en est prise à mon coeur,
Et le voilà brisé en mille éclats de verre.
Ma mission fut d'êtreindre un être de lumière,
[La fille de David](#), plus douce qu'une fleur.

J'ai rempli mon contrat, ce fut à mon honneur,
Mais je suis déchiré d'un terrible bonheur
Qui est entremêlé d'un malheur inconnu.

Et de retour au ciel, je baigne dans mes larmes,
Elles trempent ma robe et oxydent mes armes,
Et mon coeur a compris, soudain, qu'il était nu.

un art poétique improvisatoire

Mon esprit est fragile, et n'est jamais très clair,
S'il parvient à penser, c'est un peu par magie.
Mais il est éclairé par Dame Poésie
Et par la poésie de mes amis très chers.

Il danse avec les mots ; ils lui sont une chair
Qui dans ses mouvements la pesanteur défie.
S'il vibre certains jours d'une émotion qui crie,
Il la traduit en verbe au rythme des éclairs.

Et puis il se repose en lisant les sonnets
Produits, ici et là, par les gens qu'il connaît.
Ils sont doux à son coeur comme des airs de flûte.

Même, quand il parvient au deuxième tercet,
Il s'étonne, il se dit : « Ma foi, je ne pensais
Pas rencontrer ici ce vers-là comme chute ».

une comptine

Mon pouce a décidé que j'irais en voyage,
Comptant sur mon index pour montrer le chemin.
Le majeur était seul pour porter les bagages ;
L'annulaire lisait le guide Michelin.

Quant à l'auriculaire, à la paresse enclin,
Il se laissait porter dans ce vagabondage
Ainsi que les cinq doigts que j'ai sur l'autre main.
J'étais, on peut le dire, en léger équipage.

La route est rectiligne et baignée de fraîcheur,
D'immenses horizons attirent le marcheur
Qui sait aller au loin sans que rien ne le presse.

Un petit animal, soudain, vint à passer,
Un chat qui demandait à être caressé :
Ici, premier arrêt, un moment de tendresse.

marionnettes

Mon voisin du dessus, un grand marionnettiste,
Fabrique des milliers de poupées en papier.
Dans un vaste décor un peu kitsch et pompier,
Il fait vivre à chacune une vie drôle ou triste.

Chaque poupée se croit libre protagoniste
D'une intrigue à plusieurs, donne des coups de pied,
Tient de sages propos, jure comme un troupier.
Ce n'est que le montreur l'agitant sur la piste.

Et par un sombre soir il les rassemblera
Pour porter jugement, et sa voix hurlera
Pour condamner au feu les poupées malhonnêtes.

Celles qui par sa main firent des gestes bons
Au frigo d'or massif refuge trouveront.
La justice s'adresse aussi aux marionnettes.

muse

*Muse qui souffre et qui s'égare,
Reste l'invitée du chemin...
Sans doute je suis un barbare
D'en parler sur ce parchemin.*

*Bateau tenu par ses amarres,
Libre ni ce jour ni demain ;
Jamais la main qui tient la barre
Ne la donne à une autre main.*

*Navire ne prenant la route
Que vers le rivage du doute
Dont il ne sait point retourner.*

*Ce poème est écrit en marge
D'un assez lourd cahier des charges
Que je n'ai pas droit d'ajourner.*

Pour la dame de mes pensées

N'allons point nous livrer à la mélancolie,
(Est-ce là le devoir d'une âme envers une âme ?)
Celle qui aujourd'hui ces beaux vers me dédie
N'évoque rien pour moi de triste ni d'infâme...

Le monde d'un poète est [jardin](#) de folie,
Les plus beaux nénuphars poussent où nul ne rame.
Nos âmes vont cherchant une rime jolie,
Et d'amour de ses mots la rime nous enflamme.

Car les plus beaux récits sont les inachevés,
Les plus belles passions [celles qu'on n'a pu vivre](#) ;
Cet esprit est usé, mais pas démotivé.

Lorsque du jour dernier la trompette de cuivre
Dira « Mourez, mortels, ce monde est lessivé. »,
Alors c'est [notre amour](#) qui devra nous survivre.

Le regard de Saturne

N'attends pas [de la lune](#) une douce chaleur ;
Tu la crois lumineuse, or grisâtre est la sphère
Dont te semble, de loin, voir la blanche couleur,
Qui de sa vraie nature absolument diffère.

Ne crois pas ce poète un homme de valeur ;
Tu le crois inspiré, mon dieu, la belle affaire :
C'est une convulsion qu'inspire une douleur
Qui n'est pas éternelle et n'est pas mortifère.

Un sonnet ne contient aucun sérieux message ;
Un poète n'est pas un savant ni un sage,
Il n'a de sens en lui qu'il ne l'ait détourné.

La lune et [la douleur](#) parmi le ciel nocturne
Dansent sous le regard verdâtre de [Saturne](#)
Et sans atteindre un but ne cessent de tourner.

quelques recommandations

N'ayez pas de souliers dont la semelle est lisse :
Sur la neige et la glace, on constate qu'ils glissent.
Surveillez la façon, surtout, dont vous marchez
En sortant le matin pour aller au marché,

Puis, gardez-vous aussi du givre subreptice ;
Il faudrait que vos pas, dès lors, se rapetissent
Et que de lourds paquets n'aillent vous empêcher
De garder l'équilibre, en vous faisant pencher.

D'ailleurs, en avançant, regardez devant vous,
Posez vos pieds à plat, n'allez pas, comme un fou,
Courir derrière un bus ou un taxi qui passe.

Si la neige aux souliers fait un bel ornement,
Il faut pourtant l'ôter assez rapidement,
Avant que le grand froid ne la transforme en glace.

Les transfuges

N'ayons pour ce forum de passion exclusive
Sur la toile il en est d'encore plus marrants
Et si un déserteur ne rejoint pas nos rangs
C'est qu'il a d'autres lieux pour ses heures oisives

D'autres lieux pour lancer sa pensée incisive
Et pour y composer des sonnets hilarants
Les mêmes vers dans un contexte différent
Contribuent à une autre émotion collective

Un buveur qui se lasse il peut changer d'auberge
Ou boire à l'extérieur sur une ombreuse berge
Ou par les chemins creux ses songes trimballer

Une auberge en ce monde en vaut toujours une autre
Ce forum il nous plaît parce que c'est [le nôtre](#)
Mais plusieurs d'entre nous ailleurs s'en sont allés

Conseils d'un inconnu

N'écris pas trop limpide, écris comme un vivant.
Trouble soit ta chanson, puisque la vie est telle.
Sache surtout que nulle amour n'est éternelle,
Même si ton surmoi trouve ça décevant,

La vie est un enfer. D'accord, c'est énervant.
Elle n'est, pour autant, chaque jour si cruelle ;
L'horreur de certains soirs est une horreur partielle.
Nous voyons le poète, en de tels cas, trouvant

Dans ces sursauts d'espoir, matière à narration,
Mais le malheur aussi est une inspiration.
N'écris pas que la vie est toujours infernale,

Ce n'est pas ta mission. Montre, dans le lointain,
Comment prend consistance un bonheur incertain
Fait de douce lumière et de saveurs banales.

Le maître répond à un poète

Ne crois pas la sirène aux futiles passions.
Admire la danseuse et ne va pas chez elle ;
Ne suis pas le hibou que la lune ensorcelle,
Et défends-toi, surtout, par [des imprécations](#).

Si de rien n'ont servi, pourtant, ces précautions,
Attends donc le retour chez toi des hirondelles :
Tu sais qu'à ta maison elles seront fidèles,
Te portant chaque fois cette douce émotion.

Elle est encore loin, elle adviendra, pourtant,
L'éclosion, au jardin, de ce nouveau printemps
Qui te ranimera de sa tiède lumière.

En attendant ce jour, compose des sonnets
Sur ta lyre de fou, comme tu t'y connais,
Pour que vienne plus tôt la clarté printanière.

La roue

Nos chemins ici-bas ne sont jonchés de roses,
Et tout ce que l'esprit trouve à ronger de choses
Lui résiste au point qu'il doit les laisser en plan :
Nos rêves bien souvent nous le vont rappelant.

Sur le bord d'une roue qui sur rien ne repose,
Tu surmontes la peur dans ton esprit éclore.
Tu sais distinguer l'être en observant l'étant,
Tu sais que tu ne sais pas percevoir le temps,

Rien que le mouvement de ce qui toujours meurt
Sans sursaut, sans tristesse et surtout sans clameur :
Qui n'est pas éternel, disons-le transitoire.

De principal rayon la roue n'a pas, vraiment,
Et sans cause et sans but sont tous ses mouvements :
Sans aucun scénario se déroule l'Histoire.

Hackers de bidonville

Nos voix font un écho [dans la vallée des morts](#),
Plus qu'un rouge canyon, muraille polychrome.
Hackeurs de bidonville et hackers du royaume,
On survient, on repart, on entre et puis on sort.

Si tu crois qu'on s'amuse ici, tu as bien tort.
On explore, on apprend, on visite, on se paume,
On écrit [des sonnets](#) ou bien des antipsaumes.
Le citoyen lambda est content de son sort,

Nous on voudrait stopper le temps qui nous balafre,
Ce n'est pas de l'ennui, tu vois, ce sont les affres
De la réalité, de ses interjections,

Du sens surabondant qui induit la frayeur,
De ces lendemains qui jamais ne sont meilleurs,
Du virtuel trop réel avec ses projections.

Notre corps est un arbre

Notre corps est un arbre, a déclaré l'ermite,
Notre esprit un miroir, il faut l'épousseter.
Ne se croyait-il pas porteur de vérité,
Celui qui transcendait le réel et ses mythes...

Ton arbre est dans un vase, a dit le cénobite,
Et d'un endroit à l'autre il peut se transporter.
Quant au miroir, tu peux tout un jour le frotter,
Tu ne nettoieras pas les reflets qui l'habitent.

Epoussetons bien l'arbre, arrosons le miroir,
Car pour telle entreprise il n'est besoin d'espoir,
Ni de succès non plus pour que l'on persévère.

Les ayant accueillis dans ta méditation,
Retiens de ces deux mots la signification :
L'arbre, on en fait du bois, le miroir, c'est du verre.

Immortel ou fugace

Notre univers parfois nous force à l'admirer
Tant il peut nous donner l'impression d'excellence
Et l'illusion qu'un dieu y montre sa présence...
...Que le rasoir d'Occam conduit à retirer.

Je comprends que certains puissent la désirer
Car ils ne sauraient quoi répondre au grand silence
Dont vibre le cosmos sans nulle complaisance,
Tel la nef immobile avant de chavirer.

Une telle espérance, ils se la croient permise,
Sur la bonté suprême ils parient leur chemise.
Au moins ça peut en faire un tas de gens joyeux.

Moi j'aime cette vie aucunement pérenne,
Court chapelet de jours qui trop vite s'égrènent :
Et j'aimerais sourire à l'instant des adieux.

un retournement

Notre vie est parfois en surprises fertile.
L'autre jour un buveur, pour vaincre son ennui,
Avait trinqué jusqu'à être absolument cuit.
Il prit le chemin du retour au domicile.

Son ivresse était grave et ses pas difficiles ;
Alors qu'il titubait dans une hostile nuit,
Un crocodile rose a surgi devant lui.
« Ivrogne ! Ivrogne ! Ivrogne ! » a crié le reptile.

Or, le buveur furieux s'empara de la bête
Et la retourna comme on fait d'une chaussette.
Un instant de silence aussitôt s'ensuivit.

Mais l'animal vaincu se manifeste encore.
De nouveau l'on entend son organe sonore,
Et voilà qu'il criait : « Engorvi ! Engorvi ! »

La bénédiction des langues

Nous voici réunis, ce jour de Pentecôte,
Attendant que l'Esprit nous donne du talent.
Matthieu veut être juste et Marc être galant,
Luc aimerait savoir préparer l'entrecôte,

Jeannot courir sans être essoufflé dans les côtes,
Pierrot plus aisément convertir le chaland,
Jacquot voir des Romains devant lui détalant,
Venez, divin Esprit, venez, soyez notre hôte!

L'obscurité se fait dans un souffle qui gronde.
Soudain, des traits de feu, issus d'un autre monde,
Viennent toucher chacun de nos fronts de pécheurs.

Chacun gagne un lexique, un style, une grammaire,
S'ajoutant au parler qu'il tenait de sa mère :
Douze apôtres, dès lors, seront douze prêcheurs.

Univers-bulle

Nul ne peut le coincer dans les mots d'un sonnet,
Chose que nul n'aurait, d'ailleurs, l'idée de faire,
Mais l'univers, sans doute, est pris dans une sphère,
Comme si le cosmos à des jeux s'adonnait,

Comme si une bulle en l'air se promenait,
Evitant qu'avec elle obstacle n'interfère,
Allant sans intention, sans stress et sans affaire,
Visiteur familier que nul ne reconnaît.

La bulle éclate et meurt aussitôt qu'on la point,
Elle vit dans l'instant, et ne perdure point,
Cette fragilité provient de sa structure.

Il nous faut l'accepter. La bulle n'a qu'un temps,
Et le grand univers, un peu plus résistant,
Doit disparaître aussi, et toute créature.

un trou de matière

Oiseau tranquille et fier, je parcourais l'espace
Escorté de copains ; nous étions des milliers.
Soudain, au lieu de l'air qui nous est familier,
Le vide nous surprend. Ah, qu'est-ce qui se passe ?

Tout l'air de nos poumons s'est transformé en glace.
Plus moyen dans les airs, d'être de fiers voiliers :
Tel celui du primate avec ses gros souliers,
Notre corps tombe au sol, et plus ne se déplace.

Quel tragique accident, pensent nos pauvres âmes,
Quelle a été, Seigneur, la cause d'un tel drame ?
Dans la nuit, fûtes-vous troublé par la boisson ?

A quelques pas de là, dans une banlieue verte,
Les promeneurs ont fait une autre découverte :
En un fleuve ont péri des milliers de poissons.

Homme de cent vingt ans

On n'est pas sérieux quand on a cent vingt ans,
N'ayant plus aucun muscle et plus aucune graisse,
Le coeur presque immobile, à peine palpitant,
Et plus aucun cheveu et ni ventre ni fesses.

On ne sait plus du tout comment était le temps
Des premiers pas du corps, de la première messe,
On ne sait ce que c'est que d'être bien portant.
On se sait un vivant, oui, mais de quelle espèce ?

Ne reconnaissant plus ce vieux fils d'une femme,
Les médecins ont pris son encéphalogramme,
Et le signal a dit : « Ça ne va pas très fort. »

Ne pouvant plus manger, ayant un regard vide,
L'homme de cent vingt ans est hélas trop timide
Pour oser demander qu'on débranche son corps.

une amnésie

-- Si j'allais devenir un vieillard amnésique,
Mes mains se souviendraient de certaines rondeurs ;
Puis j'entendrais parfois le tonnerre grondeur
Et je demanderais de qui est la musique.

Amis, ne prenez pas ce symptôme au tragique,
Même s'il dévastait ma vie en profondeur,
Si ma voix devenait celle d'un répondeur
N'ayant que rarement des accents poétiques.

-- Rimeur, comment sais-tu, vraiment, ce qu'il en est
De ce que pour fléau, partout, on reconnaît ?
De ce qui nous désole et qui nous désespère ?

Je n'ai pas là-dessus un regard médical ;
Ce que j'ai pu savoir, quant à moi, de ce mal,
C'est l'autre soir à table, en observant mon père.

Homme de cent mille ans

On n'est pas sérieux quand on a cent mille ans.
Un Néanderthalien sans quartiers de noblesse
Dans un glacier alpin a dormi tout ce temps,
Grâce au réchauffement, il sort, il se redresse

Et vient déambuler par les bois et les champs.
Aux passants qu'il rencontre, il demande sans cesse
S'il reste de son groupe un peu de survivants.
Quand on lui dit que non, il n'est pas en détresse :

« Mon peuple a disparu, mais ce n'est pas un drame ;
Je vais chez les nouveaux me choisir une dame
Avec qui ce sera *à la vie, à la mort.* »

Jetant son dévolu sur quelqu'un de timide,
Le Néanderthalien ne fera pas d'hybrides :
Un juge Cro-Magnon a tranché sur son sort.

Homme de cinquante ans

On n'est pas sérieux quand on a cinquante ans,
N'étant plus agité des passions de jeunesse,
Ne brûlant presque plus, aimant l'amour, pourtant,
N'ayant plus trop le goût de tenir des promesses.

On se dit que bientôt arrivera le temps
Des premiers petits chocs de déclin, de vieillesse,
On dit « ne craignons rien, ce n'est pas important »,
On s'enfonce un peu plus en ignoble paresse.

Et puis on est scotché par une voix de femme,
Et sans l'avoir prévu voilà qu'on vit un drame,
Et l'on se dit « pourquoi ne suis-je déjà mort ? »

Ne pouvant plus parler, contemplant le ciel vide,
L'homme de cinquante ans, dont le coeur est limpide,
Bestiau pour l'abattoir, se résigne à son sort.

Homme de deux mille ans

On n'est pas sérieux quand on a [deux mille](#) ans,
Le fils du charpentier, dont la mère est princesse
Des royaumes humains, les a fêtés, pourtant.
Le pape en son honneur a fait dire une messe.

L'homme de deux mille ans, ce monde visitant,
Le trouve sans amour, sans joie et sans noblesse.
Ceux mêmes qui de lui se disent militants,
Quand il voit comme ils sont, ça l'use et ça le blesse.

Ne reconnaissant plus, dans ce primate infâme,
Adam par lui sauvé, le sauveur perd sa flamme.
Il se dit : « J'aurais dû laisser, coquin de sort,

Ces humains sans aveu à leur monde putride ».
L'homme de deux mille ans s'en retourne, placide,
Vers son lointain royaume, et plus jamais n'en sort.

Homme de huit mille ans

On n'est pas sérieux quand on a huit mille ans.
Adam a vu passer les sages de la Grèce,
L'empire des Romains, les peuples combattants,
Les enfants de Caïn qui plus que lui transgressent.

Il croit que la nature allait mieux, de son temps,
Que l'on pouvait bien vivre en logis de paresse,
Que, sans nul médecin, on était bien portant ;
Et que la paix régnait au sein de notre espèce.

Regrette-t-il d'avoir apprivoisé la flamme
Et d'avoir au péché accompagné sa femme ?
Non, (dit-il), l'Écriture avait fixé mon sort ;

La condition humaine est un sursaut du vide.
L'homme de huit mille ans, dont l'esprit est lucide,
Contemple de ses fils le lamentable effort.

une soirée parisienne

On s'est pris l'apéro, bien contents de se voir,
Parlant de poésie et de vie quotidienne.
Puis on s'est déplacés, avant que la nuit vienne,
Traversant le jardin du Luxembourg, le soir.

Dans une brasserie, on est allés s'asseoir
Pour savourer des plats de cuisine à l'ancienne,
Buvant de petits vins faits pour qu'on s'en souviennne.
On en est repartis avant qu'il ne fît noir.

Au retour, on longea le jardin endormi,
Déjà le boulevard ne vivait qu'à demi ;
On atteignit la gare à vingt-deux heures trente.

J'ai voulu raconter ces modestes plaisirs :
Je sais qu'en cette vie, nos meilleurs souvenirs
Sont ainsi, fugitifs, telle une brume errante.

Une hibernation

Or, certains jours sont beaux, au milieu de l'hiver,
Déjà, chacun d'entre eux est plus long que la veille ;
D'un petit souffle tiède, un chacun s'émerveille
Et fait confiance au cycle animant l'univers.

Silencieux et pensif devant un bourgeon vert,
Ou quand l'oiseau chanteur en plein frimas s'éveille,
Ou quand bourdonne un peu une dormante abeille,
Je ne sais pas montrer ces choses dans mes vers.

Je ne sais pas montrer l'attente, la langueur,
La tiédeur des instants qui traînent en longueur,
Les mots de réconfort que murmure la brise.

Je ne veux pas montrer l'ambiance de bureau,
Où l'humour fait le tour de son degré zéro,
Sur fond de résultats dignes de l'entreprise.

le noircissement des pages

-- [Pages](#) qu'ici et là j'ai voulu mettre en ligne,
Qu'apportez-vous au monde ? -- Oh, rien de très nouveau,
Nous ne présentons pas de superbes travaux,
Nous sommes d'attention distraite, à peine dignes.

Mais pourquoi ton papier à la blancheur de cygne
Doit-il être marqué du noir de ton stylo ?
Tes vers de chaque jour, tu les vends au kilo ?
Dans une librairie, au public tu les signes ?

-- Je ne vends pas de texte et je ne me vends pas ;
Un air souvent me vient quand je fais quelques pas,
Aucun, à l'occasion, j'assemble des paroles.

J'écris comme un taulard qui ne dort pas la nuit,
Comme un vieux boulanger pendant que son pain cuit,
Comme un petit enfant qui s'ennuie à l'école.

Charles Best

Pâle reine des nuits où règne le silence,
Tu fais de [l'océan](#) sourdre un flot colossal,
Lui qui, aussi longtemps que dure ta présence,
De ses plus hautes eaux se fait [ton fier vassal](#).

Quand le vaisseau lunaire a pris trop d'altitude,
Quand il s'est enfui loin des grands flots écumants,
L'océan à grands flots pleure sa solitude,
Et de ses basses eaux il marque son tourment.

Toi qui as dans mon coeur fait brûler la passion,
De te chérir, j'avais douce réjouissance,
Et dans les basses eaux de la séparation
De précédents retours m'aide la souvenance.

Retours, éloignements sont choses qui arrivent,
Hautes et basses eaux en mon coeur s'entresuivent.

Pandore

Pandore, ouvrant la boîte, a déchaîné les maux.
Seule, ne sortant pas, nous resta l'Espérance ;
Mais nous ne savons pas expliquer sa présence
Au milieu des fléaux. On nous dit que ce mot,

"Espérance", est mal dit, qu'il faut penser plutôt
A une vaine attente, à la folle puissance
De l'imagination qui fait que lorsqu'on pense
Au mal qui va venir, on en souffre trop tôt.

Moi je sais que l'amour est surtout un espoir,
Que loin dans l'avenir on ne peut jamais voir,
Que dans le désespoir nous espérons encore.

Et si nous revenions à ce temps d'autrefois
Pour vivre cette histoire une nouvelle fois,
Alors je rouvrirais la boîte de Pandore.

Le ciel

Parce qu'il a parlé au meurtrier d'Abel,
On croit que le ciel parle. Incertaine est la chose.
Sur des récits anciens nos convictions reposent,
Sans réponse, souvent, sont restés nos appels.

Et l'épouse de Lot, changée en tas de sel,
(L'histoire est racontée en excellente prose),
Prodiges d'autrefois venant plaider la cause
D'un tout-puissant Seigneur, parfois un peu cruel...

Je comprends que toujours, des apprentis prophètes
Abreuvant de sacré leur âme stupéfaite
Veulent répercuter les divines rumeurs ;

Mais je ne cherche pas, dans le temps qui me reste,
A recevoir l'avis d'un messager céleste :
Je me contenterai de mes mots de rimeur.

un terrain vague

Parfois, un terrain vague est beau comme un jardin,
C'est ce que veut penser mon âme nonchalante
Qui n'a jamais rien su de terre ni de plantes,
Et ne sait progresser que par des bonds soudains.

Plaisir de ne rien faire au soleil du matin,
Quand l'astre dans le ciel poursuit sa course lente
Jusqu'à rendre à midi l'atmosphère brûlante,
Et moi je suis à l'ombre, avec un verre en main.

Laissez-moi végéter au coeur de cette friche,
Je n'aime jamais rien de ce qu'aiment les riches.
Je bois du vin, j'écris, je médite et je dors.

Un soir je m'éteindrai, c'est la suprême ivresse.
Nul ne m'accusera d'avoir trop de sagesse,
J'en avais juste assez pour accueillir la mort.

une nuit de juillet

Partager l'insomnie, partager un sourire,
Même si ce n'est pas bien longtemps ni souvent,
C'est comme naviguer, poussés d'un même vent,
Trouver d'un même coeur le meilleur et le pire.

C'est un accord qui semble impossible à construire ;
Qui dira comme on tremble, un jour, en le trouvant ?
Mais dans un univers chaotique et mouvant,
On craint de ne pouvoir nulle part le conduire.

Qu'il nous suffise alors d'un seul instant nocturne
Chaque fois qu'au zénith on voit briller Saturne !
Pour ce fatal instant, ce monde est advenu.

J'entends sonner le glas, au clocher d'une église,
De ce timide amour qui n'était pas de mise,
Mais je n'ai nul regret de m'y être perdu.

Merci pour ton sourire

Pas de plus fort [poison](#) dans l'univers,
J'en avais fait cependant mon breuvage.
J'étais au point d'y perdre mon langage ;
J'allais cherchant mes mots tout un hiver

Et au printemps qu'arbres se refont verts,
Et que d'Amour une saison sauvage
A propagé le feu dans ces parages,
Amour que j'ai, alors, redécouvert.

J'ai célébré chacun de tes retours.
Plus fort que moi se montrait cet amour
Sous le soleil et sous la lune claire.

Toujours tes mots faisaient chanter mes mots,
Et c'est ta voix qui soulageait mes maux,
Tendre princesse aux yeux crépusculaires.

le serpent

Petit prince, sur Terre, une dernière fois,
Tu puises de l'eau fraîche et, calmement, tu bois.
Peu s'en faut désormais que [le sable](#) n'accueille
La chute de ton corps léger comme une feuille.

Était-ce un sage avis d'avoir recours à moi ?
Même un cœur de reptile, imperturbable et froid,
Ne peut que se serrer quand l'univers s'endeuille
D'un enfant comme toi. Prince, je me recueille.

Si j'avais dû piquer un trop vieil aviateur
Ayant perdu l'espoir et cassé son moteur,
J'aurais dit « Cette mort n'est point la pire chose ».

Mais je sais que tu es tout ce qu'il y a de vif
Et que tu as voulu ce sort définitif
Pour rien, pour moins que rien, pour l'amour [d'une rose](#).

mes mots dans tes mots

Plus que toi, plus que moi, notre amour voudrait vivre.
Si nous lui refusons nos textes et nos voix,
Il parle à nos deux coeurs lorsque nul ne nous voit,
Il va dans ta musique et au long de mes livres.

Si pour un bref instant l'un de nous le délivre,
Il garde le pouvoir et prend force de loi
Et son commandement ne nous laisse aucun choix,
Et cela jusqu'au point que nos deux coeurs sont ivres.

Et puis il faut dormir, et vient le lendemain,
On redevient sérieux, on se reprend en main,
Aux violentes passions on accorde une trêve.

Mais quand revient le soir, et quand sonne minuit
Et que le lourd sommeil a dissous les ennuis,
Ta voix me dit des mots illuminant mes rêves.

la grandeur du ciel

Pour féconder le sol, il faut que le ciel pleure.
Mais le ciel pleure, ou rit, en se moquant du sol,
Que le vivant exulte, ou qu'il manque de bol,
Ça ne dérange pas l'entité supérieure.

Il n'a rien à cirer des vermines mineures.
Quand une envie lui prend, il n'y met nul bémol,
Et chacun peut souffrir, jeune ou vieux, sage ou fol,
Le ciel n'a nul souci que l'homme vive ou meure.

Mais le primate humain aime tant voir le ciel
Qu'il veut lui conserver cet air providentiel
Dont l'avaient affublé nos religieux ancêtres.

Et le voilà lançant au ciel des rogations,
Des formules, des sorts et des imprécations...
Le ciel, majestueux, persiste dans son être.

la lumière diurne et nocturne

Pour observer [un astre](#), il faut s'en tenir loin ;
L'éclairer d'une lampe est d'ailleurs impossible.
Pour ta méditation, c'est une bonne cible :
Propice y est le jour, [la nuit](#) ne l'est pas moins.

Ici, d'un sens logique, il n'est aucun besoin.
Ce que tu dois savoir est pleinement visible,
Du moins pour qui regarde avec un coeur sensible,
Qu'un trait anecdotique, aussi, n'égare point.

En restant concentré sur les causes premières,
Tu finis par baigner dans leur blanche lumière.
Dans chaque astre tu vois l'image de ton coeur ;

Ce qui est essentiel se discerne sans peine.
Même si sa planète est petite et lointaine,
[Le prince](#) a dans ses yeux le reflet de [la fleur](#).

le déterminisme

Pour qui n'a plus de voix, puisse rester le rire,
Qui même aux jours obscurs se montre salvateur.
Le fils du charpentier, en proie au tentateur,
Usa de son humour pour échapper au pire.

J'aime trop Cupidon pour vouloir le maudire,
Il fit parfois de moi presque un bon orateur ;
Devenir son esclave, ou son adorateur ?
Il ne m'est pas permis d'être sous son empire.

Mon esprit est tenu par ses engagements,
Comme [un astre](#) accomplit sa course au firmament
Sans jamais se donner l'illusion d'être libre.

Ma vie, au quotidien, suit son tranquille cours,
Un peu de poésie convient à mes discours,
Mais sans aller jusqu'à troubler mon équilibre.

Pourtant l'apôtre Paul [prétend](#) qu'au paradis,
Les corps que nous aurons seront très purs et chastes ;
Je ne peux m'empêcher de trouver ça néfaste,
Préférant le néant à un corps affadi.

Ah, mais peut-être Paul ne sait pas ce qu'il dit.
Chastes seront surtout les prêtres de sa caste
Qui se sont entraînés, comme font les gymnastes,
A maîtriser leur corps, un animal maudit.

Et nous, ayant vécu les plaisirs ordinaires,
Nous les retrouverons en ces lieux funéraires,
Tels nous serons là-haut que nous avons été.

Ou bien, nous serons morts, sans substance et sans âme :
Sitôt le feu éteint, rien ne reste des flammes,
L'hiver de notre vie ne va pas vers l'été.

la fidélité

Presque tous, nous savons comment dire « [Je t'aime](#) »,
Ce n'est pas laborieux, ce n'est pas compliqué ;
Il faut, pour que ce mot puisse nous impliquer,
Le dire en étant libre et fidèle à soi-même.

Ou alors, il est là pour orner un poème,
Et cet usage-là n'est pas contre-indiqué.
Souvent les vers sont faits pour nous communiquer
La saveur du désir, c'est un excellent thème.

Aimer, ce sont des voix qui de loin s'apprivoisent,
Messages échangés, souffles qui s'entrecroisent,
Quelques débordements aux essors incertains.

Mais aimer dans la vie, c'est être responsable ;
Et donc ne pas aller s'endormir sur le sable,
Quand [la rose](#) languit sur son astre lointain.

Anonyme italien

*Par che l'angel, la stella, il sol, la luna
Col mondo, et chi con lui di viver brama,
Odiano la beltà, che il cielo aduna
Nel viso altier de la signora Mama.*

Puisque l'ange et l'étoile et que soleil et lune
Et le monde et ceux qui là veulent exister
Détestent le présent du ciel, que la beauté
Noble de notre Dame autant les importune,

*Forsi per esser tra le Dee queste una
Che lor spogli del ben, che 'l valor ama,
O pur, per che ne morte, o ria fortuna
Dal fermo suo voler maj la richiama:*

Soit qu'en étant déesse (autant qu'il en fut une)
Elle leur prend leur bien et leur chère fierté,
Ou que ni par la mort ni l'incommodité
A son ferme vouloir il n'est mis de lacune:

*però dee creder fermamente ognuno
Ch'un spirtito malvagio habbia costej
Supposta solamente al Bagattino*

Apparemment chacun ici s'en va croyant
Que dedans cette dame est esprit malveillant
Par le mauvais jongleur surpassé seulement;

*Per poter dire i buoni tarocchi mej
Saran, s'avien ch'io giuochi, et questi uno
Vo trare il Matto ch'è cervel divino.*

Pour me pouvoir tirer dès lors un bon tarot,
En choisissant je veux me tenir à carreau:
Je tirerai le Mat, divin entendement.

pique-nique des libellules.

[Prévert](#) offre un festin à quelques libellules.
Il leur sert une esquisse, une immobile fleur,
La cendre d'un cigare, un crayon de couleur,
L'os du moindre souci, la peau d'une virgule,

La sainte trinité coincée dans une bulle,
Le latin, le sanscrit et le grec sans douleur,
Une âme de gendarme, un grand coeur de voleur,
Deux entretiens publics et trois conciliabules,

Bouddha au pied d'un arbre et son vaillant cochon,
Les dix commandements brodés sur un torchon,
Une licorne pure, un éléphant mystique,

Un savoureux costume, un sonnet farfêlu...
Mais une libellule a dit : « N'en jetez plus,
Tout ce que nous voulions, c'est manger des moustiques ».

La femme du charpentier

Quand [Gabriel](#) a dit : « Marie, tu seras mère »,
Tu compris que ton fils irait à triste mort,
Et tout en acceptant l'inacceptable sort,
Ton coeur versa sur lui des larmes très amères.

Puis tu l'as fait grandir d'une vie de lumière,
Lui montrant qu'on ne doit à nul causer de tort,
Que pour dire le vrai il faut parler bien fort,
Sans trop se montrer tendre à ce corps de poussière.

Puis tu l'as vu marcher sur les humbles sentiers,
Et les prêtres doutaient qu'un fils de charpentier
Ait droit de célébrer les divins sacrifices.

Enfin, parmi la foule, à son exécution,
L'effroi gagnant ton âme en noire perdition,
Tu l'as vu, transpercé, [sur les bois de justice](#).

les licornes

Quand [la licorne blanche](#) a fait [un camembert](#),
Ce fut pour en offrir à un vieux roi barbare ;
La reine, apprenant ça, sévèrement déclare
L'exil de la licorne en un lointain désert.

Puis [la licorne rouge](#) a composé des vers
Qu'elle chante en grattant sa petite guitare.
Et la reine a conduit la licorne à la gare,
Lui faisant prendre un train pour le diable vauvert.

Mais [la licorne bleue](#) s'en alla dans les dunes,
[La licorne arc-en-ciel](#) s'envola vers la lune,
De licorne au royaume il ne va plus rester.

Regardons de plus près le portrait de la reine :
Ce n'est pas une vouivre, et pas une sirène,
[C'est la licorne rose en grande majesté.](#)

le chant du cygne

Quand le fil de ma vie ne m'inspirera plus
Le plaisir quotidien de tracer quelques lignes,
Ou que d'y renoncer j'aurai reçu consigne,
Je songerai encore aux instants révolus.

Les tourments, les plaisirs, voulus et non voulus,
Trace n'en restera que ces milliers de signes.
Hélas, si d'un tel jeu mon chant s'est montré digne,
A bien m'en souvenir me voici résolu.

Puis, on n'est sûr de rien. Dans les mois qui vont suivre,
Qui sait quelles passions nos coeurs nous feront vivre
Et chanter dans nos vers, avec ou sans raison ?

Donc, même lorsqu'il faut terminer une page,
C'est la fin d'une étape, et non pas du voyage :
Car les routes jamais n'atteignent l'horizon.

un apprivoisement

Quand [le prince](#) a choisi de quitter sa planète,
Il a dit à la fleur « Je pars avec amour ».
Il ne pouvait savoir quand serait son retour,
Son trajet n'était pas bien tracé dans sa tête.

Il ne savait de quoi il s'en allait en quête.
Du système solaire il n'a pas fait le tour,
Et son corps sur la terre était beaucoup plus lourd
Que sur son sol natal ou sur une comète.

Donc, lorsqu'il entendit le propos du renard,
Il a compris le sens, avec bien du retard,
De l'apprivoisement, un mutuel baptême.

La deuxième leçon fut celle [du serpent](#),
Maître à la vraie grandeur, même s'il est rampant :
Et son souffle dernier porta les mots « Je t'aime ».

le prince

Quand le serpent a cru à l'amour de [la rose](#),
Il a, envers [le prince](#), usé de son pouvoir,
Endormant cet enfant qui au désert repose
Et que ne trouble plus la lumière du soir.

D'un amour impossible à souffrir je m'expose,
Mais il n'est nul serpent que je puisse aller voir
Pour obtenir de lui la salutaire dose
Par quoi je vous dirais à tous un au revoir.

Je dois mener ainsi ma vie [sur cette terre](#),
Je veux te consoler, princesse solitaire,
Mais plus je veux le faire et moins je sais comment.

Si quelqu'un m'avait dit autrefois cette histoire,
Je n'aurais pas été capable de la croire...
Tant de douceur pourtant au cœur de ce tourment.

se rencontrer sans se rencontrer

Quand Marie-Madeleine a vu l'homme au jardin,
Inconnu, semble-t-il ; et le sépulcre vide,
Dans ces temps qui avaient cessé d'être limpides,
L'air lui parut plus froid dans le froid du matin.

Puis elle a reconnu le doux visage humain
Qu'avait défiguré le supplice homicide.
Alors qu'elle esquissait un geste fort timide,
Elle entendit ces mots : « N'approche pas ta main ».

Que répondre à cela, rien, selon l'Ecriture,
Le Christ avec douceur dit des paroles dures,
Du Père il accomplit l'auguste volonté.

Elle caresse alors, de son regard modeste,
L'homme qui appartient au royaume céleste
Où dans quarante jours il devra remonter.

Elizabeth Barrett Browning

Quand ton âme et la mienne, au maintien fier et fort,
Se confrontent sans bruit, si peu d'espace entre elles
Qu'une flamme s'allume aux courbes de leurs ailes,
Qui donc sur cette terre irait nous porter tort

Et nous priverait d'un mutuel réconfort ?
Comprends. Si nous partions en course ascensionnelle,
Les anges avec leur louange obsessionnelle
Imposeraient leur chant qui sonne en éclats d'or

A notre cher silence. Attardons-nous ici,
Amour, sur cette terre où les humeurs mauvaises
Des humains n'osent pas infliger de souci
Aux amoureux esprits qui s'isolent, s'apaisent

Et s'aiment tout un jour dans le recueillement,
Quand l'ombre de la mort noircit leur firmament.

un zodiaque

Qu'as-tu vu dans le ciel, camarade astrologue ?

- J'ai vu un gros mouton qui maudissait l'hiver,
Puis j'ai vu un taureau qui écrivait en vers,
J'ai surpris des jumeaux et capté leur dialogue,

J'ai vu un crustacé disant des apologues,
J'ai vu un lion prêchant au milieu du désert,
J'ai vu la demoiselle usant de mots pervers,
J'ai vu une balance ornée d'un décalogue ;

J'ai vu un noir scorpion dessiner sur le sable
Et j'ai vu un centaure aux flèches redoutables,
J'ai vu un capricorne au langage qui ment,

J'ai vu un échanton qui dansait sous la lune,
Et j'ai vu des poissons qui déchiffraient des runes.
- Il faudra nettoyer, un soir, ton instrument.

Réponse à un appel

Que jamais ces appels ne perdent leur élan,
Que ceux qui vers le mur ont leur face dormante
Et veulent t'ignorer quand la vie te tourmente
Sursautent dans leur songe, et s'aillent réveillant !

La poésie est là pour montrer le bilan
D'une vie adonnée aux craintes alarmantes,
La poésie n'est pas un recueil de charmantes
Fables pour amuser, dans le soir, nos enfants ;

Vieux comme le langage est le curieux métier
De travailler les mots comme sur un chantier,
Dans le délire et dans les peines éternelles.

Ton poème chargé de révolte et de cris,
Il doit être entendu, pas seulement compris ;
Que se porte vers toi une main fraternelle...

Un conteur

Que suis-je, un archiviste, un vieux conteur, un barde ?
J'aime juste parler des choses que je vois,
J'aime écouter le son que fait ma propre voix,
Ou sourire aux amis qui mes textes regardent.

C'est pourquoi dans le soir [au bureau](#) je m'attarde
Qu'avant l'heure pourtant j'ai quitté maintes fois.
Je pourrais composer des sonnets sous mon toit,
Si j'habitais encore une étroite mansarde.

Mais je mène la vie d'un père de famille,
Ainsi mon agenda de minuties fourmille
Et chez moi j'aurais peine à tracer quelques mots.

Donc à mon employeur ira ma gratitude
Qui me laisse parfois un peu de latitude
Pour évoquer les chats, et d'autres animaux.

Que vienne cet automne

Que vienne cet automne, et que nos amours mortes
Dans le fond de nos coeurs deviennent souvenirs.
Les jours seront plus courts, et moins forts nos désirs,
Et sur notre chagrin nous fermerons nos portes.

Et l'automne a ses fleurs, mais au fond, peu importe :
Rien n'oblige à les voir, rien n'oblige à sortir,
Ni à voir les oiseaux qui vont bientôt partir
Où le grand vent du Nord vivement les emporte.

Que [dans nos deux jardins](#) poussent les mêmes fleurs,
Ou qu'il n'y en ait pas deux de la même couleur,
L'automne très bientôt tuera leur corps qui tremble.

Une fleur aplatie aux pages d'un roman,
Au printemps revivrait ? Je ne vois pas comment.
Pourtant, je sens sa vie dans mon coeur, il me semble.

La plume

Qui dira les pouvoirs d'une vibrante plume
Quand la partie adverse est imprégnée d'écume
Quand les corps sur le lit sont des bestiaux qui fument
Coeur contre coeur battants deux silex qui s'allument

Puis la plume devient la pénétrante lame
Qui s'introduit au fond d'un volcan plein de flammes
Dans l'écho des deux voix qui leur bonheur proclament
Tandis que dans les airs des anges les acclament

Oubliant cette vie oubliant nos problèmes
Perdus dans cette danse en forme de poème
Devenant de l'amour le composite emblème

Soudain quand nos deux corps ne trouvent plus la rime
Ils quittent à regret les rivages sublimes
Tremblant à l'unisson dans un soupir ultime

un coeur oisif

Qu'il fait bon ne rien faire au long des jours d'été !
Soit que le ciel s'attriste, ou bien qu'il s'ensoleille,
Soit que l'esprit s'agite, ou bien qu'il s'ensommeille,
Que le corps soit assis, ou sur ses pieds planté.

Moins de dossiers à voir, d'affaires à traiter,
Je peux dans mon jardin observer les abeilles
Ou me désaltérer du nectar de la treille,
Cultivant ma langueur et mon oisiveté.

Oisif aussi sera ce qui me sert de coeur,
Mais je n'y songe pas avec trop de rancoeur,
Doux comme la passion en seront les vestiges.

Restent trois mots écrits, rangés dans un tiroir,
Reste un peu d'émotion dans la douceur du soir,
Et parfois, dans la nuit, un semblant de vertige.

les caresses

Qui sait où sont les racines du vent ?
D'où vient sa vie ? Du ciel ou de la terre ?
L'arbre cherchait la clef de ce mystère,
Aimant ce corps invisible et vivant.

Mais lui, [le vent](#), se demandait souvent
Comment peut vivre un arbre solitaire,
Presque toujours occupé à se taire...
Que contenait ce silence éprouvant ?

L'arbre et le vent, de leurs mots poétiques,
Ont tissé leur dialogue fantastique ;
Et mon sonnet ne sait pas l'imiter.

On dit qu'après le coucher du soleil
Ils ont goûté un plaisir sans pareil...
Mais dans un temps quelque peu limité.

Ronsard

Quand vous brûlez les [parcs](#) devant votre rondelle,
Vous validez mes vers pour cause de gisant.
Les dignes sentiers ont des bateaux de serment ;
Le [cran](#) de leur lambris n'est qu'un [soin](#) de marelle.

Or, ces [taupins](#) qui vont boiteux comme coupelles,
Je les compare aux [durs](#) trouvant leur nutriment :
Tel se croyait larron que nous savons savant ;
Que vous fermez, mes pairs, et toi donc, flamme belle.

Si vous les feintez trop, je dis : leur arrogance
Hantera largement le [sauveur](#) de Coblence,
Et, croyez-le ou non, le godet du bahut.

Quand reviendra [Krishna](#), noyant les dadaïstes,
Rendez-moi, je vous prie, ma [louche](#) de droguiste ;
Alors nous allons tous vous terrasser, perdu !

Chevillard

*Récit où le lecteur s'égare,
Et le tailleur perd son chemin...
Récit à la fureur barbare
Enluminant le parchemin.*

*Narrateur narrant sans amarres,
Et qui se souvient de demain ;
Dénouement dans un tintamarre
Entièrement fait à la main.*

*C'est de l'humour qui tient la route,
C'est hilarant, sans aucun doute,
C'est savoureux, mais compliqué.*

*Et ça foisonne dans les marges
De personnages qui déchargent
Leurs fantasmes alambiqués.*

le matin de la résurrection

« Résurrection », disait ce matin le soleil ;
La lune l'avait dit à nos âmes dormantes.
Et pour nous confirmer cette chose étonnante,
Tous les astres du ciel ont quitté leur sommeil.

Mercury a fulguré d'un éclat sans pareil,
Antarès a rougi de sa flamme géante ;
Vénus a chuchoté de sa voix innocente
Et Jupiter souri de son oeil de vermeil.

Tout dit « résurrection », la danse des comètes,
Celle d'un satellite autour d'une planète,
Et au profond des cieux, le trou noir qui mugit.

Le seul qui n'a rien dit est mon oncle Saturne,
Plus que les autres jours, je le sens taciturne ;
Il sait bien que nul bois de cendres ne surgit.

une révélation matinale

Rêvant [d'une interprète](#) en savoureux costume,
Je la vois s'étourdir aux vapeurs de l'encens,
Puis, dans l'obscur du temple à lents gestes dansant,
Flotter dans l'infini comme vole une plume.

Le sens de l'univers dans mon esprit s'allume,
J'entends battre le coeur de ce cosmos pensant,
Je l'entends prononcer des mots évanescents
Qui font sourire un peu les démons dans la brume.

Trois anges vont chanter, pour me faire plaisir,
La touchante saga des ailes du désir,
Gravant dans ma mémoire un air impérissable.

Serais-je devenu un pareil découvreur ?
Regardant de plus près, je perçois mon erreur :
Quelquefois, le matin, ma cervelle est de sable.

Blue moon

Rien n'est aussi bleu que la lune
Et mon coeur il est explosé
Le jour est comme une nuit brune
On y peut bien mal reposer

Je n'ai pas vécu pour des prunes
A passion fus exposé
Comme il ne peut y en avoir qu'une
La vivre je n'ai pas osé

Dis que c'est une enchanteresse
Moi je la nomme [ma princesse](#)
Moi [son poisson](#) elle mon eau

Mais je me tais mes mots profanent
Ce bel amour que déjà fane
Le retour à des jours normaux

un exorcisme

Sans ces mots, nous irions vers le côté obscur ;
Avec eux, notre mal de vivre se déchaîne.
Or, ne nous dites pas que la chose est obscène :
Un poète a le droit d'écrire sur un mur.

Ne dites pas, non plus, que le langage est dur.
Il peut charmer le spleen, et adoucir la peine ;
Il peut mettre un sourire aux lèvres d'une reine,
Il peut aider un coeur à se rendre plus pur.

Comme un petit Poucet jonchant le sol de pierres,
Ou comme un pèlerin qui sème des prières,
En les marquant de mots j'ai parcouru ces lieux.

Prends ton temps, toi qui lis, prends ton temps pour les lire,
Il m'a fallu du temps pour savoir te les dire,
Mots venus du profond de mon coeur déjà vieux.

Un miroir obscur

Seul le monde du rêve est toujours accueillant,
Il donne à nos visions des nuances subtiles.
On peut y converser avec de noirs reptiles
Ou parcourir le ciel sur un cheval vaillant.

L'esprit peut y mûrir, c'est en se dépouillant
De tout ce qui le met dans des colères viles.
Le corps peut y flâner dans d'éphémères villes
Qui reçoivent le feu de mille astres brillants.

Il faut en revenir, toujours, au bout du compte ;
Le livre refermé sur ce merveilleux conte
Doit s'en aller dormir au profond d'un tiroir.

Le rêve avec l'éveil jouant à cache-cache
Engendre des nuées qui deviennent des taches
Sur les sombres écrans nous servant de miroirs.

presque une consolation

Si gris que soit un jour, on sait qu'il finira
Et que le lendemain sera joyeux (peut-être).
Ceux qui n'ont aujourd'hui personne dans leurs bras
A l'amour cette année ont chance de renaître.

Or, tant que sous nos pieds la terre durera,
Cultivons l'illusion que nous en sommes maîtres.
Rêvons-en chaque soir dans la douceur des draps,
C'est chose qu'ici-bas chacun peut se permettre.

Si d'année en année on y croit un peu moins,
Notre espoir diminue et ne disparaît point ;
L'homme est un animal abreuvé d'espérance.

Mais quand nous en serons à nos derniers instants,
Quand adieu nous dirons à ce monde inconstant,
Ah, quel soulagement dans cette délivrance !

les cinq éléments

-- Si j'avais du métal, je ferais une cage

Et le démon aurait du mal à s'en tirer.

-- Le bois serait pointu pour mieux le déchirer,

Et l'eau peut le noyer de son torrent sauvage.

-- Le feu fait détalier au loin ses attelages,

Dans ses émanations, il ne peut respirer.

-- La terre pour nos yeux se couvre d'un bocage

Où chante un bel oiseau qui se laisse admirer.

-- Terre qui portes l'herbe à la douceur de laine,

De tes dons, chaque jour, nos assiettes sont pleines,

Douce est ta compagnie dans la lueur du soir.

-- Aux autres éléments soyons pourtant fidèles ;

Sur nos meubles de bois, le feu d'une chandelle,

Un peu d'eau pour la soif, et le fil du rasoir.

Le point Oméga

Si je me trouvais seul au sein de l'univers,

Je m'en consolerais avec de forts breuvages.

Je me dispenserais d'user de mon langage,

Et je me permettrais d'aller tout nu, l'hiver.

Ou je m'habillerais d'épais feuillages verts,

Poussant de temps en temps un hurlement sauvage

Qui ferait déguerpir les bestiaux des parages.

J'exhiberais un ventre énorme et découvert.

Vers le premier Adam mon coeur ferait retour,

Ignorant l'amitié, la tendresse et l'amour,

Confiant dans le soleil et dans la lune claire.

Chantonnant des chansons qui n'auraient pas de mots,

Mâchonnant des poisons pour soulager mes maux,

Je serais en ce monde un roi crépusculaire.

la peinture chinoise

Si je navigue, c'est pour contempler les eaux.
Je m'assieds sur la rive et renvoie mon bateau,
Je vois sur le talus un canard qui somnole
Sous un arbre très vieux, parmi les herbes folles.

Quel jardinier nocturne a taillé les roseaux ?
Un poisson étonné le demande aux oiseaux.
Si j'avais mieux appris quand j'étais aux écoles,
Je dirais tout cela en charmantes paroles.

C'est un plaisir issu du plus lointain passé
Quand, formant de sa plume un vigoureux tracé,
Un poète offre au monde une peinture neuve ;

Mais poète ne suis, rien qu'un flâneur oisif,
Et ne peux qu'évoquer, d'un passage cursif,
Ces ravissants abords d'un vénérable fleuve.

Tartuffe au couvent

Si j'étais confesseur des nonnes carmélites,
J'aurais belle chambrette et ne serais stylite.
La loi m'éviterait les travaux affligeants,
L'ascèse difficile et l'effort dérangent.

Pour que les filles soient sauvées de la géhenne,
Je disséquerais leur conscience arachnéenne.
J'aurais place en leur coeur, sans moi inhabité,
J'adoucirais de pleurs leur cérébralité.

Je placerais ici ou là quelques caresses
Que l'on excuserait comme des maladresses :
L'eau calme d'un couvent n'est jamais sans récifs.

Un confesseur absout même son propre mal,
L'ange ne fait, car il ne veut être animal...
Plaisir que [Dieu](#) permet peut-il être nocif ?

Si j'étais un oiseau, je serais un pluvian

Si j'étais un Gaulois, je serais [un vieux druide](#) ;
Si j'étais quelques vers, je serais [un sonnet](#)
Si j'étais un chapeau, je serais [un bonnet](#),
Si j'étais l'Univers, je serais [un grand vide](#),

Si j'étais un combat, je serais fratricide;
Si j'étais un slogan, je serais « [je connais](#) »,
Si j'étais un cheval, je serais [un poney](#),
Si j'étais un pays, je serais [l'Atlantide](#).

Si j'étais un oiseau, je serais [un pluvian](#) ;
Si j'étais un auteur, je serais [Boris Vian](#),
Si je n'étais de l'eau, je serais [de la bière](#).

Si je n'étais marié, je serais amoureux ;
Si j'étais à manger, je serais savoureux,
Si j'étais un trésor, je serais [de la terre](#).

Regardant vers Saturne

Si l'enfer me cuisait d'une ardente chaleur,
J'aurais la nostalgie de ma natale sphère,
Des sentiers forestiers, d'arbres dont la couleur
D'un arbre à l'autre, même, [en automne](#) diffère.

J'aurais regret d'avoir été fol, sans valeur,
De n'avoir jamais su conduire mes affaires,
Et même de l'enfer la cuisante douleur
Ne pourrait égaler [ce regret mortifère](#).

Ou si, au paradis, j'entendais le message
Des anges chaque jour, faisant de moi un sage,
Par ce même regret j'en serais détourné.

Mais je n'ai pas regret que mes pensées nocturnes
Fussent pour un amour plus lointain que [Saturne](#),
Telles pensées qu'en vers je ne sais pas tourner.

encore un peu de silence

Si nous avons choisi, enfin, de nous déprendre,
Ce n'est pas un effet de culpabilité ;
Nous avons pesé nos responsabilités,
Même s'il est besoin pour nous d'encore apprendre.

A un bonheur commun nous ne pouvions prétendre,
Aussi proches que soient nos sensibilités,
De l'incendie éteint par la réalité
Ne sont point refroidies les braises ni les cendres.

Et si je ne vois plus danser la moindre flamme,
Les reflets n'en sont pas assombrés dans mon âme ;
Trop loin du brasier mort ne saurais m'en aller.

Quand [le serpent](#) revient de sa mission cruelle,
Ses enfants demandant si la journée fut belle
Le voient sourire un peu, il n'ose leur parler.

la rose

Si responsable fut le prince de [sa rose](#),
Pourquoi la plongea-t-il dans un tel désespoir ?
Il ne lui écrivit, ni en vers, ni en prose,
Et sans un mot pour elle, il mourut, un beau soir.

Qui la voit maintenant, qui la sent, qui l'arrose ?
Seule et vaine elle pousse et fleurit dans le noir,
Au coucher du soleil sa splendeur qui s'expose
S'augmente de ceci, que nul ne peut la voir.

Le cadavre du prince appartient à la Terre
Et son astéroïde à la fleur solitaire
Écoutant tristement les soupirs des volcans.

Et certains jours encore elle voudrait bien croire
A une autre façon de raconter l'histoire
Et pense « Il reviendra, il reviendra... mais quand ? »

un solide platonicien

Sitôt qu'une équation pour le chercheur est belle,
Il peut la transformer, conservant sa beauté.
Les termes rajoutés, transposés ou ôtés
La feront scintiller d'une lueur nouvelle.

Si, au lieu d'équations, ce sont des demoiselles
Dont tu vas admirant les nobles qualités,
Tu ne peux rien changer, donc, tu dois respecter
Toutes celles à qui tu veux être fidèle.

Comme tu as raison de le trouver subtil,
Le parcours de Thésée, même muni du fil
Qu'Ariane a déroulé pour lui avec tendresse ;

Et quant à recevoir d'un ami les conseils...
Ah, je te remercie pour un honneur pareil,
Mais dans mes propres choix, j'ai bien faible sagesse.

Les cyclopes et les navigateurs

*Si vaincre l'on pouvait toute perversité
Rien qu'en laissant pisser un cheval dans les ondes,
Comme un éden serait notre portion du monde,
Et seraient les nations, empires et cités.*

*Mais Picrochole est faible en son atrocité,
Comparé aux tyrans de notre époque immonde.
Ils entendent contre eux la révolte qui gronde,
Ils disent que c'est bon pour leur publicité.*

*Pour quelques temps encore ayons de la patience,
Consolons-nous avec la beauté de la science,
Sachons entretenir la flamme de l'espoir.*

*Pour chaque Polyphème, il survient un Ulysse
Qui sur lui portera sa main dévastatrice,
Et lui retirera son semblant de pouvoir.*

une hirondelle

Sous mon toit autrefois revenait [l'hirondelle](#),
J'entendais ses enfants égayer ma maison.
Elle est absente, il faut se faire une raison ;
En ce monde incertain, qui peut être fidèle ?

Sur de vieilles photos, femmes jeunes et belles,
Qu'en est-il aujourd'hui de votre floraison ?
S'il faut [se séparer](#) au bout d'une saison,
C'est que l'été invite à des amours nouvelles.

Tu as mis ta tendresse en ce bel au revoir,
Que tu te portes bien, c'est mon plus grand espoir,
Qu'il y ait près de chez toi un chevalier qui t'aime.

Tu as mis dans ma vie des instants merveilleux
Pour lesquels j'aurais cru être déjà trop vieux,
Pour les vers que j'écris, tu es le plus beau thème.

une danseuse

Sous une lune bleue dansait [une inconnue](#),
Elle était jeune et pâle, énigmatique et nue,
Le fleuve lui baignait à peine les mollets ;
Tout en la contemplant, mon esprit s'envolait.

On ne m'a jamais dit ce qu'elle est devenue,
Et je ne savais pas d'où elle était venue,
Comment elle vivait, ni ce qu'elle voulait.
Le fleuve sur ses pieds doucement s'écoulait.

Hélas, de ce grand livre il faut tourner les pages
En survolant de loin les plus charmants passages,
Et peu de temps après, il faut le refermer.

La lune reviendra sur ce fleuve paisible,
Et la danseuse aussi, mais plus imprévisible,
Notre esprit, de nouveau, en sera désarmé.

Exercice d'infernologie

Supposons qu'un enfer abrite des vivants...
Ils s'y habitueront, puisque la vie est telle
Qu'on s'habitue à tout. Donc, la peine éternelle,
Même si des censeurs trouvent ça décevant,

Se banaliserait. D'accord, c'est énervant.
On peut la rendre aussi chaque jour plus cruelle.
Mais un simple calcul sur les différentielles
Nous montre les damnés, même en ce cas, trouvant

Comme du réconfort à cette augmentation,
Sachant que chaque jour est leur lamentation
Moindre qu'au lendemain. Cette vie infernale,

Où donc la trouve-t-on ? En un astre lointain,
En un espace-temps au statut incertain ?
Ou, tout simplement, sur notre terre natale ?

Sobriété

Sur le jardin et sur la cour,
Un triste vent d'automne court.
Ayant renoncé à l'ivresse,
Au morne labeur je m'empresse.

Comme un fantôme aveugle et sourd
Qui hanterait de vieilles tours,
[Je vais au hasard](#) et je tresse
Ce chant de profonde tristesse.

Certes, je tremble dans la brume,
Cependant j'avance et j'assume.
J'avance sans avoir la foi,

J'assume sans trop savoir quoi,
Je sens, que nul ne s'en étonne,
Un peu de douceur dans l'automne.

une bénédiction

Tel, poursuivant son ombre au décours des saisons
En gagna le renom de fou par excellence.
Un jour de Grand Midi, et donc de nonchalance,
A un passant quelconque il donna ses raisons.

L'autre lui demanda : « N'as-tu point de maison
Où tu pourrais t'asseoir, dans l'ombre et le silence,
Nous épargnant ainsi ta folle turbulence ? »
Mais lui, sans avertir, se mit en oraison.

« Seigneur, soyez béni pour ce fantôme obscur
Qui allonge son corps sur les pavés bien durs,
Devant vous, tout le jour, il glisse et se prosterne. »

Le passant retourne à son labeur de manant.
Il voit qu'il ne pourra fouler le continent
Que hante le rêveur, et cela le consterne.

Of Gollum and the Moon, who once were lovers

The [moon](#) is very blue, at evening,
I hear her spin beside the sun, and say,
Humming this song, "Ah well, ah well-a-day.
When I was green, of me did Gollum sing."
None of her duckbills that does hear the thing,
Albeit with their weary task foredone,
But wakens at this name, and calls her one
Blest, to be held in long remembering.

Gollum is low beneath the earth, and laid
On sleep, like Byron in the [myrtle](#) shade,
The moon beside the sun, a dull rock gray,
His love she does remember and regret;
Ah, lovers, lovers, we may be happy yet,
And gather duckbills, while 'tis called to-day.



this poem is symbolic everything is symbolic only [French](#) is symbolic shall I explain it to you
explanations don't suit you I was just blinking at you things are just like yesterday where I
live it's yesterday we'll get along yesterday working is not so bitter is this poem so bitter I
feel blue I'm not bitter
this is going like clockwork
my thought running like clockwork
grain of sand in my clockwork insensitive to panic my destiny means panic today is day of
panic so many breathes around will tomorrow turn around things should quietly go round iron
color of the walls why does a dog ... 'cos he can my kingdom for a horseshoe
pour some water in my glass
I lost my water level
sunshine on the water tank paper yet another ream empty boat as in a dream soul searching is
it research night on earth is not a gift reason is just a burden yes my name is "rubberneck"
well my song does finish here
well my thoughts are wrong I guess
well my wine is not for guests never mind it's not tragic never mind it never rhymes never
mind it's not burning let's just find a place to dance let us forget
and go on in this world of snout beetles

Dans le juste milieu

Toi, le poète qui es reçu en tous lieux,
Malgré la tentation d'allumer des esclandres,
Ne force pas le trait pour mieux te faire entendre :
Ton texte serait moins, alors, pris au sérieux.

Ton art est de vibrer dans le juste milieu,
Souligner un travers est mieux que le pourfendre.
C'est un art que tu peux facilement apprendre ;
Car je sais que tu es bien assez astucieux.

Mais j'applaudis aussi ton sentiment féroce,
Il pourrait arriver que parfois je l'endosse,
Aussi, tout bien pesé, je ne peux t'en vouloir.

La poésie, un feu qui trop clair se découvre,
Une fleur qui périt aussitôt qu'elle s'ouvre,
Le portrait d'un portrait dans un double miroir.

Un charme

Toi qui es mon nouveau printemps,
Que la vie te soit printanière.
Je suis amoureux pour longtemps,
Je combattrai sous ta bannière.

Et tu aimerais mieux, pourtant,
Dans une rencontre ordinaire,
Evaluer ton prince charmant
Tel qu'il se meut sur cette terre...

[Cochonfucius](#) est un vieil homme
Assez a-t-il vécu, en somme,
Et à ce monde il dit merci.

Merci à toi, ma saturnienne
Dont [tant de tendresses](#) proviennent ;
Que n'aurions-nous pas vécu, --si...

la vérité

Toujours l'homme a voulu savoir la vérité,
Jamais il ne fut sûr qu'il s'agissait bien d'elle.
Certes, c'est décevant, des vérités partielles,
Mais du savoir total, nul n'en a hérité.

Ceux qui ont religion pensent le mériter
En servant tous les jours la puissance éternelle.
Je ne le dénie pas, la conjecture est belle,
Même les conduisant à des austérités.

Mais sur un tel chemin je ne suivrai personne,
Car à la dévotion ma vertu n'est pas bonne.
Chercheur de vérité, non de révélation,

J'apprends par les chansons, non par les théorèmes,
Je lis les mots qu'écrit celle que de loin j'aime,
La vérité pour moi est fille de passion.

l'Europe

Tous aujourd'hui unis dans une belle Europe,
Britanniques, Germains et Francs en amitié
D'un monde de progrès ont bâti le chantier,
Qui est pourtant un peu chantier de Pénélope.

Autrefois on craignait les assauts du cyclope,
Maintenant c'est la crise aidée par les banquiers.
Ils narguent leurs clients : « Cigales, vous chantiez,
Vous n'aviez donc pas lu la morale d'Esopé ? »

Britanniques, Germains et Francs dans la misère
N'ont certes plus l'idée de faire entre eux la guerre.
Ils la portent plus loin, au nom des droits humains.

Y a-t-il un bon vieux temps, est-ce la décadence
En Albion, Germanie et dans la douce France ?
En tous cas, ne donnons pas lourd des lendemains.

la transcription

Tout ce qui devient texte est parole qui meurt.
Le premier qui apprit à geler un message
Fut comme ceux qui tuent les oiseaux de passage,
Il avait un penchant mortel dans son humeur.

Peut-on écrire un rire, orthographier un pleur,
Transcrire le jargon d'un idiot de village ?
La langue en résistant nos plumes décourage
Comme notre pinceau se décourage aux fleurs.

Un mot qui dans le coeur mit trois jours à mûrir,
Fixe-le au papier, tu le feras mourir,
Comme du papillon l'aile devient poussière.

Des sages d'autrefois retiens le sobre avis :
Ecrire c'est vouloir arrêter les rivières ;
La langue est hors la loi, comme tout ce qui vit.

un village

Tout est calme, aujourd'hui, au coeur de Saint-Denis.
Ici on fait la queue pour la demi-baguette,
Et là, quatre vendeurs, en pause-cigarette ;
A l'arrêt d'autobus, un pépère qui lit.

La foule fait sa vie, nonchalante à-demi,
Plus vive un petit peu quand l'autobus s'arrête.
Au comptoir d'un café, un vieillard en goguette
Partage une tournée avec quelques amis.

On traîne au centre-ville, on fait passer le temps,
Attendant sans savoir quelle chose on attend,
Suivant les longs trottoirs comme on suit un rivage.

On sort malgré la pluie, ou parce qu'il fait beau ;
Revoir [la basilique](#), admirer les tombeaux,
Voir comment va chacun dans ce petit village.

Anne de Marquets à la Sorbonne

Triple aussi est Satan, monstrueuse unité.
Or, parmi les humains, le mal tire puissance
Du prince Lucifer ; le serpent a la science.
L'adversaire n'a rien que nos perversités.

Le serpent joue des tours à notre volonté.
Lucifer dans l'alcool noie notre intelligence.
Le trompeur asservit notre paresse immense
A la soif de pouvoir de quelques effrontés.

Et [ces trois monstres](#) sont les premiers fils du père.
Tout leur talent de nuire au verbe se réfère,
Par leurs exploits passés nous sommes édifiés.

Ces trois petits cochons ont un charme ineffable...
(D'avoir lu jusque-là vous êtes bien aimables,
Ne croyez pas qu'ici j'allais les sanctifier !)

Trois petits constructeurs ont un jour inventé
Trois machines par quoi ils montrent leur puissance.
C'est Sauvignonfucius, le plus rempli de science,
Qui a fait la première, on ne peut l'imiter,

Mais j'ai soufflé dessus, et elle a éclaté.
Puis Gai-Luronfucius, avec intelligence,
A construit à son tour un appareil immense.
J'ai soufflé de nouveau, il n'en est rien resté.

Alors, Rognonfucius a fait un truc en pierre,
Et de souffler dessus ne le détruisait guère ;
Donc, par la cheminée, j'entre comme je peux.

Ah, mais, je ne sais plus comment finit la fable ;
Et ce trou de mémoire est vraiment regrettable,
La chute nous aurait, je crois, fait rire un peu.

Les trois arbres

Trois arbres se dressaient en haut d'une colline.
L'un voulait être un coffre abritant des trésors,
L'autre un vaisseau portant un monarque à son bord,
Le troisième, approcher de la grandeur divine.

Du premier on a fait, dans une humble chaumine,
La mangeoire à bestiaux. Le deuxième est dehors,
Barque pour les pêcheurs, un bien modeste sort.
Du troisième, on tira des pièces anodines.

Mais où donc a dormi le fils du charpentier,
Sinon dans la mangeoire, offerte par pitié ?
N'a-t-il pas navigué dans la barque ordinaire ?

La colonne et la planche, un sombre vendredi,
Ont accompli les mots qui aux psaumes sont dits,
Et ont porté le corps du sauveur de la terre.

une anomalie

Trop d'espace au grand Nord, et ça nous étonnait.
On eut beau calculer, mesurer, rien à faire,
On eut beau repenser le rayon de la sphère,
Au calcul, le réel jamais ne pardonnait.

Lorsque Néandertal là-bas se promenait,
Il se disait, pensif : « Quelque chose interfère
Sans doute avec l'espace, une curieuse affaire
Cosmologique ici, pour moi qui m'y connais ».

Là où les méridiens se croisent en un point,
Un axe les pourfend, mais on ne le voit point,
Il est juste tracé aux rouleaux d'écriture.

Et cette anomalie est là depuis longtemps.
Le cosmos est un être obstiné, résistant
Et peu sensible au goût de la littérature.

une indulgence

« Trouble à l'ordre public, a jugé le Romain,
Mais l'affaire pour moi n'a rien d'irréparable.
Ce fils de charpentier, ce n'est qu'un pauvre diable,
Il parle, on l'applaudit, ce n'est rien, c'est humain ».

« Tu dois le crucifier, aujourd'hui ou demain,
Ont répondu alors les principaux notables.
Ton apprenti prophète est un irresponsable
Qui sème la révolte au long de son chemin. »

Alors le magistrat consulta les oracles,
Qui, n'aimant pas beaucoup les faiseurs de miracles,
Ont demandé la mort pour de pareils forfaits.

Mais ils ont accordé aussi une indulgence :
Libérer par ailleurs un gibier de potence.
Et, foi de Bar-Abbas, je dis qu'ils ont bien fait.

Roue

Tu ne vois de ta vie la période initiale ;
Si tu l'apercevais, confus serait le trait
Qui, provenant d'un point, aurait été extrait
D'un brouillard qu'agitaient les forces primordiales.

Tu trouves la structure assez paradoxale ;
Or, ainsi en va-t-il dans le monde concret,
Si la vie était simple, alors, ça se saurait,
Nul corps pouvant bouger n'est une cathédrale.

Tu vois que la pulsion oscille en amplitude,
En effet, pourquoi pas, c'est, même, une habitude ;
Le coeur peut s'affoler sous un coup d'aiguillon.

A long terme il se peut que l'effet s'amortisse,
Tel le souffle du ver qui toujours sa mort tisse,
Sa mort, ou le cocon d'où sort un papillon.

Pater Noster

Tu nous as demandé de sanctifier un nom
Qui pour nous, cependant, n'est qu'un obscur mystère.
Nous devons te prier de régner sur la terre,
Ne sachant si aux cieux tu gouvernes ou non.

Sur terre comme au ciel, nous te le demandons,
Ta volonté soit faite. Or, tu es notre père,
Et cette volonté s'accomplit, je l'espère,
Même quand, par malheur, nous nous en défendons.

Tu es aussi chargé de procurer du pain
A qui n'a pas encore un costume en sapin ;
A ceux qui font du mal, il faut que tu pardonnes,

Comme nous pardonnons aussi aux malfaiteurs.
Et s'il vient près de nous, le démon tentateur,
Point ne faut qu'en ses mains tu ne nous abandonnes.

Sagesse des astronomes

Tu voudrais décrocher les astres de la nuit
Pour en illuminer les profondeurs du vide.
Mais si tu leur prenais tous leurs rayons limpides,
Ils tomberaient en vain aux tréfonds de ce puits.

Tu voudrais voir surgir la fin de tes ennuis,
Portée par les beaux yeux d'un chevalier candide.
Mais il ne peut franchir les espaces arides
Que son triste regard discerne autour de lui.

Tenons compte, à présent, de la réalité.
Puisque cela n'est pas dans nos capacités,
Renonçons, pour ce soir, à toucher aux étoiles,

Laissons-les scintiller, là-bas, dans le lointain ;
Ne leur demandons pas de vivre en nos jardins,
Posons-les, si tu veux, sur une simple toile.

extinction

Quand [une étoile](#) explose, et rend son âme à Dieu,
Elle fait à l'espace un cadeau de matière.
Quelque part, les vivants, grâce à elle, iront mieux,
Sur [une exoplanète](#) ou bien sur notre terre.

La matière stellaire occupe chaque lieu,
L'eau, le métal, le bois, l'azote, le calcaire,
La cendre de volcan qui occulte les cieux,
Et nos milliards de vies modestes et précaires.

Une extinction, soudain observée dans la nuit,
Plonge en méditation le chercheur qui la suit :
Il voit comment se tourne une page du livre

Où sont enluminés, en brillantes couleurs,
Les plaisirs de la vie et ses petits malheurs,
Et tout ce qui nous fait continuer de vivre.

la reine Pénélope

Ulysse a regagné le lit de Pénélope ;
Et, bien que son voyage ait épuisé son corps,
Il voudrait rejouer leurs intimes accords...
L'épouse caressante avec sa main le dope,

Lui procure un épieu qui pourrait d'un cyclope
Avoir raison. Mais quand il parvient aux abords
De l'endroit convoité, il se trouve moins fort.
La reine de nouveau entre ses doigts le chope,

Il revit, il retombe, elle le retravaille,
Elle reprend espoir et pourtant, rien qui vaille,
Son espoir a pris fin sous ses yeux stupéfaits.

Reine, rappelle-toi tes grands travaux de toile
Progressant au soleil, régressant aux étoiles :
Ainsi, ce que tu fais, toujours tu le défais.

un ermitage

Un abri délabré dans le soleil levant :
Sur la fin de ma vie, j'en ai fait ma demeure ;
Il frémit doucement quand la brise l'effleure,
Nul n'est seul s'il entend sur lui passer le vent.

Ce jardin qu'autrefois nous allions cultivant
S'est transformé en friche où la rocaille affleure ;
Les insectes variés qui là vivent et meurent
Sont une compagnie pour l'ermite écrivain.

Frères me sont aussi les nuages qui passent
Et les vents hivernaux devant qui tout se glace,
Et puis le crépuscule à la rouge couleur.

Automne, hiver, printemps, mes saisons familières,
Vous visitez ce tas d'herbe folle et de pierres ;
L'été viendra sécher ce qu'il reste de fleurs.

L'aigle et le cochon

Un aigle à un cochon inculquait sa morale.
« Compagnon, quand le jour m'accorde du loisir,
Je chevauche le vent, je m'élève à plaisir,
J'admire la lumière australe et boréale ;

Mais toi, vautré toujours dans l'humide et le sale,
Ainsi qu'un fruit trop mûr tu te laisses croupir...
Quand je pense à cela, il me vient un soupir. »
« Allons, dit le cochon, ma personne est vassale

Et vers le firmament ne prend pas son essor ;
Mais tu ne devrais pas t'inquiéter de mon sort,
Ni pleurer mes malheurs aux accents de ta lyre.

L'homme est mon protecteur. Paisible est mon esprit,
L'homme abrite mon corps, me lave, me nourrit,
Et, pour mon dernier jour, m'accorde le martyre ! »

La forme d'un ange

Un ange, c'est vraiment un étrange animal.
Autant, par son visage, il nous fait bonne mine,
Autant il nous surprend, sitôt qu'on examine
Le reste de son corps, qu'il a phénoménal.

En plus, on dit qu'il peut siéger au tribunal,
Que la gloire de Dieu par sa voix s'illumine,
Qu'il est plus fort que Zeus quand son glaive fulmine,
Que des divins décrets il se fait le canal.

Moi, je le vois plutôt comme un sombre corbeau,
Ou comme les vautours qui sont près des tombeaux,
Attendant que le mort cesse de se débattre.

Même s'il est puissant, il ne sait pas pourquoi,
Il est sans libre arbitre, esclave de la loi,
Comme une marionnette en son petit théâtre.

un an après

Un an vient de passer, bref comme une semaine.
Le temps n'est qu'illusion, disent les physiciens,
Moquant le « temps réel » des informaticiens ;
Année après année les mêmes jours ramène.

Sur les bords de ce lac où nul ne se promène,
Tu n'entendras chanter nul oiseau musicien :
Les a chassés de là un mauvais magicien
Qui décourage aussi toute présence humaine.

Ni ondine dans l'eau, ni licorne au bocage ;
Pas un centaure en marche au frais, sous les ombrages,
Pas de troll sous la feuille et pas même, un lutin.

Paysage embelli de ces mêmes absences,
Comme est noble l'hiver, comme est grand le silence,
Comme l'indiscernable est beau, dans le lointain.

L'amour et rien d'autre

Un apéro dans un décor champêtre
Au jardin qui ne subit nul hiver,
En écoutant des chants d'oiseaux divers
Sous le soleil en train de disparaître ;

Au coin du feu, les paroles d'un maître
Narrant la vie, ses bonheurs, ses revers,
Prenant souvent la forme d'un beau vers
Dont la sagesse aussitôt me pénètre ;

Ces deux plaisirs, qui sont de bon aloi,
Ne valent pas le chaleureux émoi
Que je ressens en ta douce présence.

Seul, notre amour peut agrandir mon cœur,
Sur toute chose il se montre vainqueur :
Heureux le jour où il a pris naissance.

le cochon et le dictionnaire

Un cochon, par hasard, trouvant un dictionnaire,
Lut, pour se divertir, le sens de chaque mot.
Ce n'était point, dit-il, au pouvoir d'un chameau !
Mon potentiel, vraiment, est révolutionnaire.

Si je passe un concours, je serai fonctionnaire,
Pas question que l'on morde à mes deux jambonneaux,
Ainsi que fut Gollum au Seigneur des anneaux,
De bestiau je deviens un humain débonnaire.

Le paysan survient, et son couteau pointu,
Et dit à son cochon : il est temps, le sais-tu,
Que ta chair soit pour nous de bonne nourriture.

Le cochon lui répond, d'un ton plein de douceur,
Qu'il est fier de nourrir ses frères et ses soeurs,
Partageant avec eux sa si vaste culture.

l'âge du fils du charpentier

Une année serait-elle un tour de l'engrenage
Ou un fragment de tour infinitésimal ?
Mais pourquoi porte-t-elle un repère ordinal ?
Quel sens peut-on donner à un tel encodage ?

Le fils du charpentier nous répond : C'est mon âge
Que l'on mesure ainsi ; et plus d'un cardinal
A calculé l'instant où, d'un corps virginal,
J'ai surgi, bel enfant, déjà subtil et sage.

Partant de ma naissance, on compte une semaine
Pour mon entrée dans la communauté humaine ;
C'est le calendrier que vous avez élu.

Or, chaque année ainsi par un nombre s'ordonne ;
Vous ne l'appellez pas du nom que je lui donne,
Que vous ne savez pas, et [le serpent](#) non plus.

Une majorité de sénateurs gauchistes !
Le monde est aux aguets, la France va changer,
Car nos grands électeurs, au mépris du danger,
Ont commis, à eux tous, ce vote masochiste.

Notre prochain Sénat sera-t-il anarchiste,
Ou sous un drapeau vert, vont-ils tous se ranger ?
Ressuscitez-vous, général Boulanger ?
Va-t-il s'inaugurer un parti fétichiste ?

Or, la Haute Assemblée a toute ma confiance,
Je ne saurais, du haut de mon insignifiance,
Analyser sa marche et son évolution.

Ils peuvent devenir un club de centre gauche,
Cela ne va point les plonger dans la débauche,
Ni les faire avancer vers la révolution.

Une stèle

Une pierre qui parle enseigne un monde, en vers ;
Explique-t-elle aussi nos coeurs inconsolables,
Nos minutes formant chacune un grain de sable
Dont plusieurs contenaient, peut-être, un univers...

La pierre ni les mots n'ont de penchant pervers.
Le scribe qui orna de ces signes la table
Suivait, à tous égards, des codes respectables
(Sauf à ce qu'il traça, peut-être, à son revers).

Or, ce scribe n'a pas un immense mérite
Pour avoir simplement observé les bons rites ;
D'une antique sagesse il était le vecteur.

Puissions-nous imiter ce propos salutaire,
Même si ce forum n'est pas un sanctuaire :
Et si nous y manquons, indignez-vous, lecteurs.

Sonnet du trou noir

Un érudit rêva qu'il était un trou noir.
Ce jour-là, on fêtait la sainte Madeleine,
Et le trou noir était plus gros qu'une baleine,
Aspirant le réel ainsi qu'un entonnoir.

Le lendemain matin, notre homme de savoir
Alla se promener sur les quais de la Seine,
Espérant vaguement y croiser un mécène
Ou bien, à la rigueur, un valet du pouvoir.

Sur les quais de la Seine abondent les touristes,
Mais les mécènes, non. Bien sûr, c'est un peu triste
Qu'un rêve aussi joli ne soit pas financé.

Pourtant les érudits, qui sont infatigables,
Poursuivent nuit et jour leurs travaux formidables,
Se changeant en trous noirs, à force de penser.

Au fil des routes

Un ermite écoutait le babil des princesses
Et cela lui donnait une envie de chanter.
Son labeur quotidien l'agrippe avec rudesse ;
Il parcourt un chemin rarement fréquenté.

Parfois, il ralentit (lorsque rien ne le presse)
Pour laisser son savoir un peu se décanter,
Pour entendre les sons auxquels il s'intéresse,
Pour transcrire un message en son coeur enfanté.

Il contemple le ciel, quand le silence est grand,
Ou le reflet du ciel dans le gris de l'écran.
Son sommeil est tranquille et sa veille sereine.

Il marche lentement, paisible randonneur,
Ne rêvant ni de joie, ni même de bonheur :
Nous aimons l'univers, car notre vie est vaine.

le loup et le frère de l'agneau

Un gros agneau buvait à un tonneau de bière
Dans la cour d'une ferme. Un maigre loup survint
Qui le réprimanda de n'avoir pris du vin,
Disant, petit mouton, c'est ton heure dernière.

L'agneau se défendit. Mangez plutôt mon frère,
A vous nourrir de moi vous mâcheriez en vain,
Mon corps est plus chétif que n'est d'un alevin
La frêle silhouette errant dans la rivière.

Ton frère, dit le loup, pourtant, tu n'en as point,
Et je te trouve gras, et d'un bel embonpoint,
Digne de m'assurer, en ce jour, subsistance.

L'agneau, pour compagnons, avait chiens de berger
Qui n'ont accoutumé de laisser loups manger :
L'animal s'en alla sans la moindre pitance.

La lutte

Un jour deux judokas ont décidé de prendre
Des leçons d'aïkido, dans le but d'enrichir
Leur science du combat, et puis de l'assouplir,
Et les voici un soir, fort empressés d'apprendre...

Ils étaient en avance, il leur fallait attendre.
Ils se vautrent au sol, et, pour se divertir,
Luttent, roulant, poussant et jouant sans faiblir,
Car dans leur tradition on n'est pas toujours tendre.

Ils prennent du plaisir au familial combat ;
Mais le prof d'aïkido, dans son fier hakama
Trouve qu'en son dojo c'est une salissure.

Il pose la question, sur un ton dépité :
« Messieurs, où avez-vous mis votre dignité ? »

« Maître, dans le vestiaire, ainsi que nos chaussures. »

*Un jour je suis allé loin d'ici, chez [Lilith](#)
Qui habitait, auprès d'un lumineux rivage,
Dans un vaste palais de marbre et de granit
Et j'étais tout ému d'aller lui rendre hommage.*

*La compagne d'Adam, heureuse de dîner
Avec un être humain, demanda qu'on lui narre
Le monde que jadis elle avait dominé :
Comment vont les mortels ? Toujours aussi bizarres ?*

*Et moi, je ne savais quel exemple choisir,
Le génie sarkozyen, les ardeurs villepines ?
Les fils du père Adam déconnent à loisir,
Ils sont loin de valoir leurs soeurs ou leurs copines.*

*[Le serpent](#) a choisi plutôt de tenter Eve
Que Lilith, pourquoi donc ? Sans doute, il supposait
Que Lilith n'aurait pas ruiné d'Adam le rêve
En acceptant le noir péché qu'il proposait.*

Requiem

*[Un jour](#) viendra la mort, et mon temps prendra fin,
Je serai attentif à comment je respire,
Dirai mon dernier vers si la muse m'inspire,
Un dernier jeu de mots, peut-être pas bien fin.*

*Ne plus sentir la soif ni éprouver la faim,
Ni craindre que mon sort évolue vers le pire,
Et savoir que le mal n'a plus sur moi d'empire,
Tout ça donne à [la mort](#) un céleste parfum.*

*A chaque instant ce sont foules de gens qui meurent.
D'eux ni de leur action, souvent, rien ne demeure,
Même si leur départ est noble et solennel.*

*Que sommes-nous, sinon un remous transitoire,
Goutte d'eau dans la mer, virgule dans l'Histoire,
Aucun de nous ne peut se prétendre éternel.*

Une infinité de mathématiciens assoiffés

Un mathématicien, s'adressant au serveur :
« Il me faut une pinte ». « OK, pas de problème ».
La seconde d'après, il en vient un deuxième.
« Demi-pinte pour moi », dit cet autre penseur,

Puis une infinité de matheux, fiers suiveurs :
Pour l'un, un quart de pinte, et pour l'autre, un huitième,
Les suivants, un seizième et un trente-deuxième,
Un sur deux puissance « n » pour chacun des buveurs.

Lecteur, si tu devais servir, un de ces soirs
Pareille infinité de clients trop rasoirs,
Saurais-tu bien gérer cette étrange contrainte ?

Le serveur, en tous cas, ne s'est pas démonté.
« Messieurs, leur a-t-il dit, vous pouvez recompter »,
Et sur le long comptoir, il a posé deux pintes.

une anecdote apocryphe

Un moine résidant loin de son monastère
N'avait trouvé pour lui le moindre logement.
Une servante, alors, l'avait obligeamment
Abrité dans son lit, étant célibataire.

Le supérieur a dit : « Est-ce réglementaire ? »
Le moine a répondu : « Toujours, soigneusement,
Nous installons le chien entre nous deux dormant. »
-- « En cas de tentation, le rempart est précaire ! »

-- « Contre la tentation, voici notre parade.
Si le désir me prend, je pars en promenade ;
Et si c'est elle que Satan vient malmener,

Celle qui se promène est alors la servante. »
-- « Oui, mais si le désir tous les deux vous tourmente ? »
-- « Dans ce cas, c'est le chien qui va se promener. »

un art stylistique

Un mot n'est pas toujours issu d'une pensée,
Parfois le mot voisin le fait venir au jour,
Il ne pense pas plus que n'entendent les sourds ;
Parlent les grands parleurs bien loin sur leur lancée.

Or, certains vont cherchant la forme condensée ;
Au travers des notions, ils veulent couper court.
Au fil des raccourcis par où leur esprit court,
Admirons leur démarche aisément balancée...

D'autres, développant leur magistrale prose
Comme un vaste jardin que souvent l'on arrose,
Nourrissent leurs écrits du noble effort humain.

Ma plume a le mot bref, car elle est paresseuse,
Et puis, mon intellect jamais bien loin ne creuse,
Quand les plus beaux trésors sont à portée de main.

un papillon

Un papillon de mai vole auprès du canal,
L'eau en est noire et froide, immobile et profonde.
Cet azur printanier vient-il de l'inframonde ?
Porte-t-il avec lui un message infernal,

Ou sort-il seulement du sommeil hivernal ?
A de telles questions, je doute qu'il réponde,
D'ailleurs, il n'est plus là, depuis quelques secondes ;
Ce n'était qu'un azur fugitif et banal.

Le temps que je l'observe, il a quitté la scène ;
Préférant au canal les berges de la Seine,
Il est parti d'ici pour ne plus revenir.

Ainsi à notre esprit des idées apparaissent,
Puis meurent dans l'instant où l'on s'y intéresse,
Sans que nous en gardions le moindre souvenir.

Mallarmé, encore

Un pauvre doctorant regardait [tristement](#)
Deux mandarins pervers. De son regard lucide,
L'étudiant voit celui qui à son sort préside
Soutenir un propos qui semble un bâillement.

Des crépuscules blancs tiédissent sous son crâne
Qu'un cercle de fer serre ainsi qu'un vieux tombeau,
Et, triste, il erre après un rêve vague et beau
Quand les deux vieux savants ineptes se pavanent.

Il est fort énervé de ces foutaises, las,
Et creusant de sa face une fosse à son rêve,
Voudrait s'en aller par la Porte des Lilas.

Mandarins, pourquoi donc ennuyer vos élèves ?
Faites-vous naître en eux le sourire et l'éveil ?
Vous offrez un couvercle à qui veut un Soleil.

Un peu de jeu dans l'axe et cette roue immense
Prenant un angle ayant toujours moins de rigueur
Envers nos humbles souhaits montrerait sa clémence
Nos désirs seraient moins soumis aux élagueurs

Si des branches sur l'axe étaient arborescence
Amie du rossignol et du merle moqueur
La loi se tiédrait en sa déliquescence
Un battement de trop serait permis aux coeurs

Mais la roue tourne sobre et stricte dans le vide
Narguant les amoureux de transgresser avides
Réduits pour le moment à des péchés virtuels

Peut-être seulement qu'un petit cochon rêve
De cette lourde roue qui nos destins achève
Et que [la liberté](#) règne dans le réel

Un rêve de janvier 2010

Un rêve partagé n'a rien de virtuel.
Il instruit le réel bien plus qu'il ne l'imité,
Dans ce parcours obscur, prends garde aux stalagmites :
Elles ne sont guerriers qu'on peut battre en duel.

Sans doute, un rêve, c'est le brouillon d'un poème.
Si je savais jouer sur le fardeau des mots,
J'en composerais un, car quand j'étais marmot
J'en construisais parfois, entre deux théorèmes.

Ce que t'offre la nuit n'a rien d'une illusion,
Même s'il n'est pas bon que fassent intrusion
Mes rêves dans les tiens, par Dieu sait quel prodige.

Par le songe ne peut cette âme être assouvie,
Mais lorsque nous rêvons, nul surmoi ne fustige
Ceux qui, pour une nuit, vivent une autre vie.

les rois philosophes

Un roi en manteau bleu offrit la liberté
A ceux de ses soldats qui aimaient leur village ;
Ils ont eu des ennuis avec leur voisinage,
On chuchotait partout qu'ils avaient déserté.

Un roi en manteau blanc voulut l'égalité
Entre les gens de haut et de plus bas lignage ;
Avec les grands seigneurs ça causa du tirage,
Ils grognaient « Quel mépris pour notre qualité ».

Un roi en manteau rouge a dit « Soyons tous frères,
Dieu nous l'a demandé, tant le fils que le père » ;
On l'accusa d'avoir par trop de dévotion.

A ces rois novateurs on a tranché la tête
Et fait de leurs manteaux un drapeau pour la fête.
Je lève donc mon verre à la révolution.

la tartine et le chat

Un savant, chaque soir, testait une tartine
Qui, selon les décrets d'un sort qui s'obstinait,
Tombait sur le côté que l'homme tartinait.
Or, cette observation n'était que de routine.

Soudain, dans son esprit, deux notions s'agglutinent.
Du coup, il décida : s'il se déterminait
A fixer sur le dos de son petit minet
Ce fameux bout de pain, la nature mutine

Ferait-elle tomber le félin à l'endroit
(Ainsi déjouée par notre montage adroit)
Ou, le chat pieds en l'air, au sol la confiture ?

Depuis longtemps, ce chat est en lévitation,
Car il ne sert à rien, par des provocations
Dans l'expérimental, de forcer la nature.

un air de propriétaire

Un seigneur d'autrefois aimait les enclosures.
Nul château que le sien n'eut plus forte paroi,
Pas même les donjons que construisit le roi ;
C'est ma propriété, dit-il, je la veux sûre.

Pour découvrir toujours des substances plus dures,
Après d'un alchimiste il engagea sa foi,
Lequel passait son temps à rechercher les lois
Par quoi l'on peut contraindre et forcer la nature.

Un beau jour, le savant inventa un cristal
Où le château fut mis comme dans un bocal ;
De son air, le seigneur devint propriétaire.

C'est mon air, c'est mon air, rugit-il d'un ton sourd ;
Mais il ne parvint pas ainsi au bout d'un jour,
En fin d'après-midi, on le vit mort, par terre.

Un voisinage avec une dame de coeur
Ne fait pas d'un valet un futur roi de pique.
Les rêves ne sont pas des propos symboliques,
Ils sont des excursions dans un monde sans peur.

Mais le contexte aussi peut changer la couleur.
Prestidigitateurs ont ce pouvoir magique
D'avoir la bonne carte à l'instant fatidique
(Et l'on peut se douter que ce sont des trompeurs).

Ni rêve ni magie au programme aujourd'hui,
Sur mon parcours banal je suis comme je suis.
Peu grandiose, ma main ne contient qu'une paire.

Alice en fin de jeu voit des cartes l'envol
Qui feuilles deviendront en retombant au sol,
Ne pouvant servir même à un jeu solitaire.

Va-t-il pleuvoir ?

Va-t-il pleuvoir, ciel de château d'Espagne ?
Beau ciel, s'il pleut, tu auras des radis,
S'il ne pleut pas, du colin refroidi.
Va-t-il pleuvoir, ciel du grand Charlemagne,

Beau ciel, s'il pleut, tu auras des montagnes,
S'il ne pleut pas, la mort, sans paradis.
Va-t-il pleuvoir, ciel de Roland roidi,
Beau ciel, s'il pleut, tu auras la Bretagne,

S'il ne pleut pas, flèche du Sarrazin.
Va-t-il pleuvoir, ciel de frère et cousin,
S'il ne pleut pas, nous serons en détresse ;

Va-t-il pleuvoir, ciel de sombre miroir,
Beau ciel, s'il pleut, nous irons au lavoir,
Beau ciel, s'il pleut, prend fin la sécheresse.

Agonie du roi

Venez, [renards](#), mes tristes frères,
Chez [Nelligan](#) où Richard meurt.
Jugurtha lance des clameurs
Avec ses chèvres [funéraires](#).

Porcus dit le mot « viatique »,
Jugurtha veut aider sa mort
Et lui verse un café bien fort
Au milieu des chèvres antiques.

C'est bien de finir dans ton pieu,
[Cochonfucius](#) te dit adieu.
Porcus met un genou à terre.

Richard, gardes-tu ton espoir ?
Tous les renards du monastère
Iront boire à [Cluny](#) ce soir.

Sans une pierre blanche, ni noire

Vers le nord du palais, tout au fond du grenier,
Se trouve [un jeu de go](#) aux pouvoirs chamaniques.
L'empereur, si l'empire entrait dans la panique,
Jouerait [une partie](#) contre le chancelier.

Des centaines d'années, peut-être des milliers,
Sans que nul ne touchât cet échiquier magique.
Nombre de fois l'empire eut des heures tragiques,
Mais les pierres du jeu restent dans leurs paniers.

Non pas que l'empereur ignore l'existence
Du grenier dont le trône est à peu de distance,
Ni que le jeu de go n'ait sa place en son coeur ;

Mais comment jouerait-il pour défendre l'empire ?
Il craint d'y penser, même. Il ne saurait que dire
Si le ministre allait du trône être vainqueur.



[Attention
au miroir
déformant !](#)

la trinité introuvable

Victor voulait un dieu purement paternel
Dont il aurait été l'humble progéniture
Il entendit alors la voix de la nature :
Point de paternité pour un être éternel

Victor rêve à un christ un homme fraternel
Qui serait comme lui une humble créature
Il entendit alors cette parole dure :
Le fils du charpentier n'était pas immortel

Victor au saint esprit demande alors refuge
Esprit, prends sous ton aile un malheureux transfuge...
L'esprit dit : *Je ne suis pas le bureau des pleurs*

Victor donc se retrouve au fin fond des ténèbres
Au-dehors il fait sombre et son coeur est funèbre
Vainement du printemps le contemplant les fleurs

le dimanche des rameaux

Vient le jour des rameaux, je me change en rimeur,
Ma muse, cependant, n'en fout pas une rame.
Elle dort, à l'écart des succès et des drames,
Et du monde agité n'entend pas les clameurs.

Je serais prêt, bien sûr, pour sauver mon honneur,
A prêter une main ou l'autre à vos programmes ;
Mais ce, du bout des doigts, et sans la moindre flamme,
Comme en ma vieille église un paresseux sonneur.

Car ce jour des rameaux est fait pour les ramiers,
Je l'ai toujours pensé ; et si vous m'en blâmiez,
Je resterais perché, tranquille, sur ma branche.

Demain je bosserai, c'est moi qui vous le dis,
Avec le bel entrain qui sied à un lundi ;
Aujourd'hui laissez-moi somnoler, c'est dimanche.

la pure insignifiance

Voici quatorze grains de pure insignifiance
Dont tu peux, si tu veux, te faire un chapelet.
Ça n'eût pas convenu au moine Rabelais
Qui sa science voulait assortie de conscience.

La cause est que je n'ai pas assez de patience
Pour fignoler le vers, la strophe ou le couplet,
Et je m'arrête vite à la forme qui plaît
A mon esprit futile et à mon insouciance.

Peu importe après tout, c'est écrit sur du vide,
Cela ne sonne pas plus que la voix timide
D'une grenouille verte installée dans un puits.

Dans des temps très anciens j'aurais été un barde,
Mais ici-bas je suis une plume bavarde
Espérant la lumière en plein coeur de la nuit.

Arthur (encore)

Poèmes qu'autrefois nous avons entendus,
Sans même qu'à l'instant notre esprit les questionne...
Or, depuis ce temps-là, dans nos coeurs ils résonnent
De leur sens chaque jour un peu plus étendu.

Poète coutumier du mot inattendu,
Toi que tes propres vers plus d'une fois étonnent
Tu as construit un temple aux immenses colonnes
Sans qu'un pareil travail ne te fût trop ardu.

Tu n'y habites plus, la terre a pris ton corps,
Tu savais que la gloire est plutôt pour les morts...
Et nous te connaissons par un modeste livre.

Qui viendra nous offrir un trésor aussi pur,
Qui chantera demain comme un nouvel Arthur,
Qui lancera sur l'onde [un nouveau bateau ivre](#) ?

Arthur (toujours)

Ta chanson dont jadis un jardin murmura
Sans voir surgir, pourtant, soupçon ni discussion...
A partir d'antan, donc, vivons la vibration
D'un son toujours plus pur qui nous affranchira.

Troubadour qu'un trois-mâts vagabond consacra,
Toi dont plus d'un quatrain a nos admirations,
Tu bâtis un palais, lui donnant fondation,
Sans, d'un si grand travail, trop affaiblir ton bras.

Tu n'y dormiras plus, l'humus a pris ton corps,
La glorification fut à toi dans la mort ;
On imprima partout ton album manuscrit.

Qui pourra nous offrir un cristal aussi pur,
Qui dira l'ouragan à la façon d'Arthur,
Dans un cosmos banal, qui mugira son cri ?

Arthur (again)

*Au profond du profond, j'ai ton portrait inscrit,
Pour mon incarnation j'aurais choisi Arthur,
Un troubadour maudit, un amant au front pur
Dont l'amour discordant n'a pas fait un proscrit.*

*Dans ta chanson rugit un sanglot ou un cri,
Un abracadabra, un talisman obscur
Qui nous conduit à toi, au nirvâna futur
Dans la divagation, plaisir du manuscrit.*

*Dix ans auparavant, oraison sur ta mort,
Disparu si brillant, si palpitant, si fort.
Qui vous lit sans faux pas, ô Illuminations ?*

*Toi plus moi, vivrons-nous dans un confus brouillard,
Soupirant sur la mort, un vil, un noir grognard,
Sur nos trois tons plus un, nos vocalisations ?*

